

Deux cahiers des « Souvenirs »
du
Dr Antoine Kaempfen (1784-1856), de Brigue
chirurgien-major au service de France
publiés
par
Georges FOËX

Avant-Propos

Peu après la guerre de 1870, M. et M^{me} Algernon Jones (M^{me} Jones était la petite-fille du Dr Kaempfen) firent l'acquisition d'une propriété qu'ils appelèrent « La Source », sur la colline de Chiètres, près de Bex. Ils devinrent ainsi les voisins immédiats de mes grands-parents maternels, et des liens d'amitié se nouèrent entre les deux familles.

Dès mon plus jeune âge je passais mes vacances à Bex et c'est ainsi que je fus amené à connaître M^{me} Jones (elle avait déjà eu la douleur de perdre son mari et sa fille, puis son gendre l'amiral Merleaux-Ponty) et son oncle Albert Kaempfen, qui venaient sur la colline de Chiètres en été. Pris en affection par tous deux, c'était à « La Source » que j'habitais avec ma mère lorsque nous quittions Genève aux vacances scolaires.

J'eus ainsi le privilège d'entendre de leur part des récits et des anecdotes sur tous les personnages célèbres du second Empire et des débuts de la

III^e République qu'ils avaient connus et fréquentés, mais ce qui m'intéressait surtout c'était de les écouter lorsqu'ils parlaient de leur grand-père et père, le D^r Antoine Kaempfen ; ces récits étaient propres évidemment à enthousiasmer un garçon de dix à douze ans, et pour moi le « chirurgien-major » (c'est ainsi que ses descendants l'appelaient) était une figure de légende. Rien d'étonnant dès lors que, plus tard, j'aie eu envie d'en savoir davantage. Mais alors Albert Kaempfen, M^{me} Jones, comme sa sœur, M^{me} Gabrielli, étaient décédés, sans laisser de descendants ; ils avaient au préalable détruit tous les documents, papiers, mémoires qu'ils possédaient relatifs au chirurgien-major, dans la pensée qu'après eux personne ne s'intéresserait à l'existence de leur père et grand-père. Heureusement, toutefois, ce qu'ils avaient apporté à Bex (miniatures, photos, quelques correspondances et autres souvenirs) n'avait pas subi le même sort. En outre, des recherches, entreprises auprès d'un ami d'Albert Kaempfen, à Paris, me permirent d'entrer en possession d'un manuscrit autographe du D^r Kaempfen intitulé Souvenirs de ma vie, I^{er} cahier ; ceci se passait vers 1920 ; puis beaucoup plus tard, M. André Donnet me signalait le feuillet paru dans le Courrier du Valais en 1857 sous le titre Souvenirs d'un chirurgien-major, le bataillon valaisan en Russie, 1812, qui était tiré d'un autre cahier des Souvenirs de ma vie.

Il y avait enfin possibilité, non pas de retracer pas à pas et avec une très grande précision la vie du D^r Kaempfen, mais au moins d'en donner une esquisse par la publication des documents ainsi retrouvés ; j'arrivais ainsi au but qui était le mien depuis tant d'années, et qu'une longue carrière dans la magistrature judiciaire m'avait empêché jusqu'ici de réaliser : rappeler, en publiant ses Souvenirs, la vie mouvementée d'un Haut-Valaisan qui a fait honneur à son pays et dont le nom doit être sauvé de l'oubli.

Je voudrais en terminant évoquer un souvenir personnel : Albert Kaempfen, qui avait été obligé d'acquérir la nationalité française pour pouvoir, après ses études de droit, pratiquer le barreau à Paris, ne manquait pas de dire lorsqu'il parlait du Valais : « Je suis Valaisan, je suis de Brigue, je ne l'oublie pas ». Une des promenades que j'ai faites avec lui avait pour but St-Maurice où nous allions visiter le trésor de l'abbaye ; il avait tenu à m'y conduire et, quoiqu'il fût déjà âgé et eût quelque peine à marcher, nous sommes descendus puis remontés à pied de Chiètres à St-Maurice. Est-ce peut-être de cette lointaine époque que date l'intérêt que je porte au Valais ?

Genève, le 1^{er} juillet 1961.

INTRODUCTION

1. NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE D^r KAEMPFFEN

Fils de Joseph-Ignace Kaempfen et de Catherine Tschieder, Antoine Kaempfen naît à Brigue, le 22 avril 1784 ; il est baptisé le même jour à Glis (voir Annexe). Ses parents résidant à Brigue, il y passe ses jeunes années et suit, dans cette ville, de 1794 au début de 1799, les classes du collège, où l'enseignement est donné par les piaristes.

Lors de l'arrivée des troupes françaises, les pères se réfugient dans le val d'Ossola en Piémont ; le jeune Antoine les y accompagne, et c'est seulement à la fin de 1799 qu'il regagne Brigue.

Dès 1800, il est élève du collège de Sion et reste dans cette ville jusqu'à la fin de 1803, non sans avoir accompli un bref séjour à St-Maurice, pour perfectionner sa connaissance de la langue française, et s'être fait recevoir, sous conditions, novice à l'abbaye.

A la suite de circonstances qu'il narre dans ses *Souvenirs*, il renonce à devenir prêtre — ainsi qu'il a eu l'intention jusqu'alors — et décide de faire des études de médecine. Il quitte le Valais en 1803 et se rend à Vienne, pour s'inscrire à l'université de cette ville comme nombre de Valaisans précédemment.

Au terme de deux ans, il obtient, le 17 octobre 1805, son doctorat en médecine et en chirurgie, mais à Landshut, car des raisons d'ordre administratif ne lui ont pas permis de se présenter au doctorat à Vienne. Cependant il revient passer encore une année dans cette ville, pour augmenter par des stages pratiques ses connaissances. Enfin, il rentre en Valais à la fin de 1806 et s'installe à Brigue en qualité de médecin pratiquant.

Alors que sa carrière, dans cette ville, débute sous d'heureux auspices, il décide en 1807, pour des raisons personnelles qu'il expose très franchement, de postuler l'emploi de chirurgien-major au bataillon valaisan au service de France, bataillon dont la création a été décidée par la capitulation militaire du 8 octobre 1805¹.

¹ Par lettre du 27 avril 1807, rédigée en allemand et adressée au grand bailli, alors Augustini, le D^r Kaempfen transmet deux copies imprimées de son diplôme de docteur en médecine et en chirurgie, l'une destinée « à Votre Excellence comme souvenir de son cousin », l'autre « au Ministère français » en vue de l'obtention du brevet de chirurgien-major. Puis, par lettre du 25 mai 1807, le D^r Kaempfen remercie le grand

En possession d'un brevet de chirurgien-major dudit bataillon, daté du 12 septembre 1807, Antoine Kaempfen se rend à Gênes où s'organise cette unité : c'est là le début d'une brillante carrière militaire.

En octobre 1808, le bataillon valaisan entre en Espagne et prend part à la campagne de Catalogne ; il fait partie de la brigade Joba, de la division Reille, du 7^e corps d'armée commandé alors par Gouvion-St-Cyr. Avec ses compatriotes le D^r Kaempfen est au siège de Rosas (cette ville capitule le 6 novembre 1808 après 17 jours de tranchée), puis à celui de Gérone qui dure du 4 juin au 10 décembre 1809 et au cours duquel le bataillon se couvre de gloire.

De retour en France, à Prats de Mollo, notre chirurgien-major y séjourne avec l'unité à laquelle il est attaché, en 1810 et 1811. C'est là qu'il apprend que la République du Valais a été réunie à l'Empire français par décret du 12 novembre 1810 pour former le département du Simplon et que dès lors les Valaisans sont devenus citoyens français. Le bataillon valaisan ne possède donc plus sa nationalité propre, il est devenu une unité française, et à ce titre il est versé au 11^e régiment d'infanterie légère pour en constituer un des bataillons, les deux autres étant composés, l'un de Piémontais, l'autre de Corses. Ce régiment s'organise à Wesel (alors département de la Roër), et le D^r Kaempfen s'y rend pour occuper la charge de chirurgien-major à laquelle il est appelé à dater du 16 janvier 1812.

Le 28 février 1812, le régiment quitte Wesel pour participer à la campagne de Russie ; il est incorporé à la 2^e division (général Verdier, plus tard Maison) du 2^e corps de la Grande Armée (maréchal Oudinot, plus tard Gouvion-St-Cyr). La liste des combats auxquels assiste le chirurgien-major Kaempfen serait trop longue à énumérer ici, on en trouvera mention dans les *Souvenirs*. Rappelons cependant qu'il est aux deux batailles de Polotzk (18 août et 18 octobre 1812), qu'il reçoit la Légion d'honneur (décret du 19 novembre 1812) pour sa belle conduite à la seconde de ces batailles, qu'il est aussi à la Bérésina (28 novembre 1812). Après une dure retraite jusqu'à Koenigsberg, où seuls se retrouvent une centaine d'hommes valides du bataillon valaisan du 11^e régiment d'infanterie légère, c'est la campagne d'Allemagne.

En effet, après avoir reçu des renforts, le régiment, toujours accompagné de son chirurgien-major, participe en mai 1813 aux batailles de Lützen et de Bautzen, puis au combat de Löwenberg (21 août), à la bataille de Dresde (29 août), à celle de Leipzig (16, 17 et 18 octobre), enfin au combat de Hanau (30 octobre 1813).

Rentré en France, le 11^e tient garnison à Metz avec les 1^{er} et 4^e régiments

bailli de lui avoir annoncé sa nomination, par la Diète, à l'emploi de chirurgien-major du bataillon valaisan. Enfin, par lettre du 28 septembre 1807, adressée à « Son illustissime Excellence Monseigneur de Sépibus, grand bailli du Valais », le D^r Kaempfen remercie de l'envoi de son brevet et demande un passeport pour aller à Gênes rejoindre le bataillon avec M. Perrig ; l'adresse de la lettre est en français, le texte en allemand (ces pièces sont conservées aux Archives d'Etat du Valais, Service étranger, th. 14, fasc. 2, Nos 9, 10, 19 ; l'exemplaire du diplôme de docteur en médecine et en chirurgie de Landshut, du 17 octobre 1805, qui est conservé aux Archives d'Etat du Valais, sous la cote AV 108, Kämpfen/2, est probablement l'un de ceux mentionnés à la lettre du 27 avril 1807).

suisses ; il participe à plusieurs sorties qui n'aboutissent pas, mais dont le but est de tenter de rejoindre l'armée de Napoléon (25, 28 mars, 3 avril 1814) ².

Après la première abdication de l'empereur (4 avril 1814), le régiment se replie sur Rennes où il séjourne plusieurs mois. Mais le Valais, à la suite de la bataille de Leipzig, a recouvré son indépendance (il va bientôt devenir canton suisse) : dès lors le D^r Kaempfen n'est plus considéré comme Français, aussi est-il licencié par mesure générale, le 4 août 1814, non sans être décoré de l'ordre du Lys, le 23 juin 1814.

Inquiet pour son avenir, Antoine Kaempfen s'adresse alors au gouvernement valaisan pour demander qu'un poste de chirurgien-major lui soit réservé à l'occasion d'une capitulation militaire, qu'il croit prochaine, entre la France et le Valais ou la Suisse. En attendant, il s'installe à Paris.

Napoléon, qui a quitté l'île d'Elbe le 26 février 1815 et est rentré à Paris, a chargé le colonel Stoffel, d'Arbon, de former un régiment suisse. Cependant le recrutement de ce régiment s'avère difficile ; il ne peut constituer qu'un bataillon de trois compagnies qui reçoit le nom de 2^e régiment étranger. Le D^r Kaempfen reprend immédiatement du service et, le 20 mai 1815, il est nommé chirurgien-major de ce régiment.

Incorporé dans la division Habert du corps Vandamme, le 2^e étranger prend part le 16 juin à la bataille de Fleurus et à l'assaut de Wavre (combat très meurtrier après lequel les blessés sont transportés à Namur), puis rentre en France après la défaite de Waterloo. Par Dinant (20 juin), Givet (21 juin), Rocroi, Rethel, Soissons (26-28 juin), il arrive à Paris et participe aux combats de Châtillon, des Moulineaux, de Vanves. Ensuite de la seconde abdication de l'empereur (22 juin 1815), l'armée se retire derrière la Loire ; la dislocation des troupes a lieu dès le 19 juillet ; le 2^e régiment étranger replié sur Orléans, gagne Agen, où il est dissous, le 15 octobre 1815, par le général Rouget.

Pour la seconde fois, le chirurgien-major est licencié par mesure générale, le 16 octobre 1815, et se retire à Paris.

Toutefois des capitulations nouvelles ayant été conclues entre le roi Louis XVIII et les cantons suisses en 1816, le D^r Kaempfen est nommé, le 30 décembre 1816, chirurgien-major au 2^e régiment d'infanterie suisse (de Freuler) stationné à Dijon ; il y prend son service et figure à l'état des officiers de ce régiment jusqu'au 30 novembre 1821, date à laquelle il revient s'installer à Paris par suite de sa nomination aux mêmes fonctions au 7^e régiment d'infanterie de la garde royale (1^{er} régiment suisse de Hoegger). C'est dans cette ville qu'il se trouve au moment de la Révolution de 1830 (27, 28 et 29 juillet), son infirmerie et son bureau sont installés à la caserne de Babylone. Il soigne des blessés aux Tuileries le 28 juillet, et se trouve dans la caserne de Babylone le 29 juillet lors de l'assaut que livrent contre elle les insurgés. Il prodigue avec courage ses soins à tous ceux qui en ont besoin.

² A l'une de ces tentatives de rejoindre l'armée de Napoléon, par une sortie de Metz, se rapporte très probablement la note, de la main du D^r Kaempfen, qui se trouve au dos des *Souvenirs de ma vie*, 1^{er} cahier : « Le village en avant de St-Dié où nous tombons dans une embuscade des Bavares s'appelle Sainte-Marguerite ».

Mais le roi Charles X, en abdiquant le 2 août 1830, délie les Suisses de leur serment de fidélité ; aussi les deux régiments suisses de l'infanterie de la garde royale sont-ils licenciés. Le chirurgien-major l'est en date du 11 août 1830 et mis au traitement de réforme. Il sera, plus tard, par ordonnance royale du 30 juin 1839, mis au bénéfice d'une pension militaire de retraite de 2 010 fr. pour ancienneté de service.

Dès son licenciement, le Dr Kaempfen s'est établi comme médecin à Paris ; il se fait remarquer au cours de la terrible épidémie de choléra de 1832, et reçoit, de la ville de Paris, en témoignage de son dévouement, une médaille de bronze.

Savant et estimé praticien, il exerce son art avec haute distinction sous la monarchie de Juillet et dans les premières années du second Empire ; il meurt à Paris, entouré de la considération générale, le 17 janvier 1856³.

2. SES MEMOIRES

Rendu à la vie civile après la révolution de 1830, l'ancien chirurgien-major écrit ses mémoires ; la date à laquelle il commence leur rédaction peut être approximativement fixée. Kaempfen dit en effet tout au début de ses *Souvenirs* : « probablement que mes petits-enfants éprouveront ce même désir [de connaître le passé de leur famille] » ; or, ses petites-filles sont nées en 1834 et en 1836 ; il précise ailleurs, en parlant d'un de ses meilleurs camarades, Eugène Allet, « actuellement conseiller d'Etat » ; Allet occupe cette charge de 1828 à 1837 ; ce serait donc vers 1836-1837 que se situerait le début de ce long travail. A-t-il pu le mener à chef jusqu'à l'époque à laquelle il écrit ? Ou au contraire l'a-t-il limité au récit de sa jeunesse, de ses études et de ses campagnes ? Aucune réponse ne peut être donnée à ces questions puisque tous les documents concernant le Dr Kaempfen ou émanant de lui ont été détruits. Il nous reste heureusement le 1^{er} cahier de ses *Souvenirs*, dont je possède l'original, et le récit relatif à la campagne de Russie que nous connaissons par la publication qui en a été faite en 1857 dans le *Courrier du Valais*.

Le 2^e cahier des *Souvenirs* devait sans doute comporter la fin du récit de la campagne de Catalogne, le séjour de longue durée à Prats de Mollo, puis le voyage jusqu'à Wesel et probablement, si l'on peut prendre pour base comparative de l'importance des divers cahiers le nombre de pages de celui qui subsiste, le récit de la campagne de Russie.

a) « Les Souvenirs de ma vie, 1^{er} cahier »

Ce premier cahier (18 × 22,5 cm), non ligné, compte 72 feuillets, soit 143 pages de texte (recto et verso), la dernière étant blanche. La couverture,

³ Contrairement à ce qu'affirme Louis Courthion (*Autour d'une tiare, dans Annales valaisannes*, 1^{re} S., tome I, 1916-1917, pp. 97-106), il n'est pas certain que le Dr Antoine Kaempfen ait demandé et acquis la nationalité française ; par contre Albert Kaempfen, son fils, rappelait qu'il avait été obligé, lui, de se faire naturaliser français pour pouvoir être avocat à la Cour de Paris, ce qui n'eût pas été nécessaire si son père avait été Français.

constituée par une feuille de mêmes dimensions, mais de couleur gris foncé, collée au cahier, porte de la main de D^r Kaempfen le titre suivant : *Souvenirs / de ma vie / 1^{er} cahier / Depuis ma naissance jusqu'en 1809*. Audessous, figure la mention, d'une autre main : *Mort 17 janvier 1856*.

Le texte lui-même, d'une écriture parfois très serrée (pl. II), est en général lisible sans difficulté, malgré quelques ratures et corrections ; il est écrit non pas sur toute la largeur de la page mais avec une marge, parfois très large, marge dans laquelle figurent des additions, des renvois, des corrections. Ce texte, nous l'avons reproduit intégralement, au risque même de froisser certains lecteurs par les opinions émises par l'auteur. Nous nous sommes borné à diviser le récit en chapitres et à introduire quelques sous-titres, pour en faciliter la lecture ; le D^r Kaempfen, en effet, coupe simplement sa narration par l'indication, dans la marge, de l'année à laquelle se rapportent les événements qu'il relate, et de l'âge qu'il a à cette même époque (ces indications ont été conservées et signalées par des guillemets). Nous avons reporté, en note, les adjonctions, renvois et corrections figurant en marge. Il faut remarquer que souvent les notes marginales constituent le rappel de faits que l'auteur se proposait sans doute d'exposer plus longuement. Les termes et expressions soulignés par l'auteur sont reproduits en italique ; les citations françaises sont placées entre guillemets et les étrangères, transcrites en italique.

Quant au style, il est alerte et vivant, mais comporte certaines tournures de phrases un peu obscures et des fautes de syntaxe dues probablement au fait que la langue française n'est pas la langue maternelle de l'auteur. Nous avons corrigé, mais seulement lorsque le besoin s'en faisait impérieusement sentir, certaines de ces obscurités ou de ces erreurs ; nous avons tenu, en règle générale, à conserver sans modification la manière d'écrire propre au D^r Kaempfen sans entreprendre de redresser systématiquement l'emploi qu'il fait des temps français ; par contre la ponctuation et l'orthographe ont été modernisées ; les noms de lieu et de personne ont été transcrits dans leur forme actuelle. Enfin, entre parenthèses carrées, nous complétons certaines dates ou rectifions celles qui sont manifestement erronées ; nous indiquons de la même manière les noms ou prénoms des personnes citées, mais c'est dans l'index que nous les identifions, pour autant que cela a été possible.

Signalons maintenant succinctement le contenu de ce 1^{er} cahier.

Dans le premier chapitre, que nous intitulons : *Enfance et jeunesse, études à Brigue et à Sion (1784-1803)*, l'auteur parle de sa famille, de son nom Dorner devenu Kaempfen⁴, de ses armoiries⁵, de sa généalogie⁶ ; il

⁴ Sur l'origine de la famille Kaempfen, voir l'*Armorial valaisan*, Zurich, 1946, p. 141, art. *Kaempfen* ; sur la tradition relative au combat à la suite duquel Dorner se serait transformé en Kaempfen, voir Maria Kämpfen, *Das älteste Ganter- und Brigerburger-Geschlecht, Der Familiennamen Kämpfen*, dans *Walliser Jahrbuch*, 1946, pp. 53-59.

⁵ Sur les armoiries de la famille Kaempfen, voir *Armorial*, pl. 7 (Kämpfen) et pl. 8 (Kempfen). Les personnages mentionnés par le D^r Kaempfen dans sa description des armoiries n'étaient-ils pas des tenants ?

⁶ Sur la généalogie de la famille Kaempfen, voir *Armorial*, p. 141, art. *Kaempfen*. Nous avons tenté d'établir une généalogie sommaire de la famille qu'on trouvera en Annexe I, mais la répétition des mêmes prénoms d'une génération à l'autre ou d'une branche à l'autre dans la même génération, complique singulièrement l'élaboration d'un

s'étend plus longuement sur la vie de ses grands-parents, de ses parents, de ses frères et sœurs ; puis il raconte ses études au collège de Brigue, son départ et son séjour en Piémont avec les piaristes lors de l'arrivée des Français, son retour à Brigue par le Simplon, son départ pour Sion et ses études au collège de cette ville. Il donne de nombreux et piquants détails sur ses professeurs, tant de Brigue que de Sion, et sur son voyage à St-Maurice au cours duquel il se fait recevoir novice à l'abbaye.

Narrant ensuite les difficultés qu'il éprouve avec le curé de Sion, il dit les raisons pour lesquelles il décide de renoncer à devenir prêtre et opte pour la médecine. Enfin il expose comment et avec quels appuis il parvient à réunir les fonds nécessaires à son voyage et à ses études à Vienne.

Dans le second chapitre : *Etudes de médecine à Vienne ; doctorat à Landshut ; retour en Valais (1804-1806)*, Antoine Kaempfen raconte avec humour son voyage, par Ulm, en compagnie de son ami Hasler, jusqu'à Vienne, voyage marqué par de nombreuses aventures ; puis ses premières démarches à l'université, sa recherche d'un logement, enfin l'aide précieuse que lui apporte M^{lle} Varonier en contre-partie des services qu'il lui rend dans les procès qu'elle soutient pour obtenir la part lui revenant de la succession du baron de Badenthal. Il donne des détails sur les cours qu'il suit, sur ses professeurs, les uns éminents, les autres moins brillants ; puis sur son voyage à Landshut et sa réception au doctorat dans cette université, enfin son retour à Vienne pour compléter ses connaissances pratiques. A sa rentrée en Valais, il s'établit à Brigue et raconte quelques-unes des « cures » qui, rapidement, établissent sa réputation.

Dans le troisième et dernier chapitre : *Avec le bataillon valaisan au début de la campagne de Catalogne (1807-1809)*, après avoir exposé les raisons pour lesquelles il désire quitter le Valais (se soustraire à des propositions de mariage qui ne lui agréent pas, gagner régulièrement de l'argent pour pouvoir aider ses parents alors dans la détresse), le D^r Kaempfen raconte ses démarches pour obtenir le brevet de chirurgien-major au bataillon valaisan⁷,

tel tableau et provoque des erreurs et des confusions. Nos remerciements vont à M. le conseiller national Maurice Kaempfen, à Brigue, qui, avec une très grande complaisance, nous a communiqué les renseignements qu'il possède sur sa famille et nous a transmis le relevé des registres paroissiaux de l'église de Glis, ce dont nous lui sommes vivement reconnaissant.

⁷ Le Valais, incorporé d'abord à la République helvétique, n'est point compris dans l'Acte de Médiation. Par décret du 4 avril 1802, le Premier Consul en forme une république et le 5 septembre l'indépendance du pays est proclamée avec une grande solennité.

En date du 8 octobre 1805, Napoléon conclut avec le Valais une capitulation militaire, en vertu de laquelle ce dernier s'engage à fournir à la France un bataillon d'infanterie de 661 hommes, qui doit toujours être au complet ; le recrutement ne peut se faire qu'en Suisse et en Valais ; l'organisation, l'armement, la solde sont les mêmes que pour les régiments suisses ; le commandant a toutefois le titre et le rang de colonel ; l'uniforme consiste en un habit de drap rouge foncé, collet, revers et parements blancs, doublure, veste et culotte blanches, boutons jaunes avec ces mots : *Empire français / Bataillon valaisan*. Les grenadiers portent le bonnet d'ours, les autres soldats, le shako. Charles-Louis de Bons, allié de Chagnon, est appelé au poste de commandant et chargé d'organiser le recrutement et la formation de ce bataillon. Mais le Valais est épuisé en hommes et en argent par la guerre civile et la guerre étrangère ; il fournit déjà à l'Es-



Le Dr Antoine Kaempfen (1784-1856)
(Pastel par Louise Fauquet, 1848)

et nous n'avons pas de
guerre, et l'histoire
et la géographie
étaient intimement
mêlées.

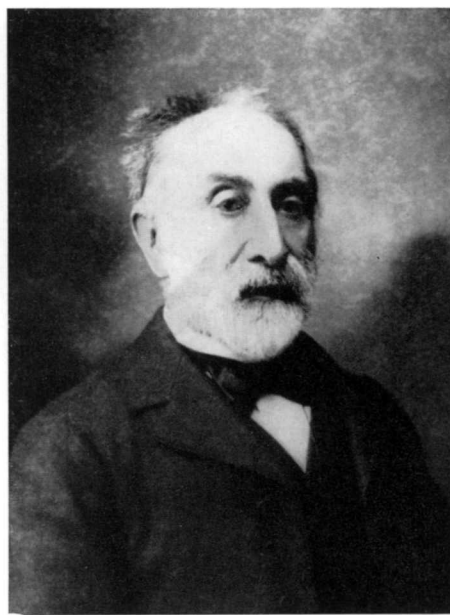
était by servient. Comme l'angelus tou-
 ché matin à 4 1/2 en été et à 5 1/2 en hiver. Comme
 à tout by meses by le matin. Comme avec l'angelus
 à 11 heures et à la nuit tombante, enfin comme pour
 chaque service extraordinaire. Devoir l'autel pour
 le dimanche, préparer by la sacristie tout ce qui
 était nécessaire pour le service divin; avoir
 l'angelus le matin et le soir, servir à la messe lorsqu'il
 n'y avait pas d'autre, et enfin servir ~~à l'autel~~ by
 de la table et faire le service de communion et distribuer
~~à la messe~~ aux pauvres chaque fois qu'il y en avait.
 Comme on voit by occupation, ne me méprisait
 pas, mais comme dans un convent tout se fait avec
 ordre et ponctualité, il me restait cependant
 encore assez de temps pour ~~étudier~~ ^{lire} my livres, et
 j'obtiens par moi by trois premiers prix à la fin
 de l'année. Lorsque je me suis trouvé ~~par~~ ^{par}
 dans cette position parce que j'étais bien tenu
 et bien chauffé et que j'avais encore par ci par
 là quelques petits amusements, et que je savais
 que la plus grande misère serait de mon
 père je n'étais cependant pas heureux
 parce que je me sentais humilié de remplir
 by fonctions qui avaient ^{été} jadis appréciées des
 fonctions de domestiques à gage, aussi ai-je
 toujours en le cœur suffoqué quand j'apprais
 qu'il y avait des étrangers à dîner, et la
 rougeur me montait à la figure à chaque
 plat que j'apportais et à chaque amiette
 que j'étais obligé de manger, et si par
 malheur il échappait aux convives un mot
^{signifiant un soufflet} ~~signifiant un soufflet~~
 équivoque j'étais toujours prêt à l'interpréter
 en défaveur des fonctions que je remplissais.
 Il ~~me~~ ^{me} souvenait ~~mon~~ ^{mon} ~~conscience~~ ^{conscience} ~~de~~
 moments pénibles, et je dois avouer aussi
 une qui m'a profondément affecté.
 Les pères avaient donné un grand dîner
 à tout ce qui était de notable à Brüg
 et on joua toute la soirée au vingt et un
 et comme de coutume assez gros jeu.
 Chaque gagnant avait mes quêtes ~~by~~



a) Isaline Hedelhofer
2^e femme du D^r Antoine Kaempfen



b) Adélaïde-Joséphine-Catherine Kaempfen
(1814-1838)
fille du D^r Antoine K. et de sa 1^{re} épouse
Jos.-Fr. Rochat
(miniature)



c) Albert Kaempfen (1826-1907)
fils du D^r Antoine K. et d'Isaline Hedelhofer

leur suite favorable, puis il narre son voyage en compagnie du capitaine Perrig jusqu'à Gênes, où stationne alors le bataillon. Après quelques avatars dus à son inexpérience de la vie militaire, notre chirurgien-major prend effectivement son service, ce qui est pour lui l'occasion de donner quelques indications sur le service sanitaire de l'époque, tant dans le cadre du bataillon que dans les hôpitaux de la ville. Il relate ensuite le voyage jusqu'en Espagne et le début de la campagne de Catalogne, à laquelle les Valaisans prennent une part glorieuse, mais le 1^{er} cahier se termine malheureusement sur l'entrée à Figueras, le siège de Rosas et la tentative infructueuse d'investissement de Gérone (*Girône*) (ville qui devait être prise d'assaut l'année suivante), enfin par cette mention : 1809, âgé de 25 ans...

De ce cahier deux passages ont déjà fait l'objet de publications : le récit relatif au baptême des enfants mort-nés a été partiellement cité par J.-B. Bertrand⁸. Les indications relatives aux études de médecine à Vienne, aux formalités d'inscription, aux différentes branches d'enseignement ainsi qu'aux professeurs titulaires des chaires, comme aussi celles concernant les examens de doctorat à Landshut ont été publiées par le Dr Georges Hervé, de Paris⁹.

Certes, il serait possible dès à présent de tirer de ce 1^{er} cahier un portrait moral de notre auteur ; nous préférons y revenir lorsque nous aurons aussi présenté les *Souvenirs de la campagne de Russie*. Nous pensons cependant pouvoir déjà relever l'intérêt que comporte le récit d'Antoine Kaempfen pour l'histoire de la société, les traditions, les usages, les coutumes du Valais, notamment du Haut-Valais. Qu'il s'agisse de la compétition Augustini-Wegener pour la charge de capitaine du dizain de Brigue, ou plus loin de l'invasion par les Français du Valais et des combats qui ont lieu à cette occasion, le lecteur trouvera là des renseignements historiques précis et alertement exposés ; ou bien en ce qui concerne les études au collège de Brigue, les honneurs militaires rendus aux autorités¹⁰, les représentations théâtrales¹¹, voire

pagne le régiment de Preux, fort de 1500 à 1800 hommes ; en outre, un certain nombre de Valaisans se sont engagés dans les régiments suisses ; le recrutement se fait donc avec une extrême lenteur. En mars 1807, Napoléon témoigne son mécontentement au grand bailli et lui fait connaître que si le bataillon n'est pas complet au 1^{er} mai, il le licenciera et regardera comme nul le traité passé avec le Valais. En septembre de la même année, il est sérieusement question de réunir les bataillons de Neuchâtel et du Valais en un seul corps. Cette menace produit son effet et, vers la fin de l'année 1807, le bataillon valaisan, organisé à Gênes, compte environ 600 hommes sous les drapeaux (voir notamment H. de Schaller, *Histoire des troupes suisses au service de France sous le règne de Napoléon 1^{er}*, 2^e éd., Lausanne, 1883, p. 101).

⁸ Deux Sanctuaires valaisans suppléant au baptême des enfants mort-nés, dans *Bull. de la Société suisse des Traditions populaires*, 1943, pp. 3-5.

⁹ Sous le titre : *Extraits des Souvenirs du Dr Kaempfen*, dans *Bull. de la Société française d'histoire de la médecine*, t. XI, 1912, pp. 360-369.

¹⁰ Sur cette ancienne coutume, voir D. Imesch, *Das Waffentragen der Studenten am Kollegium in Brig*, dans *Monatrosen*, 1902/1903, pp. 657-661, et, du même auteur, *Zur Geschichte des Kollegiums zu Brig*, Brigue, 1912, pp. 38 et suiv., et p. 55.

¹¹ Voir à ce propos A. Carlen, *250 Jahre Studententheater im deutschen Wallis 1600-1800* (1850), dans *Vallesia*, t. V, 1950, pp. 229-366, notamment p. 351 : on constate qu'en 1800, les 8 et 10 août, furent jouées à Sion deux pièces allemandes, *Der Prinzenraub*... et *Der verwandelte Bauer*, et une comédie française, *Qu'est-ce que cela me fait, ou Christophe le Rond*. Ces indications complètent celles données par le Dr Kaempfen.

l'exécution d'une condamnée à Viège¹², enfin l'enseignement lui-même et les rapports entre les pères et les élèves, ou les courses, « parties de crème » ainsi que les appelle l'auteur, des collégiens, il y a foule de détails amusants, parfois aussi tragiques à glaner. Il en va de même des études au collège de Sion et du passage à l'abbaye de St-Maurice. Mais pour ceux qui, pour raisons professionnelles, portent un intérêt particulier aux études universitaires, le récit du séjour à Vienne ne manque pas de saveur, car à côté des indications qu'il donne sur les cours de médecine, sur la personnalité de certains professeurs éminents, — et l'on peut faire là des comparaisons qui sont certainement en faveur de nos méthodes actuelles —, Kaempfen donne aussi sur la vie dans cette capitale, surtout sur la vie des théâtres, des renseignements précis et originaux, citant des noms d'acteurs, de cantatrices, de musiciens. On sent combien cette ville, — il le dit d'ailleurs —, lui était chère : « J'ai vécu, je ne vivrai plus » et « c'était », ajoute-t-il, « la vérité »¹³.

Sur la pratique du médecin (« Excellence »!) en Valais et sur la psychologie du patient, il y a des passages pleins d'imprévu et charmants. Par contre, il n'y a pas beaucoup de renseignements généraux à tirer du récit de la vie au bataillon valaisan et du début de la campagne de Catalogne ; évidemment, nous apprenons les noms de certains camarades officiers du Dr Kaempfen, mais d'autres en ont déjà parlé, avec moins de précision peut-être, il est vrai ; il semble que ce sont surtout de menus incidents qui ont retenu l'attention de notre auteur ; or, nous verrons que tel n'est pas du tout le cas dans le récit de la campagne de Russie où alors une vue d'ensemble de la vie du combattant par rapport à ses camarades, à son régiment, l'emporte sur les incidents qui, sans être négligés, sont toutefois réduits à leur vraie dimension.

b) Les « Souvenirs d'un chirurgien-major - Le bataillon valaisan en Russie (1812) »

Le *Courrier du Valais* a publié en feuilleton sous ce titre la partie des mémoires du Dr Kaempfen relative à la campagne de Russie¹⁴. Si le feuilleton ne porte pas le nom de l'auteur, une note précédant le premier numéro (N° 71) est parfaitement explicite : « M. le Dr Kaempfen, de Brigue, dont nous avons

¹² En ce qui concerne l'exécution, à Viège, d'une voleuse en 1797, nous n'avons pas pu déterminer quelle est cette personne et quels sont les crimes pour lesquels elle a été condamnée à mort. Il y eut, il est vrai, le 1^{er} juin 1812, une condamnation à mort prononcée par défaut contre Anna Marie Christen pour infanticide, condamnation confirmée contradictoirement le 1^{er} mai 1824 et maintenue par la Cour suprême le 31 mai de la même année. Le lieu et la date de l'exécution ne sont pas connus, il ne saurait donc s'agir de l'exécution à laquelle le Dr Kaempfen a assisté. Nos remerciements à M. le Dr J. Bieler, à Brigue, à M. Paul Studer, *Bürgermeister*, et à M. Adolf Fux, président, à Viège, qui ont bien voulu faire des recherches pour nous.

¹³ Voir Marcel Brion, *La vie quotidienne à Vienne à l'époque de Mozart et de Schubert*, Paris, 1960, p. 39 en note : « Ces explosions d'enthousiasme chez les admirateurs de Vienne sont fréquentes et l'on peut citer encore celle du chantre allemand Wolfgang Schmelzl qui, en 1548, rédigeait son *Eloge* de la célèbre ville de Vienne en Autriche et s'exclamait : « Qui ne peut venir à Vienne a perdu sa vie ».

¹⁴ *Courrier du Valais* de 1857, numéros 71 (17 juin), 72 (19 juin), 73 (21 juin), 74 (24 juin), 75 (26 juin), 76 (28 juin), 77 (1^{er} juillet), 78 (3 juillet), 79 (8 juillet) et 80 (11 juillet).

annoncé la mort l'année dernière, en y joignant le tribut de nos justes regrets, a laissé des mémoires qui doivent être, à bien des titres, remplis d'intérêt pour nos lecteurs. Un de nos amis doit à l'obligeance de son fils, avocat déjà distingué à la Cour d'appel de Paris, la communication d'un chapitre détaché de ces mémoires ; ce morceau que nous allons publier se rattache à la mémorable campagne de 1812 à laquelle prit part, comme on le sait, le bataillon valaisan incorporé dans le II^e régiment d'infanterie légère de France. Les survivants de ce bataillon, en particulier, ne liront pas sans émotion ces pages qui raviveront leurs souvenirs personnels sur cette désastreuse retraite et sur la part touchante et ingénieuse qu'y a prise leur chirurgien-major ».

C'est donc par l'entremise d'Albert Kaempfen que ce récit est parvenu au *Courrier du Valais*, et nous avons tout lieu de supposer que ce n'est pas l'original, mais une copie revisée — dans sa forme — qui a été remise à la rédaction du journal. Le lecteur remarquera immédiatement la différence qui apparaît entre le style du premier cahier et celui du récit publié. Il constatera aussi que l'orthographe des noms de lieu et de personne est celle que nous utilisons actuellement encore. Nous n'avons donc eu aucune modification à apporter à ce texte que nous publions tel quel, intégralement ; nous nous sommes borné à insérer quelques sous-titres pour en faciliter la lecture, le feuillet de 1857 présentant un texte continu.

Après avoir raconté la formation du régiment à Wesel, sa composition, indiqué les noms des officiers dont il avait gardé le souvenir — sans omettre de spécifier quels étaient parmi eux les Valaisans — le D^r Kaempfen nous conduit à travers l'Allemagne jusqu'au Niémen ; puis c'est l'entrée en Russie, les premiers combats, l'arrivée à Polotzk, le récit des deux batailles qui ont lieu aux abords de cette ville, les marches pour rejoindre la Grande Armée, le passage de la Bérésina, enfin la retraite jusqu'à Kowno et le retour à Koenigsberg où se rassemblent les survivants du régiment.

Ce récit qui n'a rien d'ampoulé, mais qui frappe par sa simplicité et son ton de sincérité, est fort intéressant tant au point de vue de l'histoire de cette désastreuse campagne qu'à celui de l'organisation et du fonctionnement du service de santé en campagne.

A remarquer tout d'abord la précision des dates des divers événements relatés : ces dates, nous les avons confrontées avec celles d'autres auteurs ou historiens et nous avons pu constater leur parfaite concordance ; puis les détails relatifs aux officiers valaisans, dates de mort de quelques-uns d'entre eux qui permettront, peut-être, de compléter certains travaux généalogiques ; enfin les renseignements sur les différentes étapes et mouvements du régiment, dont la concordance est remarquable avec les ouvrages que nous avons consultés ¹⁵.

¹⁵ H. de Schaller, *op. cit.* ; *Journal de marche du grenadier Pils*, recueilli et annoté par R. de Cisternes, Paris, 1895, 356 p. ; *Mémoires du colonel Combes sur les campagnes de Russie 1812...*, nouv. éd., Paris, 1896, 334 p. ; *Bérésina, Souvenirs de la campagne de Russie de Albert de Muralt et Thomas Legler*, Neuchâtel, s. d., 220 p. (où l'on trouve une carte de la campagne de Russie) ; G. de Vallières, *Honneur et Fidélité*, 2^e éd., Lausanne, 1940, 775 p. ; G. Vallotton, *Les Suisses à la Bérésina*, Neuchâtel, 1942, 302 p. ; *Les Souvenirs d'un officier valaisan au Service de France, le capitaine Hyacinthe Clemenso (1781-1862)*, publiés par L. Dupont Lachenal et L. Imhoff, dans *Ann. val.*, 1957, pp. 1-110.

Quant à l'activité d'un chirurgien-major en campagne, nous avons là de précieuses indications ; non qu'elles soient rassurantes car le récit des conditions dans lesquelles certaines opérations ou amputations étaient pratiquées fait frémir, mais parce qu'elles montrent combien tout dépendait dans ce domaine du seul chirurgien militaire : organisation d'une ambulance de fortune, ravitaillement des blessés et malades, etc. ; il vaut mieux laisser au lecteur le soin de découvrir et de réaliser combien tout le service de santé est alors insuffisamment organisé et combien sont précaires ses possibilités d'action. En fait, répétons-le, la conscience professionnelle du chirurgien-major, son courage, son esprit de décision, sa rapidité d'intervention quelles que soient les circonstances, sont la seule garantie des malheureux blessés : or, le D^r Antoine Kaempfen possède toutes ces qualités ; ses collègues du corps des officiers en sont bien conscients puisqu'ils le proposent, d'une voix unanime, pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur à la suite de la seconde bataille de Polotzk.

3. SA PERSONNALITÉ

Nous possédons une reproduction photographique ancienne d'un portrait (planche I), probablement un pastel, aujourd'hui disparu, exécuté en 1848 et signé V^{ve} Fauquet¹⁶. Le D^r Kaempfen est alors âgé de 64 ans : la figure est allongée, le front haut, le nez droit, les yeux à la fois malicieux et un peu tristes, la bouche bien dessinée mais serrée, la chevelure abondante avec, semble-t-il, des favoris. Quant au costume, c'est celui de l'époque avec le ruban de la Légion d'honneur à la boutonnière.

Ce portrait ne permet pas à lui seul de déterminer le caractère de notre auteur ; par contre, ses écrits fournissent des éléments assez précis tant sur ses qualités que sur ses défauts.

Qu'il fût d'une santé très robuste, personne n'en doutera ; il n'est, pour en être convaincu, que de lire certaines de ses aventures de jeunesse au cours desquelles, par bravade parfois, il s'expose à des souffrances, voire à des atteintes corporelles ; de suivre son récit du typhus dont il est atteint à Vienne ; enfin de songer aux épreuves par lesquelles il passe pendant la campagne de Russie.

Mais cette robuste santé a chez lui, comme corollaire sur le plan moral, une certaine violence dans l'action, une audace indéniable et un entêtement marqué dans la réalisation des projets quelles que soient les circonstances, dès lors aussi le goût de l'aventure.

En ce qui concerne sa famille, il en est fier ; il a l'orgueil de son nom, de ses ancêtres, de la vie et de l'histoire des siens ; aussi envisage-t-il comme une déchéance, dont il est vivement affecté, la détresse pécuniaire de ses parents. Ce sentiment d'infériorité à l'égard de la position sociale que, selon

¹⁶ « M^{me} Louise Fauquet, née Saint-Edme, peintre, née à Milan au XIX^e siècle de parents français ; école française ; elle envoya au Salon de Paris, de 1847 à 1852, des portraits en miniature et au pastel » (E. Bénézit, *Dictionnaire... des peintres, sculpteurs, etc.*, nouv. éd., t. III, Paris, 1955, p. 681).

lui, ses parents devraient occuper, sera une des raisons pour lesquelles, ainsi qu'il le dit lui-même, il cherchera à gagner le plus rapidement possible sa vie pour être en mesure de leur venir en aide. Mais à côté de cette réaction contre l'orgueil blessé, il y a aussi, il faut bien le dire, une manifestation d'un cœur sensible : le Dr Kaempfen porte à sa mère une très grande tendresse, et il éprouve pour son père qui, certes, ne lui a pas ménagé les punitions corporelles, une déférente affection.

Ces sentiments d'affection et d'orgueil qu'il porte à sa famille, il les témoigne aussi à son pays, le Valais. Si le fait qu'il n'est revenu que rarement à Brigue (son dernier voyage en Valais date de 1822), et si certaines considérations sur les usages et coutumes de son pays peuvent, à première vue, conduire à une conclusion contraire, il n'en est rien. Le Dr Kaempfen, qui restera jusqu'à la fin de sa vie valaisan et suisse, parlera toujours, au dire de ses descendants, avec émotion de son pays d'origine ; nous en avons d'ailleurs pour preuve les liens très étroits qu'il conservera sa vie durant, tant avec des amis restés en Valais qu'avec des officiers originaires de ce pays qu'il a rencontrés soit au bataillon valaisan, soit au 11^e régiment d'infanterie légère, soit à la garde royale¹⁷. Comment d'ailleurs ne serait-il pas resté attaché à la Suisse romande ? Sa première épouse était une Rochat du Pays de Vaud ; sa deuxième épouse, une Hedelhofer, née à Genève, dont la famille avait habité Yverdon avant d'aller s'établir à Paris. Il était probablement aussi fidèle et entier dans ses amitiés qu'il était vif dans ses appréciations et entêté dans la réalisation de ses plans.

Un bon époux, un tendre père, un délicieux grand-père, c'est le souvenir qu'Albert Kaempfen et M^{me} Jones ont gardé de leur père et grand-père. Peut-être le Dr Kaempfen entourait-il ses descendants d'une affection d'autant plus marquée que lui-même avait souffert, dans sa jeunesse, de la dureté de son propre père ?

Notre auteur avait-il des idées personnelles dans le domaine de la politique ? A la lecture de ses *Souvenirs*, on pourrait en douter : il envisage et raconte les événements avec netteté, mais comme du point de vue de Sirius,

¹⁷ Nous devons à l'amabilité de M. Bernard de Lavallaz, la communication de deux lettres adressées par le Dr Kaempfen à Maurice-Fénelon de Lavallaz (1795-1857), ancien capitaine de la garde royale, 1^{er} suisse de Hoegger, où il a été le collègue de notre auteur. Ces lettres sont conservées dans les archives de Lavallaz, à Collombey-Muraz. Dans la première, datée du 30 août 1832, il raconte une escroquerie dont il a été victime de la part d'un individu prétendant s'appeler Conversy et parle d'amis et connaissances du Valais : Dufour, Annexi, Bioley. Dans la seconde, datée du 14 mars 1843, il parle d'une de ses clientes pour laquelle il a besoin d'une procuration et charge le destinataire de sa missive de dire « mille amitiés à l'heureux couple Joris et à l'excellent M. Mudy [Mudry?] » ; Kämpfen ajoute : « Vous aurez sans doute entendu parler d'un jeune Mengis, fils du Dr Mengis de Loèche, qui s'était fait admirer dans le grand concert helvétique à Lausanne. Ce jeune homme est actuellement élève de l'Académie royale de musique, à Paris, et se prépare pour remplir les rôles de premier ténor au grand opéra. Sa voix est magnifique et il a fait un grand plaisir cet hiver dans plusieurs salons aristocratiques. Une fièvre typhoïde [*sic*] le retient au lit depuis quinze jours, et j'ai eu grand peur qu'il ne fût enlevé par la gravité de cette maladie à une carrière de renommée et de richesse qui l'attend, mais je suis un peu rassuré depuis deux jours et j'espère avec confiance qu'il sera rendu à la santé ». Il s'agit certainement du fameux ténor Josef-Anton Mengis (1816-1881) de Loèche, fils du médecin Johann-Baptist originaire de Cologne qui reçut en 1813 le droit de pratiquer la médecine en Valais (*Armorial*, p. 167, art. Mengis).

et toujours avec une pointe de malice, voire d'humour ; toutefois il ne porte jamais un jugement. Adversaire des abus de pouvoir, des passe-droits, oui ; républicain de tendance, oui, même si les nécessités de sa carrière militaire l'ont contraint à servir des régimes différents ; est-ce alors par manque d'intérêt pour la chose publique ? Nous ne le croyons pas. Le Dr Kaempfen est, nous y reviendrons tout à l'heure, avant tout « chirurgien-major » ; ce qui importe pour lui, c'est sa carrière, ses blessés ou ses malades, ses devoirs d'officier, tout le reste passe au second plan et il laisse la politique... aux politiciens.

En matière de religion, Antoine Kaempfen se proclame incroyant, il se donne toutes les apparences d'un voltairien : il vitupère les superstitions, il cloue au pilori les bigots ; mais ne sont-ce pas là des mots plus que l'expression d'une conviction profonde ? Cette attitude n'est-elle pas davantage de façade que réelle ?

Il a, il est vrai, des raisons de se plaindre des procédés d'un curé de Sion, de l'obscurantisme de certains ecclésiastiques, mais lorsqu'on trouve sous sa plume les considérations suivantes : « Est-ce un bien, est-ce un mal que de voir la superstition diminuer ? Jusqu'à présent, je n'y vois encore qu'un mal, parce qu'on est devenu moins vertueux depuis qu'on a moins de dévotion ; on a aussi moins de consolation dans le chagrin... », on peut réellement se demander s'il n'a pas gardé, au fond de son âme et de son cœur, la foi de ses pères.

Un fait en tout cas est certain : le Dr Kaempfen aime sa profession, il l'exerce au plus près de sa conscience, que ce soit au militaire ou au civil ; il en est fier ; il est avant tout et par-dessus tout médecin et chirurgien. Peut-être l'intérêt pour la médecine lui vient-il, inconsciemment parce que lui-même assure que tel n'est pas le cas, du temps où il accompagne à Sion son oncle, le P. Maurice Tschieder, en 1794, qui doit y subir une opération, et des soins qu'il lui donne après cette intervention. A remarquer aussi avec quel enthousiasme il parle de ses études de médecine à Vienne, indiquant les différentes disciplines enseignées, les noms des titulaires des diverses chaires, des directeurs d'instituts, admirant celui-ci, critiquant celui-là, mais toujours en se plaçant dans le domaine précis de la formation du jeune médecin qu'il est.

Comme chirurgien-major, il est conscient des responsabilités qui lui incombent : l'incident avec le colonel Casabianca est à cet égard révélateur, comme l'est aussi, mais *a contrario*, le regret rétrospectif qu'il manifeste pour avoir suivi le colonel de Bons au dépôt, temporairement, au cours de la campagne de Catalogne, au lieu de rester au bataillon à soigner les blessés et les malades, ce qui lui apparaît, au moment où il écrit ses mémoires, comme une faute professionnelle.

Comme praticien civil, il est très apprécié de ses clients auxquels il inspire confiance par son savoir et l'intérêt qu'il leur témoigne. Ne ménageant pas sa peine, il est toujours prêt à se porter au secours des malheureux ; il le fera bien voir lors de l'épidémie de choléra de 1832, à Paris : son dévouement lui vaudra, ainsi que nous l'avons déjà dit, une médaille de bronze ¹⁸.

¹⁸ Nous possédons encore du Dr Kaempfen un manuscrit autographe intitulé : *Instruction médicale pour une mère de famille concernant la manière de soigner les malades*

Le D^r Kaempfen est fervent de théâtre, de musique : à Vienne, il assiste fréquemment aux représentations données sur les scènes de la ville ; il cite les noms des acteurs et actrices, ceux des exécutants qu'il a entendus ; plus tard, à Paris, il continue à s'intéresser à la vie artistique ¹⁹.

Il est aussi amateur de peinture ; il possède notamment un Rembrandt, de petites dimensions, représentant une tête de vieillard. Ce tableau, Albert Kaempfen en a fait don au Musée du Louvre (où il se trouve encore actuellement) lorsqu'il quitta la direction des Musées nationaux ; « p. p. c. » combien courtois alors qu'il venait d'être limogé !

* * *

Très nombreux furent les Valaisans qui s'illustrèrent au service étranger : l'*Armorial* en apporte l'évidente démonstration. Comment expliquer dès lors la rareté des *Souvenirs* laissés par eux ? Certes des archives de famille doivent encore receler — à l'abri des regards indiscrets — certains récits dont la publication serait fort intéressante, mais la raison première de cette absence de mémoires n'est-elle pas due au fait que la plupart de ces officiers — dont personne ne saurait mettre en doute la valeur militaire — ne possédaient qu'une instruction rudimentaire ?

Certains d'entre eux, plus cultivés, ont cependant laissé des souvenirs qui ont été publiés ; nous pensons notamment au capitaine Hyacinthe Clemenso ²⁰ et au capitaine Chrétien Gattlen ²¹. Or, sans avoir la prétention d'établir un parallèle ou de faire une comparaison critique, force est bien de constater, dans le domaine militaire par exemple, que notre auteur donne des détails et des précisions tant sur les opérations de guerre auxquelles il a participé que sur la vie quotidienne de l'unité à laquelle il appartenait : il se rapproche ainsi de Clemenso, sous la plume duquel on trouve des renseignements de cet ordre. Le D^r Kaempfen donne, en outre, des indications sur les officiers (valaisans notamment) qui ont été ses camarades ; il le fait d'une manière plus complète que Clemenso. Quant à Gattlen, son récit ne donne que peu de précisions sur ses collègues et sur les opérations auxquelles il prend part ; il n'a pas une vue d'ensemble des événements auxquels il est mêlé.

Mais c'est principalement dans le domaine des us et coutumes, des traditions, de la *vie* — ce terme étant pris dans son sens le plus étendu —

et les secours à donner avant l'arrivée du médecin. Il s'agit d'un cahier (15 × 20 cm) de 88 pages. A première vue, il ne paraît pas possible de fixer la date à laquelle cette « instruction médicale » a été rédigée ; y a-t-il là vraiment une œuvre originale, nous l'ignorons.

¹⁹ Voir plus haut note 16, *in fine*, à propos de Josef-Anton Mengis.

²⁰ Dans *Ann. val.*, 1957, p. 1-110.

²¹ *Aventures de guerre du capitaine C. Gattlen*, dans *Soldats suisses au service étranger*, tome IV, Genève, 1912, p. 1-76. Il ne s'agit là que d'une publication partielle — et en traduction — des mémoires de cet officier ; l'édition intégrale en serait opportune, elle amènerait peut-être à réviser les appréciations données ci-après.

que les *Souvenirs* (première partie) du D^r Kaempfen sont importants. Si Clemenso donne, il est vrai, quelques détails sur sa jeunesse, sur ses études (il avait suivi des cours de droit et obtenu la patente de notaire) il ne le fait, semble-t-il, qu'accessoirement, son but étant de relater sa carrière militaire. Quant à Gattlen, il ne fournit pas d'indications précises sur sa jeunesse, sur sa formation intellectuelle ; son récit dénote par contre une sorte d'humour qui l'apparente à notre auteur, haut-valaisan comme lui. Les *Souvenirs* du D^r Kaempfen apportent donc des indications nouvelles et précises sur l'histoire sociale du Valais à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. C'est en cela surtout qu'ils sont intéressants et se distinguent de ceux des deux auteurs dont nous venons de parler.

* * *

En terminant cette introduction, je tiens à exprimer à M. André Donnet, archiviste d'Etat du Valais, ma très vive reconnaissance : sa collaboration agissante, ses précieux conseils, ses bienveillants encouragements m'ont permis de mener à chef la tâche que je m'étais assignée.

Première partie

SOUVENIRS DE MA VIE

I^{er} CAHIER :

DEPUIS MA NAISSANCE JUSQU'EN 1809

PREAMBULE

Combien de fois, depuis que je suis éloigné de ma patrie, ne me suis[-je] pas transporté avec mes réflexions dans la maison de mon père, avec le désir de l'interroger sur mille événements, survenus dans la famille, dont j'avais entendu le récit dans mon premier âge, et dont les circonstances et les causes n'ont pas pu être bien saisies ! Peut-être ce même désir se montrera-t-il un jour chez mes enfants, et ils me sauront bon gré alors de leur avoir légué au moins les souvenirs de ma vie, n'ayant pu leur laisser de patrimoine.

J'ai lu quelque part qu'il existait dans certains pays de l'Allemagne, chez des familles bourgeoises, l'usage d'inscrire dans un livre appelé « livre de famille », tous les événements qui leur surviennent. Ce livre est transmis religieusement et continué exactement de père en fils, et forme ainsi une chronologie complète à laquelle on a recours chaque fois qu'il s'agit de préciser une date de naissance ou de mariage, ou de connaître les circonstances de quelque événement mémorable ; et comme la plupart des événements de famille sont liés ou dépendants des grands événements qui surviennent dans le monde extérieur, on y trouve également les principaux faits de l'histoire contemporaine.

Nous ne lisons jamais sans plaisir, et souvent avec un véritable intérêt, les mémoires d'un homme dont la position sociale n'a jamais eu aucun rapport avec nous ; quel intérêt plus grand ne doit pas nous inspirer la vie de ceux dont nous avons tiré la nôtre ? N'est-ce pas pour ainsi dire anticiper sur notre existence individuelle en remontant à nos ancêtres ? J'ai éprouvé bien souvent une véritable peine de ne pas pouvoir remonter en arrière et

d'ignorer complètement la série de ma famille et les particularités de la vie de ses membres successifs, parce que rien n'y a été transmis par écrit, et les traditions orales ne vont guère au-delà d'un grand-père ; mais comment [en] aurait-il été autrement dans un pays où, dans beaucoup de communes, les droits d'un bourgeois ne se trouvaient encore, il y a 30 ans, pas autrement écrits que par des entailles sur un morceau de bois, qui portait en même temps l'empreinte de ses armoiries faite avec un fer rouge, parce qu'il n'y avait personne qui sût écrire et tenir un registre, à l'exception des prêtres et des notaires dont on ne trouvait que dans les chefs-lieux, et qui ne s'occupaient d'écrire autre chose que les mariages, les baptêmes, les décès et les actes de vente ?

Probablement que mes petits-fils éprouveront le même désir de remonter en arrière ; je veux donc commencer par consigner ce que j'ai appris sur ma famille par mon père et ce qui s'est passé depuis ma naissance. Ma vie a été assez pleine d'événements particuliers extraordinaires dans une des époques les plus mémorables que l'Histoire pourra jamais offrir, pour être transmise à ma postérité et lui servir quelquefois d'entretien dans les fêtes de famille ou dans le cercle intime des soirées d'hiver. Si je raconte souvent des anecdotes de peu d'importance ou tout à fait futiles, c'est que je me rappelle d'avoir écouté moi-même avec grand plaisir de pareils récits faits par mon père ou ma mère. Tout intéresse dans une famille quand il a rapport à un de ses membres ; et rien ne donne une idée plus positive du caractère et démontre mieux la position où l'on s'est trouvé, que ces petits détails de la vie qui en sont le reflet journalier. Mes fautes et mes erreurs serviront peut-être d'avertissement à n'[en] pas commettre de pareilles à ceux qui les liront. J'engage mes fils à continuer ce livre de famille que je viens de commencer, et je leur recommande surtout à devenir meilleurs que moi.

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE, ETUDES A BRIGUE ET A SION (1784-1803)

« Notions sur mes ancêtres et les armoiries »

Une tradition ancienne qui s'est conservée prétend que le nom de famille était originairement Dorner, d'un petit hameau à trois lieues de Brigue, situé dans la vallée de Ganter et appelé Dornbach, près duquel passe actuellement la nouvelle route du Simplon. On attribue à l'anecdote suivante le changement du nom de Dorner en celui de Kaempfen : dans un différend d'où résulta une guerre populaire entre le dizain de Brigue et un dizain voisin, il fut enfin convenu de vider la querelle par un combat singulier pour lequel chaque parti devait choisir parmi les siens un combattant. Le jour convenu, on se rendit de part et d'autre dans une plaine désignée. Des rangs du dizain voisin sortit un champion armé et cuirassé qui s'avança dans le champ clos ; à ce champion le dizain de Brigue opposa Dorner, connu par sa grande force, qu'on avait été chercher à Dornbach dans la vallée de Ganter. Dorner s'avança sans armes et sans cuirasse, mais avant de s'approcher de son adversaire, il arracha, en présence de celui-ci, un jeune arbre en guise de massue pour s'en servir dans ce combat. Intimidé par un fait qui lui donna la mesure de la force de son adversaire, le champion cuirassé s'écria : *mit einem solchen Mann will ich nicht kämpfen* (je ne veux pas « combattre » un pareil homme), et le dizain de Brigue fut déclaré vainqueur. Dès ce moment, Dorner reçut le surnom de Kaempfen, qui fut depuis le seul par lequel on désignait ses descendants.

Il est sans doute difficile d'ajouter une foi entière à une pareille anecdote, qui est arrivée il y a plusieurs siècles et qui n'a été transmise que par tradition, mais il n'est pas moins vrai que les armoiries de ma famille attestent, en quelque sorte au moins, un fait analogue. Ces armoiries représentent : à droite, un homme tenant dans sa main un arbre déraciné ; à gauche, un champion ; au bas, trois montagnes ; au milieu, un autel surmonté d'une croix, une étoile au milieu de cet autel, et une étoile au-dessus de chaque extrémité de la barre transversale de la croix ; et, en haut des armoiries, un casque avec trois barres, placé de profil.

J'ignore si la force physique de Dorner a été transmise d'une manière non interrompue à ses descendants, mais ce qui est certain c'est que mon grand-père a été connu comme un des plus forts parmi les habitants de Glis, et que mon père a été évidemment le plus fort de tout le dizain de Brigue. J'ignore également ce que signifient, dans les armoiries, les trois étoiles, l'autel et les trois montagnes ; et je ne sais pas davantage à quel temps à peu près doit être rapportée l'anecdote de Dorner ; toutefois, elle doit être arrivée dans un siècle bien reculé, car j'ai entendu dire bien sou-

vent dans ma jeunesse par des personnes les plus versées dans la chronologie des familles, que la mienne était une des plus anciennes, et si je pouvais ajouter une foi entière à M. [Antoine-M.] Augustini, dont le père [Auguste], originaire piémontais de la vallée de Macugnaga, avait épousé une demoiselle Kaempfen, sœur de mon bisaïeul, ma famille aurait compté à cette époque 27 juges. Mais ce M. Augustini, dévoré d'ambition, qui s'était procuré depuis tous les emplois jusqu'à celui de grand bailli et tous les titres et décorations possibles, quoique connaissant parfaitement bien toutes les traditions verbales et écrites, avait un intérêt tout particulier d'anoblir autant qu'il pouvait ses parents maternels, n'ayant pas pu anoblir son père qui était venu en Valais pour faire le commerce de fèves, de lauriers et de noix muscades qu'il portait sur son dos, et qui, à ce que j'ai entendu raconter, avait rencontré bien des difficultés d'obtenir la main de ma bisaïeule, parce que ses parents trouvaient dans cette union une double mésalliance puisqu'Augustini était un étranger et un marchand colporteur ¹.

Quoi qu'il en soit de ces 27 juges que M. le comte Augustini prétend avoir trouvés parmi mes ascendants, dont la juridiction de plusieurs ne s'étendait que sur quelques parties de montagnes couvertes de bois de sapins où se trouvaient tout au plus une demi-douzaine de pauvres habitations, et qui eurent le titre de *Meier* (major), il est certain par les droits de bourgeoisies et les biens que mon aïeul avait hérités dans une dizaine de communes du dizain de Brigue, malgré les partages qui s'étaient faits entre lui et un frère et des partages antérieurs, que ma famille a dû être une des plus riches ; et, comme dans un pays républicain, les riches forment toujours une espèce d'aristocratie et s'approprient les places et les dignités comme un monopole, cette série de juges n'a rien qui puisse surprendre. Une autre place, bien plus éminente, celle de gouverneur de Monthey dans le Bas-Valais, sur lequel le Haut-Valais exerçait une souveraineté complète, qui fut également occupée par un de mes derniers aïeux [Bartholomäus Kaempfen] prouve encore la considération et le crédit dont ils jouissaient.

Mais il est superflu de m'arrêter plus longtemps aux époques antérieures où je rencontrerais à chaque instant des incertitudes ; je vais donc commencer la mienne, mais je dirai avant encore quelques mots sur mon aïeul (mon grand-père), mon père et ma mère.

Les parents

Mon grand-père [Joseph Kaempfen], trésorier (*Seckelmeister*) de la commune de Glis, qui avait partagé son patrimoine avec un frère dont les enfants forment actuellement une seconde branche de notre famille, était un homme simple qui ne s'est occupé qu'à cultiver ses biens avec quelques domestiques ; il épousa une femme du dizain de Conches, de la vallée de Binn, nommée [Maria] Carlen, qui ne lui apporta qu'une très petite dot. Il

¹ Note marginale de l'auteur : « Un arsenal de famille contenant un assez grand nombre de cuirasses, casques, cottes de mailles, hallebardes, glaives, épées, massues, a prouvé l'ancienneté de la famille. Ce petit arsenal dont mon père était le dépositaire a été complètement pillé pendant notre émigration en Italie en [1799] ».

eut avec elle deux enfants : un fils (mon père) et une fille. L'un et l'autre se marièrent assez jeunes et il eut la faiblesse ou l'imprudence de leur partager ses biens de son vivant, sous condition qu'il passerait six mois de l'année chez son fils et les autres six mois chez sa fille, qui promirent de le nourrir et de l'entretenir alternativement jusqu'à sa mort. Le pauvre grand-père ne tarda pas à se repentir de s'être dépouillé prématurément, car il eut à supporter, déjà pendant les premiers mois qu'il passa chez sa fille, toutes les privations et tous les mauvais traitements d'un gendre brutal nommé Escher, natif de Simplon, et il eut en même temps la douleur de voir que les mêmes mauvais traitements étaient essuyés par sa fille. Il en résulta qu'après plusieurs épreuves renouvelées pour vivre avec son gendre selon la stipulation, mon père fut obligé de le retirer tout à fait et de le garder toujours avec lui, sans pouvoir obtenir la moindre indemnité de son beau-frère Escher, qu'on n'osait y contraindre par aucune voie judiciaire par la crainte qu'il se vengeât sur sa femme. Cette charge, au reste, ne coûta rien au cœur de mon père qui lui portait un amour filial à toute épreuve, mais ce n'était pas moins un surcroît de dépense à laquelle il n'était pas tenu. J'avais 7 ou 8 ans lorsque mon grand-père mourut après une courte maladie, et je fus présent à ses derniers moments et à tous les soins que mon père lui a prodigués.

La scène attendrissante dont je fus le témoin s'est profondément gravée dans mon âme. Le médecin venait d'annoncer qu'il n'y avait plus d'espoir ; alors mon père se jeta à genoux devant le lit du moribond, qui conservait encore sa connaissance, lui demanda pardon de toutes les offenses et de toutes les peines, et sollicita de lui sa bénédiction avec une voix étouffée par les sanglots. J'étais à côté de mon père, également à genoux et ayant les mains jointes. Il nous tendit la main et nous bénit tous les deux. Ma mère se trouvant avec mon frère et ma sœur à la montagne, n'a pas pu assister à cette triste solennité.

Mon grand-père n'avait pas fait d'études et ne savait tout simplement que lire et écrire. L'éducation de mon père était plus soignée car il fit, sous les jésuites [à Brigue], les classes latines jusqu'en Rhétorique. A cette époque, il pensa de prendre la carrière militaire et, ayant reçu de son parent Augustini (le même qui fut depuis grand bailli), alors capitaine au service de France, la promesse d'être sous peu nommé officier, il partit pour la France et servit dans le régiment de [Courten] comme cadet pendant deux ans, au bout desquels ne voyant pas arriver son brevet, il se dérita et revint à Glis, la demeure de son père, et se maria à l'âge de vingt-trois ans avec M^{lle} Catherine Tschieder, âgée de vingt-quatre ans, qui lui apporta une dot moyenne.

Tout ce que je sais des parents de ma mère, c'est que son père était châtelain (juge) d'un petit endroit sur la montagne du Simplon nommé Andereggen, et qu'elle avait deux frères, dont un avocat [Aloys], que je n'ai pas connu, et l'autre, moine au couvent de Brigue dans l'ordre des piaristes, autrement appelés *patres piarum scholarum*, qui fut appelé le père Maurice ou le père Tschieder et qui mourut en 1808.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes plus douces et plus vertueuses que ma mère, et il n'y avait à cette époque pas de femme dans tout le dizain de Brigue qui eût reçu plus d'instruction, puisqu'indépendamment

qu'elle savait très bien écrire, ce qui était alors une rareté parmi les femmes, elle savait même passablement le latin qu'elle avait appris pour ainsi dire en s'amusant et en assistant aux répétitions particulières qu'on donnait à ses frères.

Depuis son mariage, mon père alla habiter à Brigue la maison qui appartenait à ma mère.

Brigue et Glis

Brigue est un petit bourg, appelé ville depuis la Révolution française, d'une centaine de maisons au pied de la montagne du Simplon. Un torrent appelé Saltine, qui descend de cette montagne, passe à côté et occasionne souvent des inondations désastreuses lorsque, grossi par la fonte des neiges, et roulant avec ses flots des masses énormes de pierres, il déborde son lit et les barrières qu'on lui oppose, et se répand d'un côté dans la ville et de l'autre dans les vergers. Je me rappelle encore d'avoir vu un de ces débordements qui occasionna une véritable terreur et qui détruisit complètement les plus jolis jardins, et contre lequel on a eu recours à la dévotion, en établissant les prières des Quarante-Heures et en allant processionnellement, et avec pompe, vers le torrent pour le bénir avec le Saint-Sacrement porté dans un cortège solennel des prêtres.

Brigue présente un aspect extrêmement pittoresque vu de loin, en descendant la route du Simplon. Un superbe couvent bâti pour les jésuites, sur une petite éminence ; une vieille église qu'on dit avoir été un temple païen ; un joli couvent, qui est à présent l'hôpital, pour les religieuses ursulines ; le palais de M. le baron Stockalper, remarquable par ses trois tours bâties en pierre de taille et surmontées de coupoles en fer-blanc ; la maison de M. Wegener, ancien grand bailli, couverte d'un toit en fer-blanc et surmontée d'une jolie tour ; et plusieurs autres maisons également surmontées de petites tours, donnent à cette ville quelque chose de bizarre et de gracieux en même temps. J'ai compté vingt et quelques clochers, tours ou tourelles. Quoique Brigue soit le chef-lieu du dizain du même nom, la paroisse est à un quart d'heure plus loin, est séparée de beaux et bons prés, c'est à Glis, assez beau village où demeure le curé et où se font les baptêmes, les enterrements et les mariages. L'église paroissiale de Glis, dédiée à la Vierge (dont l'image grossièrement sculptée en bois est regardée comme une image miraculeuse et journellement invoquée avec confiance, quoique sans effet), est aussi regardée comme très ancienne. Il y avait au milieu du plafond un assez grand nombre de vieux drapeaux suspendus, que les habitants de cette contrée avaient pris, dans leurs guerres, à l'ennemi. Ces drapeaux ont été détruits par les Français en 1799. J'ai vu, et je ne sais si elle existe encore, une peinture sur le portail de l'église de Glis qui représentait la Vierge étendant un grand manteau sur une foule d'individus armés et autres. On raconte à ce sujet que les Haut-Valaisans, dont le territoire n'allait dans le temps pas plus loin qu'à Gamsen, qui est à une demi-lieue de Glis, où les limites sont encore marquées par une vieille muraille en ruines, attaqués par des ennemis infiniment plus nombreux venus du Bas-Valais, étaient sur le point de céder à leur supériorité, lorsque tout à coup la Vierge leur apparut sur cette muraille en étendant son man-

teau sur eux en signe de protection et les aida ainsi à remporter une victoire complète. Aussi les Haut-Valaisans se confiant toujours de même en la protection de la Vierge de Glis, arborèrent-ils en 1799, pour s'opposer à l'invasion des Français, sur leurs chapeaux, des images de la Vierge en guise de cocardes ; mais cette fois la patronne, probablement occupée à étendre son manteau ailleurs, n'a pas paru pour effrayer les sans-culottes qui en auraient peut-être fait des pantalons, et ils ont été également abandonnés par le fils de la Vierge, quoique l'évêque de Sion [Blatter], qui s'était réfugié à Brigue, fit faire tous les matins et tous les soirs des prières publiques dans l'église des piaristes pour la prospérité des armes valaisannes.

Naissance et premières années

Ma mère me mit au monde le 22 avril 1784, une année après son mariage, et on me porta, selon l'habitude du pays, le même jour à Glis pour y être baptisé. Un des frères de ma mère l'avocat [Tschieder] fut mon parrain, et sa mère, ma marraine. On me gratifia de quatre noms, afin d'avoir quatre saints à imiter, savoir : Joseph-Antoine-Ignace-Aloys. Cette abondance de prénoms m'a occasionné bien des difficultés depuis que je suis en France, dans les différents actes que j'ai eu à faire dresser, et pour lesquels il fallait faire venir, du curé de Glis, mon acte de baptême. Dans les diverses demandes que j'ai dû faire pour avoir cet acte, il me fut expédié chaque fois d'une manière différente en renversant chaque fois d'une manière arbitraire la série des quatre noms et en me faisant naître tantôt à Brigue, tantôt à Glis. Il en est résulté que ces quatre noms se trouvent placés différemment dans mon brevet de la Légion d'honneur, dans mon état de services et dans mes deux actes de mariage, et que je suis tantôt natif de Brigue, tantôt natif de Glis, tandis que réellement je suis né à Brigue et baptisé le même jour à Glis.

C'est ma mère qui fut ma nourrice, et elle remplit plus tard la même tâche envers un frère et deux sœurs. Deux ans après ma naissance, elle accoucha d'une fille mort-née, et elle mit après successivement au monde, tous les deux ans, d'abord mon frère, qui eut le prénom de Joseph-Ignace, ma sœur Marie-Catherine, et enfin l'autre sœur Marie-Joséphine. Cette dernière, tout à fait crétine, n'a jamais appris à parler et a été déformée d'un goitre très volumineux. Il n'était presque aucune famille dans le dizain de Brigue, composée de plusieurs enfants, dont un ou deux ne fussent atteints de crétinisme, et les femmes presque sans exception étaient toutes défigurées par le goitre. Cette infirmité de la glande du cou se montre ordinairement dès l'âge de dix ans, pour se développer ensuite d'une manière quelquefois prodigieuse après la première couche. Beaucoup d'hommes étaient également atteints du goitre, et j'en ai eu un, moi-même, gros comme un petit œuf, qui se dissipa spontanément lorsque j'ai quitté le pays.

Je viens de dire que ma première sœur était mort-née : c'est ici l'occasion de faire mention d'une croyance superstitieuse établie dans des cas pareils.

Dans l'idée qu'un enfant qui n'a pu être baptisé et qui, par conséquent, est entaché du péché originel, ne peut entrer en paradis, et doit être

dans une situation de malheur, quoiqu'on espère qu'il ne sera pas précisément dans l'enfer, une famille, et les mères surtout, éprouve toujours une bien grande peine lorsqu'un enfant arrive mort au monde. Il est naturel que dans un pays éminemment catholique et religieux, on ait recours à Dieu pour trouver quelque consolation dans une pareille circonstance, et pour obtenir de Lui un miracle, par l'intercession de la Vierge Marie ; c'est donc à cette dernière qu'on s'adresse directement pour obtenir quelques instants de vie à l'enfant mort-né pour pouvoir le baptiser, et comme la Vierge a toujours quelques églises ou chapelles destinées particulièrement pour écouter telles ou telles prières, elle en a une spécialement consacrée pour entendre les supplications des parents qui veulent faire revivre les enfants mort-nés. Cette église est située à une lieue de Brigue, sur la route de Conches, au bord du Rhône, dans une vallée étroite et sauvage². La réputation miraculeuse de cette église consacrée à la Vierge et gardée par un ermite, est tellement bien établie depuis un temps immémorial, qu'on y a vu arriver des pèlerins depuis l'Italie et apporter des enfants moitié putréfiés, afin de les faire ressusciter et les rendre aptes à recevoir le baptême. Voici comment se fait le miracle : on fait dire une messe en l'honneur de la Vierge ; la figure et la tête de l'enfant sont découverts, et on tient l'eau toute prête pour le baptême ; on fixe avec la plus grande attention les traits de l'enfant pendant l'élévation (car c'est là le moment où le miracle se fait) et on ne manque presque jamais de remarquer dans la figure soit une petite teinte rose, soit quelques mouvements dans les yeux et dans les lèvres ; alors on se hâte de verser de l'eau sur la tête selon le rite prescrit pour le baptême, car l'enfant reprend sur le champ son état de mort, aussi, est-il toujours enterré après la messe dans le cimetière qui entoure cette église. Après on se hâte de retourner à la maison pour annoncer à l'accouchée cette bonne nouvelle, qu'elle attendait avec anxiété, en s'exprimant par les termes suivants : « Il a donné des signes et il est actuellement dans le ciel ».

Il est facile de comprendre que la plupart des personnes qui attestent ce miracle sont réellement de bonne foi, ou qui, dans le doute, préfèrent adopter ce qui est plus consolant pour la mère ; car essayons de fixer avec une grande attention pendant quelque temps un objet, il nous arrivera souvent de croire que cet objet remue et prend une autre nuance de couleur ; une telle illusion toute naturelle, et qui consiste uniquement dans les sensations de nos yeux, doit avoir lieu bien plus facilement lorsqu'une confiance aveugle nous donne d'avance une espèce de certitude qu'un miracle doit se faire.

On m'a assuré dans mon dernier voyage, que j'ai fait en Valais en 1822, que cette église commençait depuis longtemps à perdre sa réputation miraculeuse et qu'on n'y voyait maintenant arriver que très rarement apporter des enfants. Est-ce un bien, est-ce un mal que de voir la superstition diminuer ? Jusqu'à présent je ne vois encore qu'un mal, parce qu'on est devenu moins vertueux depuis qu'on a moins de dévotion, et on a aussi moins de consolation dans le chagrin. Mais il faut quitter cette digression pour rendre compte de mes premières années, autant que je puis en avoir le souvenir.

² Note marg. de l'auteur : « L'endroit où est bâtie cette église est appelé „Zu den hohen Flühen“ (aux grands rochers) ».

Caractère du père

Mon père, mis en possession dès son mariage de son patrimoine, et ma mère lui ayant aussi, de son côté, apporté quelques petits biens, s'imagina qu'il était fort riche, tandis qu'il ne possédait qu'une honnête aisance³ qui exigeait du travail et de l'ordre. Il ne manqua pas d'activité et exécuta souvent, avec ses domestiques, les travaux les plus rudes et les plus fatigants qu'exige l'agriculture, mais il se laissa en même temps entraîner par le goût de bâtir et le désir d'acquérir de nouveaux biens ; et il fit presque toujours des mauvais marchés qui le forcèrent à recourir à des emprunts à cinq pour cent tandis que les terres acquises ne lui rapportèrent que deux ou trois. Ne pouvant payer les intérêts des sommes empruntées, les dettes s'accumulèrent d'année en année, et il fut ruiné tout à coup lorsque les créanciers virent qu'ils ne pouvaient plus lui faire crédit. Il aida encore sa ruine par une dépense disproportionnée dans sa maison où tout le monde trouvait table ouverte. C'était chez lui moins un goût réel pour la dépense qu'un sentiment de vanité de paraître plus généreux que les autres ; c'est dans ce but que les ouvriers journaliers étaient toujours mieux nourris et mieux payés lorsqu'ils travaillaient pour mon père que lorsqu'ils travaillaient pour d'autres personnes, et je me rappelle très bien avoir entendu raconter à mon père que pendant un carnaval il avait retenu d'avance tous les joueurs de violon pour les trois jours gras afin qu'on ne pût danser que chez lui. Il mettait aussi un certain luxe dans ses habillements et se donna même un joli cheval de selle. Un beau jour, il conçut tout d'un coup le projet de devenir négociant et acheta une assez grande quantité de marchandises de deux marchands qui avaient fait une espèce de faillite. Comme il n'avait aucune connaissance en ce genre il paya très cher et vendit ensuite à très bon marché ; enfin, il fit si bien qu'au bout d'une dizaine d'années, il ne lui resta plus rien, et ma mère eut la faiblesse d'aider à payer les créanciers avec son propre patrimoine. La misère la plus grande succéda tout à coup dans la maison à l'abondance et à la profusion qui venaient d'y régner. Dans ses dépenses il faut remarquer cependant, et c'est une justice à rendre à mon père, qu'il ne dissipait jamais rien hors de la maison : il aimait tendrement ma mère et il fallait toujours qu'elle participât aux jouissances que procuraient ces dépenses. Cependant ma mère n'eut pas moins à souffrir parce que voulant souvent faire des observations d'économie à son mari, il ne manqua pas de la boudier des journées entières.

Première instruction

On s'occupa d'assez bonne heure de moi pour m'apprendre à lire, mais on rencontra de grandes difficultés et on désespéra presque dans l'enseignement de ces premiers éléments. Mon père fut mon premier instituteur, et la crainte qu'il m'inspira par les soufflets répétés qu'il m'appliqua lorsque je

³ Note marg. de l'auteur : « Ayant dû partager avec sa sœur la fortune de son père, qui lui-même n'avait plus que la moitié de la fortune depuis le partage des Kaempfen en deux branches ».

lisais mal, a sans doute beaucoup contribué à cet hébètement apparent qu'on crut remarquer chez moi ; il en fut de même un peu plus tard lorsqu'on m'envoya à l'école chez mon oncle, le père Maurice, qui renchérit sur mon père en ajoutant aux soufflets dont il me gratifia journellement et en abondance, des coups de bâton d'osier sur les mains.

J'avais, dans mon premier âge, une passion irrésistible pour le jeu de quilles et, comme j'y perdais toujours, tout mon esprit était tendu de voler à mon père et à ma mère quelques baches pour pouvoir acheter des épingles ou des boutons, car c'était presque toujours par des objets de cette nature que se faisait la mise du jeu, et lorsque je ne trouvais pas d'autre moyen de m'en procurer je coupais les boutons aux habits de mon père.

Les châtimens les plus sévères ne purent me corriger de cette passion pour le jeu de quilles. Combien de fois mon père ne vint-il pas me chercher sur une petite place reculée où se réunissaient toujours les joueurs, et me ramena à la maison par les oreilles qu'il tira à faire ruisseler le sang, pour me fustiger immédiatement après inhumainement avec des verges, ce qui ne m'empêcha pas d'y retourner le lendemain et quelquefois même dans la nuit, lorsqu'il faisait clair de lune.

C'est pendant ces premières années que se passèrent deux événemens dont j'ai encore parfaitement conservé le souvenir. Le premier, en 1790, fut le soulèvement de quelques communes du Bas-Valais contre l'autorité du Haut-Valais, leur souverain. Elles chassèrent un de leurs gouverneurs, M. [Hildebrand] Schiner, contre lequel ils avaient des griefs bien fondés. Les Haut-Valaisans descendirent pour rétablir l'ordre et firent pendre quelques révoltés (les chefs), et payer des amendes aux autres. Mon père fit partie de cette expédition et eut, dans ce contingent du dizain de Brigue, le grade de sergent-major. Je me rappelle encore parfaitement du retour de cette expédition dans laquelle mon père s'est distingué par la modération qu'il fit observer dans sa compagnie, et qui lui valut une récompense du dizain de Brigue et la reconnaissance des Bas-Valaisans dont il a cherché à sauver plusieurs ; et je vois encore mon père, avec ses galons de sergent-major, assis au bout de la table, nous racontant le jour de son retour pendant le souper, auquel fut invité le père Maurice, tout ce qui s'était passé pendant l'expédition.

Le second événement, et je ne sais pas s'il s'est passé avant ou après la révolte des Bas-Valaisans, a eu lieu à Brigue même et dans ses environs [fin janvier 1793]. Voici ce qui y donna lieu. La place de capitaine du dizain était devenue vacante et fut recherchée par deux concurrents : M. [Maurice-Joachim] Wegener, domicilié à Brigue, et M. Augustini censé domicilié à Naters (village au-delà du Rhône, à un quart de lieue de Brigue). L'un et l'autre avaient cherché depuis quelque temps à se procurer, par divers moyens, la majorité des voix. M. Wegener avait pour lui les autorités, les personnes marquantes et généralement les habitants de Brigue. M. Augustini s'était assuré les suffrages du peuple et principalement de tous les habitants de Naters, en achetant chaque voix par une pièce de six livres et en donnant abondamment à boire et à manger dans les auberges. Le bruit se répand subitement, pendant la nuit, que tous les partisans d'Augustini étaient réunis dans la principale auberge de Naters et formaient le projet de le proclamer

le lendemain « capitaine de dizain ». A ce bruit, les habitants de Brigue sonnent le tocsin, s'arment, appellent à leur secours les villages de la rive gauche du Rhône, et se préparent à s'opposer le lendemain matin à cette inauguration. Mon père sans prendre ouvertement aucun parti, penchait cependant pour celui de M. Wegener, et s'occupa avant tout de mettre sa famille en sûreté, en nous faisant quitter tous, vers minuit, la maison qui, par sa situation au milieu de la grand-rue de Brigue, lui semblait trop exposée dans un moment de si grande effervescence populaire. Nous nous réfugiâmes donc par une porte de derrière dans une maison écartée, dont l'habitant, connu par sa vie originale, ne pouvait attirer l'attention de personne. Cet habitant était un de nos parents éloignés, fort riche, ne s'occupant jamais d'affaires publiques et ayant les habitudes les plus singulières : il ne portait jamais de boucles à ses culottes, n'était jamais coiffé que d'un bonnet brun, et ne s'habillait jamais qu'avec une veste ronde. Il avait une très vaste chambre où il couchait avec sa femme, et avait fait pratiquer au-dessus des croisées une petite lucarne qui devait signifier qu'il n'y avait qu'un « seul Dieu » ; en dehors des croisées se trouvait une petite boîte dans laquelle il plaçait tous les soirs le salaire de ceux de ses ouvriers qui ne voulaient pas le prendre ce jour-là, « car, disait-il, cet argent n'est plus à moi, il ne doit donc plus rester dans ma maison ».

Nous passâmes une nuit bien inquiète, entendant à chaque instant le son lugubre du tocsin dans les paroisses environnantes, et nous rentrâmes chez nous aussitôt que le jour parut. A peine rentrés, on vint sommer mon père de se rendre sur la place afin de faire partie de l'expédition qu'on avait décidé de faire contre les partisans de M. Augustini, rassemblés à Naters. Mon père comprit, au ton de cette sommation, qu'il n'y avait pas à tergiverser s'il ne voulait pas y être contraint par la force, comme cela venait d'arriver à quelques autres citoyens qui désiraient rester neutres dans cette affaire ; il chercha donc une grande hallebarde rouillée dans l'arsenal et se rendit sur la place, déjà pleine de combattants, les uns armés de faux, d'autres de fourches, d'autres de fusils, d'autres d'énormes bâtons, etc., et lorsque cette troupe se mit en marche, il trouva moyen de s'en séparer par une petite rue et de regagner la maison, car quoiqu'il désapprouvât les moyens employés par M. Augustini, il reconnut cependant qu'il avait autant de droits, et même peut-être plus, à la charge de capitaine de dizain que M. Wegener, et il ne voulut au moins pas agir hostilement contre lui qui, au reste, était son parent par alliance dans une ligne plus rapprochée que ne l'était le dernier. La retraite réussit complètement à mon père : on l'avait vu sur la place, et l'exaltation toujours croissante contre les Augustiniens pendant la route, empêcha de remarquer son absence. Le parti d'Augustini voyant s'approcher de Naters celui de M. Wegener, très supérieur en nombre, se dispersa. Cependant quelques-uns de ce club furent pris dans leur fuite et conduits dans les prisons de Brigue ; et M. Augustini parvint à se réfugier à Mörel où le curé [Lorétan] lui donna asile dans la sacristie pour le soustraire à la fureur du peuple qui le poursuivait jusqu'à cet endroit, et comme il n'osa pas violer cet asile sacré, il entoura l'église pour empêcher qu'on lui porte des vivres, que le curé parvint néanmoins à lui procurer en les lui portant sous sa soutane. Cependant les habitants de Mörel, tout à fait neutres dans cette affaire et ne voulant souffrir que leur église fût assiégée par les habitants d'un autre

dizain, signifièrent aux assiégeants de quitter sans délai leur dizain et leur bourg, et M. Augustini put se rendre par le St-Gothard dans le canton de Berne, où il demeura quelque temps pour laisser calmer l'effervescence du parti Wegener, qui ne tarda pas à être installé solennellement capitaine de dizain. Cette cérémonie eut lieu, avec une grande pompe, dans un pré où l'on distribua à tous les habitants du dizain de Brigue du pain, du fromage et du vin, comme cela avait lieu dans toutes les occasions pareilles. Voilà encore une digression, et il y en aura bien d'autres dans la suite que je ne pourrai passer sous silence parce que les événements dont nous sommes témoins sont toujours plus ou moins liés avec notre vie et en déterminent le plus ordinairement le mode.

J'ai déjà dit avec quelles difficultés j'avais appris à lire et quelles en avaient été les causes, auxquelles il faut encore ajouter les fréquentes et longues interruptions qu'on apporta dans cette première étude puisqu'on m'envoyait dès le printemps avec une servante sur les montagnes pour y garder les vaches, et que je conservais ces mêmes fonctions lorsqu'on en était descendu, jusqu'à ce que tout le pâturage fût également consommé dans la plaine, ce qui fut ordinairement vers la fin de novembre à l'apparition de la première neige.

Au collège de Brigue

« 1794. Agé de 10 ans »⁴

Cependant on eut l'intention de me faire apprendre le latin, et je commençai, pendant l'année scolaire de 1794, la première déclinaison de *musa* sous la direction du père Maurice, mon oncle, chargé de l'instruction élémentaire. Nous n'étions en tout que quatre pour ces éléments de la langue latine et quoique pendant le courant de l'année je n'obtins presque jamais que la deuxième place, un Italien nommé Rabalietti, de la vallée de Macugnaga en Piémont, me disputant toujours la première, j'obtins néanmoins à la fin de l'année, dans la composition, le prix, parce qu'il avait fait dans la sienne deux fautes de plus que moi. Mais je dois avouer, en même temps, que je n'ai pas eu de quoi être bien fier de cette petite victoire, et que ma conscience en a été un peu alarmée puisque j'ai à me reprocher une véritable ruse d'écolier : mon principal antagoniste, très incertain dans quel cas il devait mettre un substantif et son adjectif, eut l'idée de me sonder à cet égard ; plus fin que lui dans cette circonstance, et aussi bien plus sûr de la règle, je lui indiquai un faux régime ; il tomba dans le piège et j'eus précisément le prix à cause de la faute que je lui avais fait commettre.

C'est pendant les vacances de cette année que j'ai fait mon premier voyage pour Sion, la capitale du Valais. Mon oncle, le père Maurice, avait une loupe sur la tête qui grossissait sensiblement depuis quelque temps, et

⁴ Note marg. de l'auteur : « Ma première confession, je ne dis pas tous mes péchés. Ma quête sur la place de Glis le jour de la grande foire, avec un de mes cousins ; nous nous faisons donner par chaque marchand une bache par toise de surface qu'il occupait, nous basant sur un ancien droit seigneurial ».

il fallait pour la faire opérer avoir recours à M. le D^r [Emmanuel] Gay ; il voulut que je l'accompagnasse pour être son infirmier pendant la durée de cette guérison. Nous logeâmes à Sion chez M. Bruttin, directeur de la poste aux lettres, dont la femme était sœur par alliance de ma mère, par le mariage d'un veuf avec une veuve. Le D^r Gay fit cette opération très bien et très promptement en pratiquant une incision cruciale, et en disséquant les quatre lambeaux, puis il traversa le kyste avec un fil pour l'arracher. Huit jours après l'opération, mon oncle était assez bien pour retourner à pied à Brigue ; les pansements jusqu'à l'entière guérison furent faits par moi, et je m'acquittai en merveilles de l'application d'une longue bande pour en envelopper tout le crâne. Cependant, malgré mes fonctions chirurgicales, je ne conçus aucun dessein d'étudier plus tard la médecine.

« 1795. *Agé de 11 ans* » ⁵

Je commençai ce qu'on appelle aujourd'hui la 6^e, et ce qu'on appelait à Brigue les *Rudimenta*. Un père, nommé Wolfgang [Fischer], était chargé d'enseigner cette classe. Ce père était sans cesse la risée de tous ses disciples, tantôt par ses emportements, tantôt par ses badinages bien ridicules, et surtout par l'habitude de faire les contorsions et les grimaces les plus singulières lorsqu'il était en prière ou en méditation. Sans cesse occupé à faire des niches à ce bon père, ou de jouer soit aux cartes, soit aux quilles dans l'intervalle des classes, je fis fort peu de progrès cette année, et ce ne fut que par une plus facile conception que mes autres condisciples, que j'obtins à la fin de l'année le 1^{er} prix de composition.

Mon père, croyant que j'étais incorrigible, m'annonça pendant les vacances que je ne continuerais plus mes études, et qu'il me ferait, ou travailler les champs avec lui, ou qu'il me donnerait à un de ses grands-oncles maternels, qui habitait une vallée dans le dizain de Conches nommée Binn, pour être employé chez lui comme pâtre. Cette menace me toucha fort peu, et je m'imaginais même que je serais partout fort heureux pourvu que je ne fusse plus obligé d'étudier.

« 1796. *Agé de 12 ans* »

Cependant les classes de 1796 s'ouvraient ; je vis arriver successivement mes camarades avec leurs manteaux et mon père sut m'inspirer assez adroitement le désir de m'associer de nouveau avec eux sans pourtant me parler d'autre chose que de la vie rustique que je devais continuer et qu'il m'avait fait mener depuis quelques semaines. Je n'osais lui parler ; j'eus donc d'abord recours à ma mère qui m'encouragea ; enfin, un beau jour que mon père tressait ma longue chevelure, car je n'aurais jamais eu le courage de lui parler en face, je me dis : « un, deux, trois », et je balbutiai tout doucement ces mots : « Mon père, je voudrais continuer mes études ». — « Et tu

⁵ Note marg. de l'auteur : « Mon caractère est très porté à la colère, et il m'a fallu plus tard de grands efforts pour déraciner ce vice ».

n'iras plus jouer aux quilles ? » fut sa réponse. Ma promesse ne se fit pas attendre et elle était sincère quoique je ne l'aie pas toujours observée depuis. Il me ramena le lendemain au collège où l'on me fit de nouvelles exhortations, et je me suis assez bien dévoué aux études cette année, ainsi que les années suivantes, de manière à remporter presque constamment tous les prix, à l'exception de celui de bonnes mœurs que j'ambitionnais du reste fort peu parce qu'il tombait toujours ou sur un hypocrite ou sur un demi-imbécile.

A l'occasion de la distribution des prix, qui avait toujours lieu le 8 septembre, on faisait toujours la représentation d'une tragédie et d'une comédie. J'eus cette année un rôle dans chaque pièce ; mais sans me rappeler de celui que j'occupais dans la tragédie, je sais parfaitement que j'avais dans la comédie (« Le malade imaginaire » [*Der eingebildete Kranke*], ce n'était pas celui de Molière), celui d'un charlatan appelé *Plappermühl*, et j'empruntai un habit de velours bleu usé à un chirurgien empirique nommé Volmar, d'un canton de la Suisse, et établi depuis longtemps à Brigerberg, où il avait épousé une de mes parentes, et qui était bien le plus effronté et le plus ignorant charlatan qu'on pût voir, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir une grande réputation. On aura une idée de son langage inepte auprès des malades par ce qu'il dit un jour à mon oncle [Tschieder?] qui, souffrant beaucoup, lui demanda quand il pourrait espérer d'être délivré de ses douleurs : *Haben Sie nur Geduld, wann die Dolores einmal vorüber sind, so werden die Schmerzen bald aufhören.*

J'ignore comment je me suis tiré de mon emploi de charlatan, mais je sais seulement qu'à la première répétition je me suis pris de la manière la plus gauche, et que j'ai d'abord voulu déclamer comme dans la tragédie. Ces représentations se donnaient dans l'église d'un ancien couvent des capucins, dans laquelle on avait bâti une scène assez jolie. A côté de cette salle de spectacle se trouvait, malheureusement pour le propriétaire, un verger avec de très beaux fruits, qui devenaient toutes les années la proie des jeunes comédiens, malgré la recommandation du père directeur du spectacle de ne pas l'escalader pendant les entractes.

Rien n'était plus bizarre que les costumes dont on s'affublait pour la tragédie : quel qu'eût été le sujet et le lieu de l'action, on en prenait toujours des costumes orientaux qu'on trouvait dans un magasin que les jésuites avaient formé dans le temps pour faire, le Vendredi Saint, la procession la plus burlesque possible, dans laquelle on voyait le Christ conduit par les Juifs, accusé par les pharisiens, jugé par Ponce Pilate, flagellé et crucifié, Marie et Madeleine en pleurs, Judas se pendant à un arbre et emporté par les diables, Jacob immolant son fils Isaac, etc. Tous ces costumes, dont plusieurs très riches comme le manteau de Pilate, le costume d'un grand Génie et de deux petits Génies, figuraient chaque année, et chaque acteur cherchait à y ajouter quelque ornement. Qu'on ajoute à cela une déclamation saccadée, accompagnée des gestes les plus singuliers, et on aura une idée de ces tragédies qui ne manquaient cependant jamais d'attirer la foule, et de faire inviter des personnes de dix lieues, qui ne manquaient jamais d'arriver et de pleurer comme on a pleuré au Théâtre français, [à Paris,] lorsqu'on y a représenté *Misanthropie et Repentir* [de Kotzebue].

Exécution d'une voleuse, à Viège

Mais j'allais oublier de relater deux événements qui me sont arrivés pendant cette année scolaire (la 5^e ou *Grammatica*).

On avait condamné à Viège, à deux lieues de Brigue, une pauvre femme à être décapitée pour crime de vol. Le jour de l'exécution était annoncé et tous les habitants des environs ne parlèrent plus que d'aller assister à cette exécution, et les écoliers de Brigue furent d'abord bien persuadés qu'ils auraient congé pour ce jour ; cependant le congé n'ayant pas été annoncé la veille, je me mis à la tête de tous ceux de ma classe, à laquelle se joignirent plusieurs autres, et il fut convenu qu'on irait entendre le lendemain la première messe à cinq heures et qu'on demanderait après la messe ce congé si désiré. Tout le monde fut exact à la messe et je me chargeai d'être, après la messe, l'orateur pour plaider en faveur du congé en alléguant qu'il était utile de voir un exemple comment on punissait le vol pour être garanti de la tentation de commettre un pareil crime. Malgré mes moyens de persuasion, le congé fut refusé ; le père préfet [Rampold] nous dit qu'il ne pensait pas que nous puissions avoir le désir de voler pour avoir besoin de voir une pareille punition afin de nous en garantir, et nous tourna le dos sans nous dire davantage. Tous crurent que le refus était complet, excepté moi, et voici comme je raisonnai à mes camarades : « Le père préfet ne nous a rien accordé et rien refusé, parce qu'il ne peut pas voir dans la conscience d'un chacun pour savoir si nous avons besoin de voir la punition du vol, c'est donc à nous de juger la chose. Quant à moi j'ai besoin de cet exemple, car je me sens enclin au vol ». Et après avoir fait ainsi ma confession, je demandai [à] l'un après l'autre s'il était tenté de voler et tous me répondirent avec un oui. « Dans ce cas, repris-je, il est nécessaire que nous allions voir l'exécution, et nous dirons demain au préfet que nous avions cru qu'il nous a donné une permission conditionnelle et que cette condition s'est trouvée réalisée parce que nous avons tous envie de voler et par conséquent besoin d'un exemple pour faire passer cette envie. » Tout le monde a trouvé mon raisonnement admirable, et la jeune bande enchantée de cet expédient partit pour le lieu de l'exécution et vit tomber la tête de cette infortunée, victime d'un code atroce.

Le lendemain, le père préfet ne manqua pas d'arriver dans la classe pour demander d'abord à l'orateur de la veille et ensuite à tous les autres, le motif de n'être pas venu en classe la veille. Chacun donna la réponse dont on était convenu, mais comme il avait déjà été informé que j'étais le principal auteur de cette escapade, c'était sur moi qu'il fit tomber le plus rude châtiment en m'administrant avec une discipline, c'est ce qu'on appelait un « Polonais » (*Einen Polacker*), pour chasser de moi, me disait-il, entièrement toute tentative de devenir voleur, si par hasard j'en avais encore. Les autres camarades reçurent seulement quelques coups de discipline sur les mains, et quelques-uns [en] furent même quittes pour assister le lendemain à la 1^{re} messe.

. [en marge, un passage caviardé]

Accidents dus à la curiosité et à la forfanterie

Un autre accident qui aurait pu devenir bien plus grave, et dont je porte la marque au doigt médius de la main droite, est le résultat d'une sottise curieuse. Me promenant un jour avec un de mes camarades et amis M. Eugène de Stockalper, à Brigerberg, nous fûmes curieux d'examiner une machine à scier des planches mue par l'eau. Voulant bien voir l'action des dents de la scie sur l'arbre, et ne trouvant rien sous la main pour écarter la sciure qui s'amassait à sa surface et qui m'empêchait de voir mordre les dents, j'ai eu l'imprudence de me servir de mes doigts et aussitôt un morceau de mon doigt est emporté avec une petite partie de la phalange. J'eus recours à une maison voisine pour me procurer quelque linge et je fus pansé. Honteux et confus de ma bêtise, j'avais encore peur d'être bien grondé et même battu par mon père en arrivant à la maison, et pour surcroît de malheur je devais, avant que de rentrer chez moi, me rendre chez mon oncle le père Maurice, qui tous les jours de vacances me faisait piler des racines de tormentille dont il se servait depuis longtemps pour saupoudrer des ulcères qu'il avait aux jambes. Qu'on se figure les douleurs que je ressentais en pilant ce jour-là, car quoique je ne me servais pour ainsi dire que de la main gauche, je n'en éprouvais pas moins les secousses dans le doigt déchiré ; cependant j'allais mon train ne voulant pas dire combien ma blessure était forte, ni surtout comment elle avait été occasionnée. Toutefois j'étais obligé de cesser avant d'avoir fait la quantité de poudre que j'avais l'habitude de lui préparer les autres fois. La chose s'est beaucoup mieux passée chez mon père que je n'osais l'espérer car je fus à peine grondé, d'abord parce que j'avais préparé un petit mensonge pour ne pas laisser voir tout à fait ma bêtise, et ensuite j'avais été en société avec un camarade pour la famille duquel mon père avait beaucoup de respect, étant la première de tout le Valais.

La phalange ayant été fortement dénudée, la guérison de cette plaie a été assez longue, et je me souviens encore que le médecin, M. le Dr Arnold, qui du reste ne se mêlait jamais de chirurgie, me fit baigner souvent le doigt dans de l'eau tiède avec de l'extrait de saturne, et je me souviens aussi que vers la fin, la cicatrisation ayant été retardée par de la chair fongueuse, une religieuse de Brigue me donna une petite fiole pleine d'alcool de romarin qui réprima promptement cette chair et acheva la cicatrisation.

Il est vraiment surprenant qu'il ne me soit pas arrivé d'autres accidents graves, parce que j'étais très souvent occupé à faire divers artifices avec de la poudre, et à manier avec hardiesse des instruments dangereux. Je n'avais peur de rien, et souvent je faisais encore le brave par amour-propre, et je porte encore une autre marque, sur le dos de la main gauche, de cet amour-propre. Nous étions plusieurs écoliers réunis, et nous nous amusions à allumer de l'amadou avec un verre convexe, lorsque j'eus l'idée de proposer d'essayer lequel de nous supporterait le plus longtemps la chaleur des rayons concentrés sur la main ; aucun de mes camarades n'en prolongea l'essai aussitôt qu'il se sentit brûler la partie exposée au foyer du verre ; mon tour fut le dernier et j'affrontai la plus violente douleur, comme un autre Porsenna, jusqu'à ce que tout le monde me proclamât le héros de l'épreuve ; j'aurais pu alors encore prolonger l'action du verre, car je ne la ressentais plus sur une partie de la peau qui venait de perdre toute sensibilité par la destruction de son tissu ;

mais je ne tardai pas à me repentir de ma bravade lorsque, en passant avec la main droite sur le dos de la main brûlée, je vis qu'une large plaque de la peau venait de se détacher pour laisser à nu une plaie cuisante.

Les honneurs militaires

Nous avions encore un autre amusement qui aurait pu avoir souvent des suites fâcheuses : c'était le privilège de faire des honneurs militaires à tous les magistrats nouvellement élus dans le dizain de Brigue, ou à ceux qui arrivaient, dans certaines solennités, des autres dizains. Ce privilège⁶, qui était pour les étudiants de Brigue de la plus haute importance et qui avait ses statuts écrits depuis longtemps, mérite d'être consigné ici avec toutes les particularités qui l'accompagnaient.

Dans la première quinzaine de chaque année scolaire, qui commençait le 1^{er} novembre, tous les étudiants, depuis la Rhétorique jusqu'aux Rudiments, se réunissaient un jour de vacances avec leur drapeau dans un pré pour procéder à l'élection des divers grades militaires durant cette année, qui étaient : un capitaine, un lieutenant, un porte-drapeau et un sergent-major. Le capitaine et le lieutenant étaient ordinairement choisis parmi les étudiants en Rhétorique ou en Humanités ; le porte-drapeau, dans l'une des deux Syntaxes, et le sergent-major, dans la Grammaire ou les Rudiments. Tous les grades, et principalement celui de porte-drapeau, étaient toujours convoités par plusieurs, et les cabales ne manquaient pas pendant les quinze jours qui précédaient celui de la nomination, qui était toujours assurée avant le scrutin sur le pré. Mais il ne suffisait pas cependant de cabaler pour tel ou tel grade, il fallait encore être connu pour posséder une certaine fortune, car chaque élu devait fournir plus tard son contingent pour régaler tous les étudiants par un goûter pour lequel le capitaine devait fournir le vin ; le lieutenant, le fromage ; le porte-drapeau, le pain et le sergent-major, les marrons. On pense bien que dans une classe d'électeurs aussi gourmands que les étudiants, il était à prévoir que leur choix tombait toujours sur ceux qu'on présumait pouvoir fournir le meilleur vin, le fromage le plus gras, le pain le plus blanc et les plus beaux marrons. Ce repas ne conserva pas toujours cette simplicité, et il arriva souvent que l'un des élus y ajouta des tourtes, et qu'une partie du pain était fournie en brioches. De pareilles générosités ne manquèrent pas de perpétuer les places dans la même famille aussi longtemps qu'elle fournissait des éligibles. Je n'ai jamais eu d'autre grade qu'une seule fois celui de sergent-major, et je fus vertement grondé par mon père d'avoir accepté parce que cela le mettait en dépense pour un petit écu dans un moment où il était déjà accablé par les créanciers ; aussi me déclara-t-il que je n'avais qu'à m'arranger et qu'il ne paierait pas les marrons que j'avais à fournir. Jamais, je crois, je ne me suis senti aussi humilié que dans cette circonstance, me voyant dans l'impossibilité de fournir mon faible contingent, et je n'aurais pas assisté au repas si le porte-drapeau

⁶ Note marg. de l'auteur : « Le droit de rendre les honneurs militaires aux autorités avait été accordé, dans le temps reculé, aux étudiants de Brigue parce qu'ils avaient contribué à sauver la patrie dans une circonstance que je n'ai pu savoir ».

n'était pas venu me consoler et m'assurer qu'il le fournirait pour moi, ce qu'il fit effectivement, avec toute la délicatesse possible, de manière qu'on ne s'en est point aperçu, mais je n'étais pas moins mal à mon aise durant tout le goûter. Ce porte-drapeau était ce même Eugène Stockalper qui fut le témoin de ma blessure au doigt par la scie mécanique, et le goûter se donna dans la maison de son père.

Les étudiants qui étaient en Philosophie n'étaient plus ni électeurs ni éligibles pour les grades militaires, mais on les invitait au repas ainsi qu'aux solennités militaires qui avaient lieu dans le courant de l'année. Lorsqu'une de ces solennités s'approchait, le capitaine faisait faire pendant un mois deux fois par semaine l'exercice. Cet exercice, dont le commandement était en latin, consistait à faire apprendre de partir du pied gauche, de faire demi-tour à droite ou à gauche, de faire la charge à volonté, de présenter les armes, et surtout de faire le feu de peloton avec le plus d'ensemble que possible. Ce dernier était surtout le point le plus essentiel et on y réussissait parfaitement, et l'ensemble du moment de faire feu a toujours été admiré par les habitants.

Je me rappelle encore de divers commandements qui ont été les suivants : ainsi celui de « garde à vous » était exprimé par *attendite*, le « demi-tour à droite » par *dextrorsum*, « à gauche » par *sinistrorsum*, « marche » par *vadite*, « portez armes » par *arma humeris imponite*, « reposez vos armes » par *arma ad pedes*, « présentez vos armes » par *arma presentate*. Lorsqu'il s'agissait de faire feu, le commandement « apprêtez armes » était rendu par *arma deponite*, qui était suivi par un commandement particulier pour tendre le ressort du chien *catulum reducite*, « joue » par *collineate*, « feu » par *exonerate*. Pour mettre de l'ensemble dans la décharge, on poussait la détente à la première syllabe : *ex...* Immédiatement après chaque décharge, chacun rechargeait son fusil à volonté, et le porte-drapeau agitait tant qu'il pouvait son drapeau déployé comme s'il avait mission de chasser la fumée.

Indépendamment de ces exercices préparatoires pour le grand jour et qui se faisaient sans poudre, chacun était occupé de faire des cartouches et de se procurer un uniforme. Les uns empruntaient des habits rouges à ceux des soldats qui étaient revenus du service de France, d'autres portaient l'uniforme du pays qui consistait en habits bleus avec revers rouges, veste rouge et culotte rouge ; la coiffure était toujours un chapeau et la cocarde, celle du pays, rouge et blanche ; d'autres faisaient simplement coudre des parements rouges sur leurs habits de diverses couleurs. On voyait sur chaque chapeau un plumet différent : des rouges, des blancs, des plumes de paon, des aigrettes en verre de couleur, même des fleurs artificielles garnies de perles de verre, etc. Il y avait des guêtres noires et des guêtres blanches, enfin autant d'accoutrements différents que de soldats. Tous avaient les cheveux bien poudrés et bien crêpés, et par derrière ramassés en queue par un ruban noir qui descendait chez beaucoup jusqu'aux reins.

Voici maintenant la manière de rendre les honneurs le jour de la cérémonie. On se réunissait devant la maison du capitaine qui, après avoir organisé et assorti le mieux possible les files, se mit, armé d'une longue lance, appelée esponton, en guise d'épée, à la tête de sa troupe, formant de 50 à 60 hommes, précédé d'un tambour et d'un fifre, pour la conduire au-

devant de l'autorité à laquelle on devait rendre les honneurs. Lorsque cette autorité s'approchait, le capitaine faisait faire une première décharge et ensuite il se détachait avec son lieutenant et le porte-drapeau, pour aller au-devant de lui et lui adresser un discours en latin auquel l'autorité répondait presque toujours dans la même langue, et en accompagnant cette réponse par quelques louis d'or. Après, le capitaine et les deux autres officiers reprenaient leurs places, l'autorité passait devant la troupe, qui présentait les armes, pour se rendre à sa maison ou à Brigue. La troupe le suivait après le cortège, pour s'arrêter devant la maison où le magistrat venait de descendre, et le saluer par plusieurs décharges successives. Après ces premiers honneurs rendus, on allait faire une ou deux décharges devant les maisons d'anciennes autorités et devant le collège ; après, on revenait encore une fois saluer le personnage du jour et, pour la clôture, on faisait une décharge en honneur du capitaine : cette décharge était alors commandée par le lieutenant. Tout étant ainsi terminé, chacun brûlait ensuite isolément les cartouches qui lui restaient, et se pavanait fièrement dans les rues jusqu'à la nuit, dans son costume d'emprunt. Cette journée était toujours suivie d'une ou deux journées de congé pendant lesquelles on faisait la répartition des louis qu'on avait reçus. Cette répartition se faisait d'après un ancien usage qui accordait à chaque officier un prélèvement déterminé et proportionné au don et au grade, et ensuite à chaque soldat une part également proportionnée selon qu'il était dans une classe supérieure ou inférieure.

« 1797. *Agé de 13 ans* »

J'entrais cette année en petite Syntaxe, où j'eus pour professeur le père Wilhelm [Lump], homme gai, réjoui, curieux comme une femme, aimant le vin, le jeu et la bonne chère, prédicateur charlatan, tantôt jouant avec ses écoliers, tantôt les traitant avec une grande sévérité. J'ai fait beaucoup de progrès sous lui, de manière à rapporter trois prix. Cette année n'offrit du reste rien de remarquable que la ruine la plus complète de mon père, à qui il ne restait absolument plus rien, de manière qu'il fut obligé d'affermir un bien pour le travailler, ce qui lui donnait le quart de la récolte. Je ne me rappelle pas d'avoir eu à supporter de punition remarquable, et pourtant je l'aurais bien mérité dans une circonstance : à côté d'une petite rue qui conduisait aux classes, se trouve le jardin potager du couvent ; il était garni d'un mur sur lequel se penchaient quelques jolis arbres de reines-claude. Quelques-uns de ces fruits tombaient quelquefois dans la petite rue, et furent naturellement de bonne prise pour les écoliers qui y passaient dans un moment favorable où le vent venait d'en faire tomber ; mais il arrivait bien plus souvent qu'une pierre fût lancée dans les arbres en passant pour en abattre quelques-unes. J'avais déjà eu bien souvent recours à cet expédient, mais il ne m'en fournissait pas assez. Je pris donc la résolution de secouer l'arbre pour me procurer une plus ample récolte, et je fis part de mon projet à un de mes camarades, et nous décidâmes de faire notre coup pendant le dîner des pères, dont le réfectoire donnait sur le côté opposé, afin de ne pas être surpris. Le jour était déterminé et nous avions déjà entendu, depuis

un quart d'heure, sonner 11 heures, heure toujours très précise du dîner, lorsque, après avoir grimpé le mur, je secouais l'arbre, tandis que mon camarade se tenait au bas pour ramasser. Par malheur, ce jour-là, on avait retardé le dîner à cause d'une personne invitée qui n'était pas encore arrivée et je fus surpris en flagrant délit par le préfet de classe qui sortit de la porte du jardin pour voir si l'invité arrivait ; je l'aperçus sur le champ et fis un grand saut dans la rue. Nous nous sauvons tous deux à toutes jambes abandonnant les belles reines-claude que je venais de faire tomber. On s'imaginera facilement avec quelle crainte je suis retourné en classe le même jour, et cependant j'y fus avec la résolution de demander humblement pardon si on [en] venait à une enquête. Plusieurs jours se passèrent sans que mon professeur m'en parlât, et je crus déjà que je n'avais pas été reconnu, mais enfin le samedi, jour de la tournée du préfet [Rampold] arriva ; je tremblais à son entrée dans ma classe. Il ne fit d'abord semblant de rien et adressa au professeur les questions ordinaires sur ce qui s'était passé dans le courant de la semaine, et nous annonça les divers exercices de piété pour le lendemain, lorsqu'enfin il s'approcha de moi et me prenant fort doucement, et avec un sourire de bonté, par une mèche de mes cheveux pour me secouer légèrement la tête, il me dit : « Eh bien, nos prunes sont-elles bonnes ? » (*Sind unsere Pflaumen gut ?*) Et, sans attendre ma réponse ni voir ma confusion, il s'éloigna aussitôt. Cette petite leçon fit son effet, j'ai senti toute la force de cette réprimande pleine d'indulgence, et je ne me serais jamais plus permis de voler dans le jardin un seul fruit depuis ce moment.

« 1798. Agé de 14 ans »

J'étais cette année en grande Syntaxe, toujours sous le père Wilhelm. Cette époque est surtout mémorable dans ma vie parce que c'est depuis lors que j'ai pourvu moi-même à ma nourriture et à tous mes autres besoins. Déjà depuis un an, je fournissais à l'entretien de mes livres et mon papier par une petite industrie qui consistait à surveiller les soufflets des orgues de l'église de Brigue pendant le service, ce qui me rapportait tous les mois dix à douze batz (30 à 40 sous). Cette année, le sacristain du couvent de Brigue venait d'être congédié ; mon oncle [Tschieder] pensa que je pourrais remplir cette place et me proposa au père recteur [Egbert Meyerle], qui consentit d'autant plus facilement qu'il économisait les appointements qu'il avait été obligé de donner jusqu'à ce moment à celui qui remplissait ces fonctions, car il était convenu que je n'aurais que la table et le logement, et que je serais dispensé de divers travaux que le sacristain était obligé de faire indépendamment de la surveillance de l'église, pour pouvoir continuer mes classes. Mes fonctions étaient les suivantes : sonner l'angélus tous les matins à 4 heures et demie en été et à 5 heures en hiver, sonner à toutes les messes dans la matinée, sonner encore l'angélus à 11 heures et à la nuit tombante, enfin sonner pour chaque service extraordinaire ; orner l'autel pour le dimanche, préparer dans la sacristie tout ce qui était nécessaire pour le service divin, ouvrir l'église le matin et le soir, servir la messe lorsqu'il n'y avait pas d'autres, et enfin servir les pères à table, faire leurs commissions et distribuer du pain aux pauvres chaque fois qu'il s'en présentait.

Comme on voit, les occupations ne me manquaient pas, mais comme dans un couvent tout est fait avec ordre et ponctualité, il me restait cependant encore assez de temps pour faire mes devoirs et étudier mes leçons⁷, et je n'[en] obtins pas moins les trois premiers prix à la fin de l'année. Quoique je me sois trouvé fort bien dans cette position parce que j'étais bien nourri et bien chauffé et que j'avais encore par-ci, par-là, quelques petits revenants-bons, et que je savais que la plus grande misère régnait chez mon père, je n'étais cependant pas heureux parce que je me sentais humilié de remplir les fonctions qui avaient été jusqu'à présent des fonctions de domestique à gages, aussi ai-je toujours eu le cœur suffoqué quand j'apprenais qu'il y avait des étrangers à dîner, et la rougeur me montait à la figure à chaque plat que j'apportais et à chaque assiette que j'étais obligé de changer ; et si, par malheur, il échappait aux convives un mot qui prêtait à un double sens, j'étais toujours prêt à l'interpréter en défaveur des fonctions que je remplissais. Il me souvient encore de tous ces moments pénibles, et je dois entre autres [en citer] un qui m'a profondément affecté.

Les pères avaient donné un grand dîner à tout ce qui était de notable à Brigue, et on joua toute la soirée au vingt-et-un, et comme de coutume assez gros jeu. Chaque gagnant m'avait mis quelques batz dans la main en se retirant, ce qui pouvait bien faire en tout un petit écu, somme bien considérable pour moi et qui avait bien adouci pour ce jour-là mes peines secrètes. Le lendemain, un des pères, qui s'était aperçu que j'avais fait une assez bonne recette la veille, me demanda combien j'avais reçu ; je lui dis la somme, à quoi il répliqua : « Vous voilà bientôt riche pour acheter une maison ». Je suis bien convaincu que ce père n'avait mis aucune intention dans ces paroles, et pourtant j'en ai ressenti une telle humiliation que je suis sorti à l'instant même du réfectoire où cela venait de se passer, pour pleurer avec tant d'amertume que j'aurais voulu en mourir. J'ai cru, dans cette circonstance, que le père avait voulu faire une allusion directe à l'état de ruine de mon père, qui l'avait forcé à vendre tous les immeubles, même sa maison, ce qui indiquait en Valais le plus haut degré de pauvreté, et l'idée que ma famille, dans le temps si considérée, était actuellement en butte à la réflexion satirique qu'on venait de lancer contre moi, fut pour moi insupportable.

J'eus cette année encore un autre désagrément à supporter qui m'affecta vivement. Il s'agissait d'un acte d'infidélité dont je fus accusé avec beaucoup de vraisemblance, quoique pour le fond à tort. Les habitants de Brigue et des environs faisaient toujours dire par les pères beaucoup de messes dont chacune se payait six batz. Comme on avait une plus grande confiance dans un père que dans un autre, les personnes qui faisaient dire ces messes, ordinairement pour le soulagement des morts, désignaient ordinairement celui des pères par lequel elles voulaient qu'elles fussent dites. Il en serait résulté qu'ordinairement certains pères, qui passaient dans le public pour les plus saints, auraient eu beaucoup trop de messes à dire tandis que d'autres n'en auraient pas eu. Pour obvier à cet inconvénient dans le couvent où tout était en commun, chaque père était obligé de remettre l'argent

⁷ Note marg. de l'auteur : « Nous n'avions pas de grec, et l'histoire et la géographie étaient entièrement négligées ».

qu'il avait reçu à un père appelé père *praeses congregationis* [Knaus], chargé spécialement de l'administration de cet argent donné pour des messes, et en même temps de désigner à chacun dans quelle intention il devait dire tous les jours sa messe. Comme je connaissais cette règle, je remettais toujours au père *praeses* l'argent que des personnes me chargeaient de remettre à tel ou tel père. Il est donc arrivé une fois qu'un habitant de Brigerberg me remit douze batz pour faire dire deux messes par le père Egbert pour le soulagement des âmes du purgatoire, et j'ai remis très fidèlement et sur-le-champ cet argent, non pas au père Egbert, mais au père *praeses*. Quelque temps après, l'habitant de Brigerberg rencontrant le père Egbert lui demanda si les messes dont il m'avait chargé de lui remettre l'argent avaient été dites ; celui-ci, qui n'en savait rien puisque je les avais remis au père *praeses*, en rentrant au couvent me demanda avec humeur les douze batz, et me reprocha d'une manière vive de ne les lui avoir pas donnés dans le temps. J'avais beau lui assurer que tout l'argent que je recevais pour les messes était toujours remis et que je ne me rappelais pas de tous les individus qui pouvaient m'en avoir remis, il insista, il me menaça et fit entendre devant plusieurs personnes du couvent qu'il était sûr que j'avais commis une infidélité ; cependant il fut obligé de reconnaître à la fin mon innocence, parce que dans le cahier des recettes des messes du père *praeses*, les deux messes qui me furent remises par l'homme de Brigerberg furent inscrites le même jour que celui-ci m'en avait remis l'argent.

. [en marge, un passage caviardé]

Invasion du Valais par les Français

C'est cette année 1798 que les Français se sont emparés du Valais, et que la ville de Sion a été livrée au pillage pendant trois heures. Une garnison assez nombreuse a été mise dans tous les chefs-lieux du Valais pour effectuer le désarmement du pays, et les pères piaristes ont dû loger et nourrir une cinquantaine de soldats ; les classes furent suspendues pendant un mois et occupées par les militaires. Une contribution extraordinaire fut imposée à chaque dizain, et le couvent y a contribué en donnant les bustes en argent de deux saints qui ornaient, dans les grandes fêtes, le maître-autel.

Après le désarmement général et l'institution d'un nouveau mode de gouvernement, qui rendit la liberté aux Bas-Valaisans et fit dresser partout des arbres de la liberté et porter des cocardes tricolores helvétiques de vert, rouge et jaune, les Français se retirèrent.

Les étudiants réclament leurs armes

Peu de temps après que les Français eurent évacué le pays, plusieurs étudiants se trouvant réunis un jour de vacances, un d'eux regretta que par le désarmement qui venait d'avoir lieu, les étudiants ne pouvaient plus jouir du privilège (qu'ils avaient obtenu dans le temps en volant au secours de la patrie) de faire leurs parades militaires. Ce regret était d'autant plus vif qu'on venait d'apprendre que presque toutes les armes du pays se trouvaient

entassées à Sion où les Français en se retirant les avaient abandonnées. J'étais un de ceux qui, par ma vivacité, partageait le plus vivement ce regret, et il me vint l'idée de proposer à mes camarades d'envoyer au gouvernement, qui avait son siège à Sion, une députation pour réclamer autant de fusils qu'il y avait d'étudiants à Brigue, afin de pouvoir, comme par le passé, user de notre privilège de rendre les honneurs militaires aux autorités. Ma proposition fut reçue par acclamation, et on discuta sur-le-champ sur les moyens d'exécuter ce projet et le choix des députés. Tout fut réglé séance tenante, et j'admire encore aujourd'hui la justesse d'esprit qui nous dirigea pour l'exécution d'une idée aussi extravagante enfantée par la tête d'un étourdi. Nous désignâmes quatre députés donc chacun avait un rôle spécial.

Le 1^{er}, M. Delaloye, de la vallée d'Anniviers, le plus âgé de tous et qui possédait la langue française, était désigné comme l'orateur devant le gouvernement ; il devait faire valoir la justice de notre réclamation, basée sur les services éminents que les étudiants de Brigue avaient rendus dans le temps à la patrie en la sauvant par leur courage, qui leur a valu le privilège de posséder un drapeau et de pouvoir rendre les honneurs militaires. Le second, M. Theiler, de Simplon, le plus beau des étudiants de Brigue, et qui avait en même temps la mise la plus recherchée, devait rendre la députation intéressante par son extérieur. Le 3^e, M. Grand, fils d'un aubergiste de Tourtemagne, qui était censé être le plus riche des étudiants, devait d'abord défrayer la députation à Tourtemagne, et obtenir de son père à son passage l'argent nécessaire pour le reste du voyage. Le 4^e, Nanzer, de Glis, dont le père était voiturier, devait fournir le cheval et le char, et être en même temps le conducteur des députés.

Il était convenu dans la même séance que tout ce projet resterait secret et ne serait point communiqué aux autres étudiants tant par la crainte de le voir anéanti par les professeurs, que pour les surprendre agréablement, car nous ne doutions pas de la réussite, et nous nous réjouissions déjà d'avance de nous voir tous munis de fusils, tandis que les habitants en étaient privés. Il fut également arrêté qu'à la réception des armes, elles seraient distribuées entre tous les étudiants et que les frais de la députation seraient répartis également sur tous. Trois jours après ce conciliabule, la députation était en route pour la capitale où elle fut reçue par le chef du gouvernement [Ch.-Emm. de Rivaz] avec politesse, mais dont elle rapporta, comme on peut le penser, une réponse évasive qui, sans nous ôter tout à fait l'espoir de recevoir les armes demandées, ne nous permit cependant d'autant moins de faire de nouvelles instances que les professeurs, qu'il fallait enfin instruire du motif de l'absence des quatre étudiants, blâmèrent vertement notre folle entreprise. C'était principalement sur moi que tomba le blâme par la double raison que j'en avais été le premier moteur et que je demeurais au couvent ; cependant il ne nous fut infligé aucune punition.

A la recherche de pierres précieuses

Dans la même année l'idée de devenir riches s'empara d'un nommé [Augustin] Barras, de Lens, de Nanzer, de Glis et de moi. Nous ne doutions pas qu'une quantité de pierres que nous avions quelquefois remarquées dans

nos excursions sur les montagnes contenaient de l'or et de l'argent selon qu'elles étaient parsemées de parties brillantes, jaunes ou blanches. Nous envoyâmes donc le nommé Nanzer un jour sur les montagnes pour faire une collection de diverses pierres qui lui paraîtraient contenir de l'un ou de l'autre métal, ou qui pourraient être des pierres précieuses, et il nous en rapporta une quantité assez considérable parmi lesquelles nous fîmes un choix et dont nous détachâmes de petits fragments que nous envoyâmes par la poste dans une lettre avec cette adresse : *An den Herrn Steinkundigen in Bern*. Notre paquet parvint effectivement à un naturaliste qui ne tarda pas de nous répondre dans le sens suivant : « Je vois avec plaisir que de jeunes gens ont le désir de s'instruire dans la minéralogie, et je m'empresse de leur renvoyer les divers fragments en vous indiquant le nom de chaque, toutefois je vous observerai qu'il faudrait une autre fois me faire parvenir des morceaux plus grands pour pouvoir plus facilement les déterminer ». Cette lettre aurait dû exciter en nous le désir de l'étude de cette branche de l'histoire naturelle, mais elle fut rejetée avec mépris, parce que nous ne trouvions que des noms qui ne nous intéressaient pas puisqu'il n'y avait nulle part ni or ni argent.

« 1799. *Agé de 15 ans* »⁸

Je commence l'Humanité sous le professeur, le père Ignace [Dillmann], mais les études sont interrompues par la guerre dont le Valais est le théâtre. Cette guerre est provoquée par quelques brouillons du Haut-Valais, excités par l'Autriche.

La guerre en 1799 en Valais

C'était un nommé [Sébastien] Weger, de Conches, Maurice Perrig, de Brigue, et un nommé [Ferdinand] Venetz, ancien officier au service de France. Le premier est un paysan d'une stature presque gigantesque et d'une force égale, le second est un homme sans aucune connaissance réelle et le 3^e, un intrigant perdu de dettes, qui s'était, dans le temps, procuré le titre de comte du pape et dont l'unique occupation a toujours été de faire des dupes. Malgré le peu de confiance que ces trois chefs auraient dû inspirer, ils parvinrent cependant à soulever tout le Haut-Valais et de fanatiser tous les habitants en leur persuadant qu'il serait facile d'exterminer les Français et même de marcher sur Paris, parce qu'on combattrait sous la protection spéciale de Dieu et de la Vierge. Aussi tous les paysans arborèrent sur leurs chapeaux, au lieu de cocarde, une image de la Vierge avec la persuasion qu'ils seraient ainsi préservés des balles françaises. L'évêque de Sion [Blatter] ne manqua pas, en quittant Sion et en se rendant à Brigue, d'augmenter cet enthousiasme par sa bénédiction et des prières publiques. L'armée haut-valaisanne, parmi laquelle mon père figura comme capitaine du dizain de Brigue, se rendit au bois de Finges, près de Sierre, où l'on fit des retranchements considérables. Quelques succès insignifiants remportés d'abord sur les avant-

⁸ Note marg. de l'auteur : « Je commence le grec un moment ».

postes français donnèrent lieu à mille bruits absurdes sur la protection miraculeuse de la Vierge. La veille de l'Ascension, les Français firent une fausse attaque dans laquelle les Valaisans eurent quelque succès. Enivrés de l'avantage qu'ils avaient obtenu dans cette journée, ils s'abandonnèrent dans la nuit, avec une grande sécurité, au sommeil qui était d'autant plus profond que tous avaient largement cherché à réparer leurs forces épuisées par les fatigues de la journée dans des toasts. Ils furent surpris le lendemain à deux heures du matin dans leurs retranchements et forcés de les abandonner après avoir eu un grand nombre de morts.

La nouvelle de cette défaite arriva à Sion à 8 heures du matin, et à 9 heures j'ai eu le bonheur d'embrasser mon père qui avait échappé au danger. L'alarme était générale par l'idée qu'on avait que les soldats français massacraient tous les habitants ; aussi tout le monde se disposait dans la journée même à la fuite vers le Simplon. Au couvent des piaristes, on cacha à la hâte toute l'argenterie de l'église, et ce fut principalement moi qui fis cet ouvrage, toutefois bien inutile, puisque nos cachettes furent toutes découvertes. Vers cinq heures du soir, je quittai le couvent avec les pères dont chacun porta un calice. Un étudiant nommé Barras se joignit à nous et m'aida à porter l'ostensoir qui était la pièce la plus riche et la plus belle de tous les ornements de l'église. Mon père se sauva de son côté avec sa famille et quelques vaches ainsi que tous les habitants de Brigue à l'exception d'un maréchal-ferrant. Les avant-postes français arrivèrent à Brigue dans la même soirée.

La plupart des fugitifs s'établirent dans les diverses habitations de la montagne du Simplon, quelques-uns, les plus aisés, se réfugièrent à Domodossola ou dans les environs. Les piaristes se mirent ensemble en pension à Crevola, à une lieue de Domodossola, chez un petit aubergiste ; ils y payèrent également la pension pour Barras et pour moi, mais après six semaines de séjour dans cet endroit, voyant que l'armée austro-russe qui occupait le Simplon n'avancait pas, et craignant que la bourse ne s'épuisât, le père supérieur [Meyerle] partagea l'argent entre les pères qui allèrent dans leur pays, et je fus obligé par cette mesure de retourner chez mes parents, qui étaient toujours restés au Simplon. Pendant mon séjour à Crevola, je me rendis dans la vallée de Vigizzo⁹, chez un riche négociant pour lequel le père Ignace [Dillmann] me donna une lettre de recommandation afin de le prier de m'aider à continuer mes études en pays étranger, dans le cas que le collège de Brigue ne se rétablirait pas. Je portai ma lettre, et M. Borgnis, qui me reçut très bien, voulant avoir une preuve de ma capacité, exigea que je lui exprimasse ma demande par écrit, ce que je fis sur-le-champ. Mais, soit qu'il n'eût pas jugé favorablement de moi par ma pétition, soit parce que j'y insistais principalement à faire des études pour devenir prêtre, sa promesse de s'occuper de mon sort n'eut pas de suite. Toutefois je ne me suis plus rendu chez lui et ne lui ai

⁹ Note marg. de l'auteur : « Vigizzo possède une vierge miraculeuse, et on y mène toutes les années des prétendus possédés du démon qui sont souvent des fourbes, lorsqu'ils ne sont pas de véritables aliénés. L'origine de l'image miraculeuse est attribuée à un joueur de palette qui, dans la colère, lança son ardoise au front de la Vierge et fit jaillir du sang. C'est ce prétendu sang qu'on présente aux possédés pendant l'élévation en conjurant le démon de quitter leurs corps ».

pas même écrit. Je me souviens cependant qu'il me demanda si je ne voulais pas me mettre dans le commerce, et j'ai lieu de croire qu'il m'aurait été utile pour cet état.

Retour au Simplon

De retour chez mes parents sur le Simplon, j'allais vendre tous les matins le lait de nos vaches dans le camp des Autrichiens qui le payaient fort bien, et j'observai que toutes les autres denrées se vendaient également fort bien ; cela me fit venir l'idée d'aller acheter à Domodossola soit du riz, soit du blé de Turquie, soit du pain, pour les revendre ensuite au camp. Je fis plusieurs voyages qui me donnèrent à peu près un profit de 50 pour cent, mais combien de peine et de sueur ne me coûta pas ce gain puisque je portais sur mon dos au gros de l'été toute la charge de mes achats et qu'il y avait près de dix lieues du Simplon à Domodossola, et quel fut un jour mon chagrin, un jour où après avoir fait un bénéfice de six francs, je le perdais dans un quart d'heure avec un soldat escroc qui, aidé d'une commère, avait établi sur la place du village de Simplon, une espèce de jeu qui consistait à faire divers plis avec une courroie et à y faire placer par les dupes une pointe, laquelle en déroulant les plis se trouvait tantôt en dedans, tantôt en dehors selon que l'avantage de l'escroc l'exigeait.

Les jours de fête ne nous étaient pas favorables : nous fûmes obligés de quitter Brigue, le jour de l'Ascension [2 mai], et le jour de l'Assomption [15 août] les Français s'emparèrent du Simplon et nous fûmes obligés d'émigrer vers Domodossola, et d'y demander l'hospitalité à des gens tout à fait inconnus, et qui, ne comprenant point le motif de notre émigration, ne furent point touchés de notre malheureux sort ; aussi mon père fut-il obligé de vendre à vil prix nos bestiaux pour pouvoir nourrir sa famille. Dans cette triste circonstance je venais d'apprendre qu'un homme très riche, demeurant à Stresa sur le lac Majeur, nommé Bolongaro-Borgnis et frère de celui que j'avais vu à Vigizzo, assistait beaucoup de nos compatriotes ; je me rendis donc chez lui et j'eus un secours d'une vingtaine de francs ¹⁰.

J'ai eu, dans ce voyage, une idée d'une tempête sur l'eau. M'étant embarqué sur le lac de Mergozzo, dans une barque dans laquelle M. Bolongaro [-Borgnis] fit transporter du vin, les bateliers, voyant se ramasser quelques petits nuages, commencèrent d'abord par se recommander à la Vierge en récitant le *Salve Regina*. Après une demi-heure, il se leva une tempête terrible qui menaça de nous engloutir à chaque instant. Dans ce danger, les bateliers invoquèrent de nouveau l'assistance de la Vierge en récitant les litanies, qui furent interrompues à chaque instant par des juréments terribles contre cette même Vierge. Il semblait que par cette alternative de supplications et d'imprécations on était sûr de fléchir la Sainte, ou en excitant sa miséricorde, ou en la menaçant. Quant à moi, je priais avec une grande ferveur cette même Vierge de nous sauver et de pardonner les blasphémateurs et nous finîmes par arriver au rivage de Mergozzo.

¹⁰ Note marg. de l'auteur : « C'est à cette circonstance que j'ai visité l'Isola Bella, la plus remarquable des îles Borromées sur le *lago Maggiore*, presque en face de Stresa ».

Arrivé chez mon père avec ce faible secours que je lui ai remis, il se décida de retourner avec ma mère, mon frère et mes deux sœurs, à Brigue où plusieurs émigrés venaient déjà de retourner. Quant à moi, je fus demandé par mon oncle, le père Maurice, qui était tombé malade à Villa près de Domodossola, dans la maison de MM. Courisi, qui lui donnèrent l'hospitalité, pour le soigner dans sa maladie qui était un rhumatisme très intense, et qui guérit en peu de temps, par des applications, très souvent répétées, de sachets remplis d'avoine grillée très chaude.

Rentrée en Valais

Vers la fin de septembre, mon oncle étant un peu rétabli, il se décida également de retourner en Valais ; mais comme nous savions que le couvent de Brigue était dévasté, il décida de se rendre en Conches, par la montagne du Pomat, dans l'espoir de trouver une cure dans ce dizain. Ce petit voyage était bien pénible pour mon oncle qui, d'une extrême impatience par sa nature, n'avait pas encore assez de force pour supporter facilement le mouvement d'un cheval sur lequel on le hissa avec une grande difficulté ; cependant nous arrivâmes assez heureusement sur le sommet de la montagne. Mais voilà une autre difficulté : on nous avait indiqué la maison d'un Italien où nous devions nous adresser pour être logés, et comme elle était assez écartée de la route, il fallut s'informer d'abord chez divers habitants logés dans des chalets misérables, pour la trouver ; enfin nous la découvrîmes, et il était temps car la nuit nous avait surpris et il neigeait à gros flocons, mais quelle fut notre surprise lorsque cet Italien nous refusa tout net de nous loger, alléguant qu'il ne tenait pas d'auberge et qu'il n'avait point de place. Cependant à force de sollicitations, il nous reçut enfin et céda même son lit à mon oncle, et nous donna quelques aliments, mais il mit en tout la plus mauvaise grâce possible. Mon oncle, dont les douleurs rhumatismales s'étaient réveillées par la fatigue et le froid qu'il avait éprouvés, et par-dessus exaspéré par la mauvaise réception de notre hôte, exhala pendant toute la nuit sa mauvaise humeur contre moi, son faible et innocent compagnon de voyage. J'étais couché par terre dans un coin de la chambre, et j'aurais cependant parfaitement dormi, s'il ne m'avait pas appelé à chaque instant pour l'aider à changer de position. Dans un de ses moments d'emportement, il a failli presque m'assommer en jetant, dans le coin où j'étais couché, sa bourse qui contenait une trentaine de pièces de six livres parce que cette bourse le gênait dans sa poche. Nous quittâmes notre hôte impitoyable aussitôt que le jour parut et nous arrivâmes dans la journée sur le sol valaisan dans la vallée de Binn, où nous fûmes accueillis par le principal habitant du village appelé *Meier Rippien*, chez qui nous restâmes une dizaine de jours, pendant lesquels mon oncle dîna journellement avec un capitaine français qui était logé dans la même maison, et qui lui procura même la facilité de pouvoir dire sa messe en lui fournissant du vin, dont on n'aurait trouvé nulle part ailleurs une goutte.

Pendant notre séjour à Binn, mon oncle apprit que la cure de Grengiols était sans prêtre et il crut qu'il ne s'agissait que de s'y présenter pour être reçu par acclamation et pour en toucher le revenu assez bon. Mais les principaux de ce dizain voyant que mon oncle était peu ingambe, et l'ayant en

même temps jugé très défavorablement comme prédicateur d'après un sermon que mon oncle s'était avisé de faire le premier dimanche, et qui ne consistait que dans une vieille histoire miraculeuse, trouvèrent tous les jours quelque nouveau prétexte pour éviter une réponse catégorique, et mon oncle s'apercevant enfin qu'on ne voulait pas de lui, sollicita un petit rectorat (cure succursale) à Lax qu'il obtint sans difficulté. C'était à peu près au mois de novembre. Aussitôt que mon oncle fut installé dans sa petite cure, je lui demandai la permission de me rendre à Brigue, pour m'informer du sort de mes parents, qui y étaient arrivés depuis deux mois. C'était l'époque du commencement de l'année scolaire, mais il n'y avait plus de classes à Brigue, soit par la dévastation du collège, soit par l'absence des professeurs, et enfin par le manque absolu des fonds pour les rappeler. Cependant j'avais le désir de continuer mes études et j'étais surtout las de rester chez mon oncle comme une espèce de domestique assez mal traité dans les accès si fréquents de sa mauvaise humeur. D'un autre côté, je ne pouvais pas rester à la charge de mon père qui avait la plus grande peine de pourvoir aux besoins du reste de sa famille ; ma perplexité était bien grande pendant les deux journées que j'ai resté à Brigue, lorsque j'appris que plusieurs familles de Sion, du Bas-Valais et du Pays de Vaud, s'étaient offertes de se charger de quelques enfants nécessiteux de ceux des Haut-Valaisans qui avaient tout perdu. L'idée me vint alors que je pourrais peut-être être reçu par une tante, sœur de ma mère à la suite d'un double mariage, qui était à Sion, M^{me} Bruttin, dont le mari était maître de poste, et je résolus de me rendre à Sion pour pouvoir y continuer mes études. Mais avant d'exécuter mon projet, il fallut retourner à Lax pour prendre congé de mon oncle qui s'était montré fort mécontent de me perdre, mais qui ne pouvait cependant pas trop s'opposer à mon dessein puisqu'il s'agissait de poursuivre mes classes ; toutefois son égoïsme et l'utilité qu'il pouvait tirer de moi pour se dispenser d'un domestique à gages auraient été assez puissants pour s'y opposer de toutes ses forces si je ne m'étais pas servi d'un petit mensonge en l'assurant que j'avais la promesse de trouver à Sion la table, le logement et l'entretien, pour continuer mes études. Par cette ruse, je parvins à obtenir le consentement de mon oncle et de m'en séparer sans brusquerie ; il m'accompagna même une lieue, et j'ai cherché de mettre à profit cette marque de bienveillance pour lui faire comprendre combien un peu d'argent m'était dans ce moment nécessaire, d'abord pour faire mon voyage jusqu'à Sion, et ensuite pour acheter des livres et autres objets de première nécessité ; mais ici mes insinuations ont été inutiles, car quoique sa bourse fût bien garnie et qu'il était dans ce moment en possession d'une cure, il ne me donna qu'une pièce de 3 livres et sa bénédiction au moment de notre séparation.

Etudes à Sion

« 1800. Agé de 16 ans »

Mon père m'accompagna à Sion pour me présenter à M^{me} Bruttin, qui s'employa d'une manière fort active à me colloquer quelque part, et elle parvint à me faire recevoir chez M. Bruttin, aubergiste du Lion d'Or, son parent, au bout de trois jours. M. Bruttin avait un fils de 12 ans qui fré-

qu Coastait le collège et qui avait un jeune abbé, M. Inderkummen, pour précepteur. Nous occupions tous les trois la même chambre et je partageais le lit avec le jeune Bruttin.

Quoique j'eusse fait l'année précédente une partie de l'Humanité (seconde), j'ai cependant voulu reprendre la même classe afin de ne pas m'exposer à avoir de mauvaises places. Mon professeur fut le chanoine de Riedmatten, et j'eus cinq condisciples, dont un seul, M. Gross, de Martigny (depuis magistrat distingué), pouvait me disputer la première place.

En rentrant chez M. Bruttin on ne m'imposa aucune obligation, et il était convenu avec lui que je devais être considéré comme un pensionnaire quoique je ne payais pas ; cependant je compris fort bien que je devais me rendre aussi utile que possible, lorsque je le pouvais sans nuire à mes études¹¹. Je commençais donc de servir à son fils de répétiteur chaque fois que M. Inderkummen était malade, ce qui arriva fréquemment ; je me chargeai aussi, au bout de quelque temps, du journal de la dépense des voyageurs et des pensionnaires dont je réglais les comptes, et je me rendis utile chaque fois que je trouvais l'occasion, de manière qu'en peu de mois, je fus très aimé de M. Bruttin et de sa femme dont j'obtins la plus grande confiance.

A l'occasion de la distribution des prix à la fin de l'année scolaire, on avait à Sion comme à Brigue, la coutume de faire jouer une tragédie et une comédie. Le sujet de la tragédie fut *der Prinzenraub* (l'enlèvement des princes) d'un auteur nommé Jann. Je fus chargé du rôle principal d'un des princes, et j'eus le premier prix de la classe, nommé le prix du *per annum* (c'est-à-dire prix du progrès en général durant toute l'année) et deux autres, savoir : du style épistolaire et des compositions latines ; et j'aurais eu un 4^e, celui du globe, si je n'avais pas confondu une question avec une autre.

Quoiqu'on eût dans la maison de M. Bruttin mille bontés pour moi, j'y fus cependant, vers la fin de l'année, fort mal à mon aise et cela précisément par la confiance que j'avais inspirée à Monsieur et Madame. Le mari était économe et jaloux, la femme était prodigue et avait un amant. Le premier voulait que je surveillasse sa femme en toute chose, et Madame voulait que je l'aidasse à cacher ses dépenses et ses intrigues. Ne voulant être ni délateur ni auxiliaire du vice, j'ai dû chercher à me procurer pour l'année suivante mon existence ailleurs, et je me suis adressé à cet effet à M. le curé Gottsponer que je voyais fréquemment dans l'année, et qui venait très généreusement à mon secours pour mon entretien, et qui me promit de pourvoir pour l'année suivante.

Je quittai donc la maison Bruttin au commencement des vacances, sous prétexte de passer quelque temps chez mes parents et chez mon oncle, afin de me ménager du temps et de ne pas la quitter brusquement, et je me rendis effectivement d'abord chez mes parents à Brigue, et ensuite chez mon

¹¹ Note marg. de l'auteur : « Mes condisciples étaient M. Gross, de Martigny, M. Roh, de Conthey, Odet, de Sion, et Kronig, de Zermatt. — Les étudiants de Sion ont l'habitude de voler les fruits, et j'étais ordinairement à la tête d'une expédition pour donner assaut à un poirier ou à un autre. — Vol d'abricots d'un M. Kalbermatten que je rencontre avec un fusil, pendant que je casse les noyaux. — Je veux venger M. Aufdenblatten, rhétoricien, qui a été trouvé en flagrant délit à prendre des cerises par un paysan. Danger que je cours en me présentant aux coups d'une faux ».

oncle à Lax pour passer les vacances ¹². Pendant ce temps, je reçus une lettre de M. le curé Gottsponer, par laquelle il m'annonça que je pourrai me mettre l'année suivante en pension chez le chanoine Wyss pour un prix modique qui serait payé par une caisse de secours à sa disposition. Cette lettre de M. le curé de Sion fut écrite dans les termes les plus amicaux ; elle commence ainsi : *Dei te amant fortunatissime...*, je dirai plus tard combien cette affection de M. Gottsponer s'est transformée en véritable haine ¹³. C'est pendant ces vacances que le Dr Arnold fit à mon père la proposition de m'envoyer à Berne, aux frais du gouvernement, pour étudier la médecine. J'ai refusé cette offre parce que j'avais encore l'idée de me faire prêtre.

« 1801. Agé de 17 ans »

C'est avec un bien vif plaisir que je me suis rendu cette fois à Sion et je fus reçu par le chanoine Wyss avec toutes les démonstrations de bonté. C'était un vieillard de près de 80 ans, qui n'avait aucun défaut ni aucune infirmité de cet âge. Dire son bréviaire, assister dès les 4 heures du matin à tous les services de la cathédrale dont il était grand chantre sans savoir chanter, faire des méditations dans un coin de sa chambre, jouer au petit tric-trac et politiquer sur le rétablissement prochain de l'ordre des jésuites, étaient à peu près ses seules occupations, abandonnant les intérêts de sa maison à deux vieilles gouvernantes dont l'une soignait la cuisine et l'autre, ses vaches. Il avait encore avec lui une cousine toute bossue. Et il y avait aussi avec moi comme pensionnaire M. Zurblatten, de Zermatt, qui étudiait la théologie, de manière que nous étions six à table, car selon l'habitude du Valais les deux domestiques mangeaient avec le chanoine. Sa table avait la réputation d'être fort bonne, et en effet nous étions fort bien [traités] les jours gras, mais il n'en était pas ainsi les jours maigres où l'on ne servait que trois petits plats friands et légers, que mon camarade et moi eussions facilement mangés et digérés à nous deux ; aussi le carême nous paraissait-il bien long et nous souffrions réellement la faim pendant 40 jours quoique nous ne fussions pas encore dans l'âge de jeûner. Heureusement qu'un peu d'argent de poche venait à notre secours pour acheter de temps en temps une torche (pain beurré) ou pour faire un goûter au café à la crème, etc.

Les discours du chanoine roulaient presque toujours sur le rétablissement des jésuites et surtout contre l'impiété des philosophes et leurs dangereuses doctrines, ou d'autres sujets analogues, et je conçus une telle crainte de devenir un jour philosophe, sentant dans moi surgir de temps en temps des objections contre divers points de doctrine, que je me réfugiais très fréquemment à l'église où j'allais prier Dieu, avec une ferveur extrême, de ne pas permettre d'être un jour séduit par la doctrine des philosophes et, non content de ces prières que j'adressais à Dieu pour ne pas me retirer sa grâce, je me rendais aussi de temps en temps vers un four à chaux que le chanoine m'indiquait pour la meilleure image du feu de l'enfer. A cela j'ai

¹² Note marg. de l'auteur : « Départ de Sion ayant trois bouquets de fleurs artificielles sur le chapeau. Les compagnons de voyage furent MM. de Werra, Allet, Kronig et Zurblatten, de Zermatt. Je me sépare de mes compagnons à Sierre pour accompagner M^{lle} Métry, de Loèche ».

¹³ Voir plus loin pp. 50-51.

joint tous les autres exercices de piété avec un zèle tout particulier et ma vie était réellement la vie d'un saint.

Le professeur de Rhétorique était le chanoine Bay, homme modeste et instruit, qui avait parfaitement approfondi les beautés de la langue latine ¹⁴. J'ai partagé à la fin de l'année le prix du progrès annuel (*per annum*) avec M. Gross, et j'eus en outre celui de l'éloquence et du style épistolaire. On représenta à la fin de l'année une comédie intitulée *Der junge Freygeist*, dans laquelle j'avais le rôle principal. Pendant l'année, je faisais le répétiteur du fils de M. le major Kuntschen, ce qui me rapporta 8 francs par mois, et j'eus la satisfaction de voir remporter à mon élève trois prix. C'était encore à M. le curé Gottsponer que j'étais redevable d'avoir eu cet élève dont il était le parrain. Le résultat que j'avais obtenu chez M. Kuntschen, me fit demander comme instituteur chez M. Elie de Courten, à Sierre, pendant les vacances, pour son fils Louis qui avait le même âge que moi. C'est pendant ces vacances que je vis la vallée d'Anniviers, à l'occasion de la célébration de la première messe de M. Gillet, qui avait eu de bien grands combats avant de se déterminer à la prêtrise et qui plus tard a oublié les vœux qu'il avait formés comme prêtre. Toutes les personnes marquantes de Sierre et des environs furent invitées à cette solennité, qui a dû occasionner de grands frais aux parents pendant trois jours que durèrent les fêtes données en réjouissance d'avoir fait entrer un homme dans l'ordre de la prêtrise. On attache en Valais un très haut prix d'assister à une première messe, et on dit qu'il faudrait user des semelles de fer pour arriver au premier sacrifice offert à Dieu par un prêtre, et je crois qu'il est également attaché à cette première messe une indulgence.

Fin des études à Sion ; séjour à Saint-Maurice

« 1802. Agé de 18 ans »

Après avoir passé les mois de vacances à Sierre comme instituteur, je retourne à l'ouverture de l'année scolaire à Sion chez le chanoine Wyss et je reprends aussi ma fonction de répétiteur chez M. Kuntschen. Et je fais chez M. le professeur Amstaad ma première année de Philosophie, qui nous enseigna dans ce cours la logique, la métaphysique, la géométrie et l'algèbre. M. Amstaad était un prêtre distingué dans les sciences physiques et l'histoire naturelle ; par son esprit cultivé, par la lecture de tous les ouvrages des philosophes anciens et modernes, et son bon jugement indépendant, il était au-dessus de tous les préjugés des prêtres de Sion, et quoiqu'il remplît les devoirs essentiels de l'état ecclésiastique, cette vocation n'était cependant pas faite pour lui, et on s'aperçut facilement que la théologie et les mystères ne l'occupaient pas beaucoup, aussi était-il pour les chanoines de Sion, et surtout pour MM. Wyss et Gottsponer, rien moins qu'un demi-apostat, et on lui imputait généralement de détourner les jeunes gens de leurs occupations religieuses en leur faisant trop apprécier les sciences profanes et positives.

¹⁴ Note marg. de l'auteur : « J'eus la rougeole pendant l'hiver. Le Dr Süß, médecine noire. M. Inderkummen me prête le *Paradis perdu*, de Milton ; M. Beeger me l'emprunte à son tour et le livre au curé Gottsponer qui le brûle et qui m'invite à ses cendres ».

Et en cela ils avaient raison, car M. Amstaad parlait avec tant de persuasion et d'attrait des sciences physiques et naturelles qu'on était irrésistiblement entraîné vers ces études ; il était en outre l'ami de ses disciples et gagna toujours leur respect et leur attachement ; mais jamais je n'ai entendu un mot sortir de sa bouche qui pouvait avoir pour but de détourner un étudiant de sa carrière ecclésiastique. Au reste, il suffisait que M. Amstaad enseigne des vérités dont les prêtres de Sion, très ignorants, n'avaient aucune notion, pour le suspecter d'irréligion ; ils lui faisaient, comme à Galilée, un crime d'enseigner le système de Copernic.

Malgré mon profond mépris pour les philosophes modernes, contre lesquels M. le chanoine Wyss m'avait tant prévenu l'année précédente, je commençais cependant à m'apercevoir que tout n'était pas mauvais dans leur doctrine qui nous était exposée sans passion dans les conférences de M. Amstaad, et je commençais de faire de temps en temps des objections au chanoine Wyss, qui se mettait toujours dans une sainte fureur lorsqu'il manquait de bonnes raisons pour les réfuter. Cette colère était toujours accompagnée de quelque sarcasme contre M. Amstaad, et je n'avais jamais d'autre ressource pour apaiser mon chanoine que de m'avouer vaincu par lui et complètement satisfait par les textes de la Bible qui étaient ses seuls arguments. A cela j'ajoutais un peu d'hypocrisie en lui protestant que je n'avais d'autre but, en lui présentant des objections, que pour me fortifier par ses réponses fortes et péremptoires contre toutes les attaques que pourraient me faire dans un temps, lorsque par hasard je me trouverais avec des philosophes.

Indépendamment des répétitions que je donnais chez M. Kuntschen, j'en donnais également chez M^{me} V^{ve} Theiler à son fils et à son neveu Inalbon ; je gagnais de cette manière à peu près mon entretien, et il était même convenu que l'année suivante j'aurais chez M^{me} Theiler mon logement et ma pension comme précepteur de la maison.

Vers le mois de juin, je fus pris d'une fièvre intermittente tierce, qui a disparu subitement au bout de six semaines, après avoir bu abondamment de l'eau fraîche à une source au-dessus de Sion. Quoique cette maladie ne m'ait pas laissé vaquer avec assiduité à mes études, je ne l'emportais pas moins sur mon antagoniste M. Gross et j'eus la première place dans toutes les études de cette année. On devait représenter, pour la distribution des prix, *Guillaume Tell*, mis en scène par M. Lorétan, professeur de Rhétorique, qui fit ressortir avec des couleurs vives l'oppression de Gessler ; mais le gouvernement ayant eu vent qu'il y avait des rapprochements évidents entre Gessler et le général Turreau, qui dans ce moment se trouva à Sion avec mission de forcer le Valais à demander sa réunion à la France par toutes sortes de vexations, il fut défendu à M. Lorétan de représenter sa pièce, et, comme il était très embarrassé de trouver de suite une autre, je lui présentai une tragédie intitulée *Kai-Thia, empereur de la Chine*, qui avait été quelques années auparavant représentée à Brigue, et dont j'avais trouvé par hasard le manuscrit dans le couvent de Brigue après le retour de mon émigration en Italie. « Kai-Thia était un empereur mineur que le régent Youmski voulait faire périr pour s'emparer du trône. » J'eus dans cette pièce le rôle de l'empereur et je m'affublai pour être bien magnifique des plus beaux ornements qui se trouvèrent dans la cathédrale de Sion.

Je fis, dans le courant de l'année, connaissance avec M. le chanoine [Emmanuel] de Kalbermatten, homme savant et éclairé, et ami de M. Amstaad. Ce chanoine remarquant en moi quelques dispositions heureuses, fit naître dans moi le désir de voir des pays étrangers pour y puiser des connaissances qu'on ne pouvait acquérir en Valais. Ces idées et l'étude de la philosophie refroidirent petit à petit mes idées religieuses et surtout le désir de me faire prêtre, et comme je ne les tenais pas assez secrètes, M. le curé Gottsponer, mon principal bienfaiteur et qui payait encore cette seconde année ma pension chez le chanoine Wyss, s'en aperçut sans toutefois me faire des reproches à ce sujet. On verra plus tard comme il a cherché à me nuire, et comme il a détruit par une noire perfidie tous les bienfaits dont il m'avait comblé.

Le beau rêve de voir des pays étrangers était naturellement interrompu quand je pensais que je n'avais aucun moyen pour exécuter ce projet, mais le jeune âge donne du courage et de la témérité, et on se laisse entraîner facilement par de nouvelles illusions. J'avais entendu souvent parler qu'en Allemagne on trouvait facilement à se placer comme précepteur dans des maisons riches, et que plusieurs Valaisans, aussi pauvres que moi, avaient fait leur chemin en commençant de cette manière. Possédant assez bien le latin et un peu de mathématiques, je pensais qu'il fallait encore apprendre le français et je pris la résolution de passer deux mois de vacances à St-Maurice; mais il fallait encore trouver quelqu'un qui payât pour moi la pension. Je me rendis donc immédiatement après la distribution des prix à Brigue, pour prier M. le baron Stockalper, mon parrain de confirmation, de m'assister dans cette circonstance; j'obtins de lui ce que je lui demandais, et j'écrivis à M^{me} [Macognin] de la Pierre si elle voulait me prendre en pension pendant deux mois. En attendant la réponse je fis une excursion dans la vallée de Viège chez deux amis, MM. Zurblatten et Kronig, à Zermatt, dans la vue de faire avec eux quelques excursions sur les montagnes et surtout pour voir le *Matterhorn* [le Cervin], une des plus grandes montagnes des Alpes; mais nos excursions se bornèrent à une seule dans laquelle il s'est passé chez moi un phénomène physiologique assez curieux. Nous couchâmes dans un chalet où, après notre dîner, nous fîmes du café à l'eau que nous étions obligés de prendre dans des verres, n'ayant pas de tasses. Au moment que je voulais boire le mien, la couleur du café me représenta si vivement une purgation noire que le Dr Süss m'avait donnée dans ma rougeole et que j'avais prise avec grand dégoût, qu'au même moment j'éprouvais en même temps l'odeur de cette médecine, et il me fut impossible de boire mon verre de café. Je dis que nos excursions se bornèrent à une seule, parce que nous fûmes requis par les principaux habitants du village d'écrire le cadastre qu'ils étaient obligés de fournir au gouvernement, et comme il n'y avait personne qui sût écrire un peu correctement, et que la chose était très pressée, il a bien fallu nous y prêter. Nous nous acquittâmes de la besogne dans trois jours, en travaillant du matin au soir, pendant lesquels le vin chaud sucré et le fromage rôti nous étaient fournis en abondance aux frais de la commune; on nous donna également à chacun six francs de gratification. Ce travail fini, je retournai à Brigue chez mon père pour y attendre la réponse de M^{me} [Macognin] de la Pierre, qui ne tarda pas d'arriver. En attendant, je fis encore une excursion dans la vallée de Binn, en Conches, chez un oncle de mon père, qui était à son aise,

espérant d'obtenir un peu d'argent. Il me donna deux pièces de six francs en cachette de sa femme, et je dois convenir que cette somme, bien petite pour moi, a dû paraître assez forte à un homme qui ne vivait que du lait et du fromage de ses vaches et qui n'avait peut-être pas vingt écus de débours à faire dans un an.

Vers la fin d'août je me rendis à St-Maurice, et j'allai en passant à Sion tout droit chez M^{me} Theiler dans la certitude d'être reçu par cette dame à bras ouverts en qualité de futur précepteur de son fils et son neveu, mais quelle fut ma surprise lorsque je ne reçus qu'un accueil embarrassé et qui ne me laissa pas douter un instant qu'elle avait changé d'idée à mon égard, quoiqu'elle ne voulût pas s'expliquer d'une manière précise ; elle me laissa cependant entrevoir que je ne serais pas reçu dans sa maison comme précepteur. J'allai immédiatement chez M. le curé Gottsponer pour lui faire part de mon embarras et prendre conseil de lui. Il me reçut avec ses démonstrations ordinaires de tendresse et, m'accablant de baisers comme c'était son habitude avec tous les jeunes gens, il me donna quelques prétextes peu plausibles et excusa M^{me} Theiler de manquer à sa promesse, et je vis clairement que je ne devais plus compter sur cette place. Il me vint alors l'idée de m'adresser de nouveau à M. Bruttin que j'avais quitté il y avait deux ans et qui n'avait pas de précepteur pour son fils, et qui m'avait laissé apercevoir, dans le courant de l'année, qu'il serait bien aise si je rentrais chez lui. Dans mon ingénuité, et croyant toujours le curé Gottsponer favorablement disposé pour moi, je lui fis part de ce nouveau projet qu'il sembla approuver. Je fus donc chez M. Bruttin, mais il était à sa campagne où il devait rester pendant quelques jours. Comme je ne voulais pas perdre à Sion un temps destiné pour me perfectionner dans le français à St-Maurice, je résolus de prier M. Gottsponer de parler pour moi à M. Bruttin, ce qu'il me promit ; je priai également M. Amstaad de sonder M. Bruttin, et je partis pour St-Maurice où j'attendis une réponse. Voyant qu'elle tardait d'arriver, j'écrivis à M. Gottsponer qui me répondit en ces termes : *Ut tibi promisi cum domino Bruttin collocutus sum, qui mihi respondebat, talia sibi jam a domino Amstaad communicata fuisse, quare animadvertens quod falcem in alienam messem miserim, pedem retraxi, subveniens illius* [?] *mansisses melius Cecilianae domi.* A peine avais-je reçu cette lettre laconique de M. le curé, que j'en reçus une autre de M. Amstaad, qui me dit que dans son premier entretien avec M. Bruttin, il l'avait trouvé entièrement disposé pour moi, mais qu'il lui semblait évident que ses dispositions n'étaient plus les mêmes depuis que M. le curé avait eu une entrevue avec lui, qu'il paraissait évident que j'étais trompé par le curé, et qu'il était urgent que j'arrivasse chez M. Bruttin pour lui parler moi-même. Je partis donc de suite pour Sion, et ne pouvant encore croire à une trahison aussi noire du curé Gottsponer, je me rendis chez lui à mon arrivée pour lui faire des excuses sur ce que j'avais également chargé M. Amstaad de parler à M. Bruttin, et de l'avoir ainsi offensé pour n'avoir pas mis mon affaire uniquement entre ses mains. A mes protestations et à mes excuses, le curé répondit avec les caresses les plus tendres, me couvrit de baisers comme de coutume, me serra étroitement dans ses bras, et me dit pour comble de perfidie ces paroles remarquables : *Sprechen Sie ja nicht von Beleidigungen, wenn Sie mir auch ein Aug ausgerissen hätten, so würde ich Sie noch mit diesem tiefenden Auge an meine Brust drücken.* J'allais presque me confier de nouveau

à lui tellement il simulait de me porter de l'intérêt, toutefois je me retins pour mieux éclaircir l'affaire, et je me rendis chez M. Amstaad qui, après lui avoir fait part de ma réception chez le curé, me donna la conviction que j'étais indignement trompé, que c'était le curé qui m'avait déjà fait perdre ma place chez M^{me} Theiler, et que c'était encore le curé qui avait dissuadé M. Bruttin, et qui lui avait même imposé, à titre de parrain de son fils, un nommé abbé Barras, mon ancien condisciple de Brigue, comme plus propre à guider son filleul dans le chemin de la vertu. Cette conviction me fut confirmée dans la soirée par M. Bruttin lui-même qui m'avoua, sous le secret, qu'effectivement le curé Gottsponer lui avait parlé contre moi en lui proposant M. Barras, et que sa position comme débiteur du curé d'une somme assez forte, ne lui permettait pas d'aller contre son influence ¹⁵. Il est facile de concevoir l'embarras d'un jeune homme qui se voit subitement privé de tout secours ; pourtant je ne perdis pas courage et, voyant de suite M. Bruttin bien disposé pour moi, je le priai de me prendre en pension et de me faire crédit jusqu'à une époque où je pourrai m'acquitter. Cet excellent homme eut pitié de moi, et consentit sans hésiter, à la seule condition de n'en rien dire au curé, condition qu'il m'était d'autant moins difficile de remplir que je sentais le mépris le plus profond pour le curé, et que je me proposais de ne plus le revoir.

Après m'être assuré de ma pension pour l'année scolaire suivante, je retournai à St-Maurice pour y finir le temps de vacances et reprendre mes leçons de français que me donna un capucin, le père Sigismond [Hugo].

A mon retour à St-Maurice, on parla beaucoup d'un prochain chapitre qui devait se tenir à l'abbaye pour y recevoir des novices, et le hasard a voulu qu'en me rendant à Vionnaz, à deux lieues de St-Maurice, où l'on préparait une fête à l'occasion de la fusion de trois cloches, je me trouvai, chemin faisant, en compagnie de M. Avanthay, prieur de l'abbaye, et cherchant un sujet pour entamer une conversation avec lui, l'idée me vint de lui parler de ce prochain chapitre. Sans aucun motif que celui de conversation, je lui fis donc, avec un ton assez étourdi, la question suivante : « Eh bien, M. le prieur, quand est-ce que vous tiendrez votre chapitre ? », et j'ajoutai sur un ton demi moqueur : « Je vous le demande pour le cas que je voulusse me présenter comme novice ». Il me répondit que cela serait bientôt, mais notre conversation en resta là à ce sujet, ayant été interrompue par celle des divers autres messieurs et dames de St-Maurice qui se rendaient aussi à Vionnaz ; et n'ayant eu aucun but spécial avec ma demande, je n'attachai aucune conséquence à la réponse ; je n'avais aucun désir d'avoir des éclaircissements particuliers, et je n'y pensais même plus un moment après.

Le surlendemain de cette promenade à Vionnaz, je ne fus pas peu surpris de recevoir la visite de M. le prieur qui avait pour but de me déterminer à me présenter comme novice. Cette démarche me surprit, je demandai à faire des réflexions et lui promis une réponse dans deux jours. Pendant ce temps je réfléchissais aux persécutions que je venais d'essuyer du curé de Sion, et j'eus la vanité de croire qu'en me faisant novice pour être chanoine de

¹⁵ Note marg. de l'auteur : « Mon entretien avec M. Bruttin avait lieu un samedi, et ce fut le lendemain que j'ai manqué pour la première fois d'aller à la messe ».

l'abbaye de St-Maurice, je ferais repentir le curé de Sion de sa trahison. Mon calcul, tout vaniteux qu'il était, avait cependant sa base sur la jalousie qui régnait entre les chanoines de Sion et ceux de St-Maurice, qui cherchaient toujours les uns et les autres à accaparer les jeunes gens par la médisance et la calomnie réciproques. J'ai donc pris le parti de me présenter comme novice, mais sous la condition de mûrir encore ma détermination pendant six mois, et de ne prendre l'habit de novice qu'au bout de ce temps si je ne changeais pas de détermination. C'était encore une nouvelle ruse de ma part afin de narguer les chanoines de Sion, car je ne doutais pas, comme cela est effectivement arrivé, qu'on ne manquerais pas d'employer tous les moyens de me détourner d'entrer à l'abbaye de St-Maurice, en refusant toutes les offres qu'on pouvait me faire.

Le prieur ne manqua pas de venir chez moi, le jour que j'avais fixé pour ma réponse que je lui donnai sous la condition mentionnée, et il me mena immédiatement chez M. l'abbé [Exquis] auquel je renouvelai ma condition en y ajoutant une seconde, qui consistait que je serais reçu tout à fait gratuitement, lorsque je me déciderais de commencer le noviciat. Cette seconde condition ne souffrit pas plus de difficulté que la première. Huit jours après cet entretien, le chapitre s'assembla, et je fus, sous quatre jeunes gens qui se présentèrent, le seul novice qui fut élu unanimement.

En Valais, de pareilles nominations sont de grandes nouvelles et deviennent le sujet de toutes les conversations. La mienne étonna tout St-Maurice, soit parce que mes négociations avec le prieur furent tenues très secrètes jusqu'au jour, soit parce qu'on me supposa peu de dispositions à me faire prêtre, et comme le résultat de la tenue de ce chapitre fut imprimé et rendu public dans tout le Valais, on ouvrit à Sion de gros yeux lorsqu'on lisait, à l'article *novices*, mon nom.

Retour à Sion

« 1803. *Agé de 19 ans* »

Je quittai St-Maurice avec mon titre de novice de l'abbaye, pour retourner à Sion à l'ouverture de l'année scolaire, et je pris, ainsi qu'il était convenu, ma pension à crédit chez M. Bruttin où j'occupai la même chambre avec son fils et M. Barras, l'instituteur en titre de ce dernier ; mais il ne dura pas longtemps et je devins l'instituteur de fait par l'affection du jeune Bruttin, qui ne pouvait se faire au ton trop pédagogique de M. Barras, et il arriva aussi comme je le présumais que les chanoines de Sion cherchèrent à me détourner de mon projet d'entrer à l'abbaye de St-Maurice. Mais je feignis d'être inébranlable, croyant ainsi dans ma petite vanité de leur causer un véritable chagrin, quoique toute idée de me faire prêtre s'était déjà complètement évanouie, et que je pensais déjà à me faire médecin. Je repris avec ardeur l'étude de la physique et des mathématiques ; j'appris en même temps la langue italienne, dans laquelle M. Barras me donna, avec une extrême complaisance, quelques leçons et j'y consacrai ordinairement une partie des nuits pour cette langue, aussi étais-je presque le seul de tous les habitants de Sion qui ressentit la commotion d'un violent tremblement de terre qui eut lieu dans la nuit du [novembre 1802].

Je venais de répéter les conjugaisons et j'allais me coucher vers deux heures du matin, lorsqu'en entrant dans mon lit, je fus renversé et qu'une bouteille tomba au même instant de la cheminée¹⁶.

Pendant l'hiver, je fis connaissance avec un jeune théologien de la vallée de Lötschen, nommé Hasler. Ce jeune homme, qui avait déjà reçu les quatre premiers ordres et était par conséquent tonsuré, n'avait aucune disposition pour l'état ecclésiastique qu'il venait d'embrasser, et ce ne fut que par persuasion des prêtres de Sion et malgré lui, qu'il allait se lier tout à fait avec l'Eglise. Dans une promenade que nous fîmes ensemble à la campagne pour faire une partie de crème un jour de congé avec plusieurs autres étudiants, il chercha l'occasion de me parler, en particulier pendant notre retour à la ville, et m'apostropha ainsi : « Vous m'avez témoigné quelque amitié depuis que nous nous connaissons, et je viens vous en demander aujourd'hui une preuve : j'ai besoin de me confier à vous, mais il faut que je sache avant tout si vous avez réellement l'intention d'entrer à l'abbaye de St-Maurice. Quelle que soit votre réponse, je vous garderai le secret, mais je vous prie de me répondre avec sincérité ». Je n'hésitai pas de lui dire que je ne pensais nullement à me faire prêtre et que mon intention était d'apprendre la médecine. Cet aveu lui causa une joie extrême, et il me dit sur-le-champ que de son côté il ne se sentait plus aucune vocation pour l'état ecclésiastique, mais qu'il n'aurait pas eu le courage d'abandonner cet état sans avoir un ami pour appui, et que dès ce moment il était également résolu de se vouer à la médecine. Dès ce moment, nous eûmes de fréquentes conférences pour exécuter notre plan, sur lequel nous gardâmes le plus profond secret, ce qui était d'autant plus nécessaire que, si notre intention avait été connue, tous les prêtres de Sion auraient cherché à retenir le jeune théologien et à persuader son père de ne lui accorder aucun secours pour apprendre un autre état. Il fut en conséquence arrêté que, sans parler à qui que ce fût de notre projet, nous continuerions nos études jusqu'à la Pentecôte, et qu'ensuite nous quitterions brusquement Sion sans prévenir personne pour passer encore deux à trois mois à St-Maurice afin de nous perfectionner dans la langue française.

Pendant ce temps, je reçus une lettre de l'abbé de St-Maurice qui me rappelait que, le délai de six mois que j'avais demandé avant d'entrer au noviciat venant d'expirer, il me priait de me rendre à l'abbaye, espérant que mes réflexions étaient terminées, et en faveur de l'abbaye. Il s'agissait donc de donner une réponse catégorique, ce que je fis par un refus formel mais

¹⁶ En marge figurent les notes suivantes : « Je me mets à la tête de mes disciples pour résister aux règlements qui nous étaient lus par l'abbé Gillet, sous prétexte qu'il avait cherché à nous humilier en appuyant, après la lecture de chaque article, qu'il devait être observé aussi bien par MM. les philosophes que par les autres. Il s'agissait surtout d'assister tous les jours à la messe et les samedis aux litanies. Nous sommes cités devant le préfet M. Pignat, qui nous ordonne de faire des excuses ; je m'y refuse d'abord et je [ne] me décide que par condescendance pour M. Amstaad. — Ma première valse dans une partie de crème au son d'une guimbarde. Ma joie d'avoir appris le pas. Bal donné plus tard chez M. Bruttin, en contravention des règlements de la police. Exhortation paternelle de M. Amstaad à ce sujet. — Mon ambition à être préfet de la congrégation. — Un marchand de Sion me fournit à crédit du drap pour m'habiller. — Ruse pour obtenir deux louis de mon oncle, le père Maurice ».

accompagné de toutes les convenances ; aussi ai-je reçu à ce sujet une lettre qui m'exprimait tous les sentiments de regret de la part de M. l'abbé.

Enfin la Pentecôte arriva, et nous fixâmes notre évasion au lendemain des fêtes. Je me chargeai d'arrêter deux places dans le courrier qui partait de Sion à 5 heures du matin, et comme il s'agissait surtout de tenir secrète l'espèce d'évasion de mon ami, duquel on commençait déjà à se méfier un peu parce qu'on le voyait souvent avec moi, et surtout parce qu'il avait négligé de renouveler sa tonsure pour cette fête, nous allâmes attendre le courrier au-delà d'un pré nommé Planta afin que personne ne nous vît monter en voiture. Nous eûmes même la précaution, dans la crainte de rencontrer des étudiants qui avaient l'habitude d'aller étudier de grand matin dans ce pré, de nous munir chacun d'un livre, M. Hasler d'un traité de théologie et moi d'un traité de physique, afin d'éviter tout soupçon si nous étions accostés par un indiscret.

Nos précautions furent inutiles, nous ne rencontrâmes personne sur la route, et le courrier nous prit en passant un quart de lieue au-delà de Sion. « Je suis sauvé, s'écria M. Hasler, adieu pour toujours la prêtrise », et il jeta son traité de théologie dans un coin de la voiture. Nous arrivâmes dans l'après-midi à St-Maurice, où j'avais arrêté d'avance la pension pour nous deux dans la maison de M^{me} [Macognin] de la Pierre où j'avais été l'année précédente.

Nouveau séjour à Saint-Maurice

La désertion inopinée d'un jeune abbé était un grand événement et un véritable scandale dans une ville telle que Sion, et nous étions bien convaincus que cet événement serait pendant quelques jours le sujet de toutes les conversations ; aussi étions-nous bien curieux d'être instruits de tout ce qu'on dirait sur notre compte, et nous attendions avec impatience des nouvelles que devait nous donner à ce sujet un de mes camarades de classe, M. Kronig, le seul qui, avec M. le professeur Amstaad et le chanoine de Kalbermatten, fût initié dans notre secret, et qui devait venir nous joindre lui-même plus tard, ce qu'il fit. M. Kronig ne tarda pas de nous écrire et de nous donner une narration très détaillée de tout ce qui s'était dit à Sion à cette occasion, et de l'étonnement général que produisit la disparition de M. Hasler. C'était sur moi particulièrement que tous les anathèmes étaient lancés comme le séducteur du jeune abbé.

Une de mes premières visites que je fis à St-Maurice était à l'abbaye pour remercier les chanoines de l'honneur qu'ils m'avaient fait de me recevoir comme novice l'an passé, et pour m'excuser de vive voix de n'avoir pas accepté l'honneur de l'entrée dans l'abbaye.

Nous restâmes à peu près trois mois à St-Maurice, ensuite nous retournâmes, M. Hasler chez son père à Lötschen et moi à Brigue chez mon père, pour nous préparer pour notre voyage à Vienne en Autriche où nous étions résolus de nous rendre pour faire nos études de médecine.

M. Hasler avait écrit, la veille de quitter Sion, à son père une lettre pleine de respect pour lui annoncer qu'il ne se sentait aucune vocation pour

l'état de prêtre, et pour le prier de ne pas lui retirer son assistance pour un autre état. Ce bon père lui répondit dans les termes les plus bienveillants, et lui garantissait tous les secours qui pourraient lui devenir nécessaires ; ainsi mon camarade pouvait regarder avec calme dans son avenir. Il n'en était pas ainsi chez moi. J'étais obligé de me créer moi-même toutes les ressources. Mais j'avais une volonté déterminée et je ne me laissais pas rebuter par les obstacles que je prévoyais de toute part, et qui me donnèrent souvent une profonde mélancolie. La jeunesse est l'âge des illusions, une lueur d'espoir est saisie comme une réalité, les difficultés semblent faciles à vaincre, et cette confiance dans l'avenir, soutenue par une volonté positive et inébranlable, conduit presque toujours au but s'il est possible d'y atteindre.

Voici sur quoi était basé mon espoir de pouvoir étudier la médecine sans secours pécuniaires. Je savais par plusieurs exemples qu'il était possible de gagner sa vie en donnant des leçons ou en devenant instituteur, et il ne me sembla pas plus difficile qu'à un autre d'avoir cette chance, sachant très bien le latin, passablement le français, l'italien et les mathématiques. Toutefois j'ai dû chercher à me procurer encore d'autres ressources, et il en fallait surtout pour faire le voyage et pour pouvoir vivre pendant quelques mois après mon arrivée à Vienne, en attendant de trouver des élèves ou une place d'instituteur. Je me suis donc de nouveau adressé à M. Bolongaro-Borgnis, à Stresa, sur le lac Majeur, et je m'y suis rendu cette fois avec une lettre du père Ignace. Cette démarche sembla d'abord avoir un succès complet : M. Bolongaro me promit de me faire donner à Vienne des secours par M. Artaria, négociant d'estampes, et me donna même l'espoir de m'attacher à lui après mes études pour l'accompagner comme médecin dans des voyages qu'il se proposait de faire pour propager la religion. Il me promit aussi, et cette promesse a été exécutée, de me faire remettre par un ex-jésuite, le père Gyon, une petite somme d'argent pour m'aider à faire le voyage lorsque je serais prêt à partir.

Origine de la fortune Bolongaro

Je dois relater ici l'origine de la fortune, qui s'est élevée à 7 ou 8 millions, de Bolongaro dont un frère Borgnis, de la vallée de Vigizzo, épousa la fille unique. M. Bolongaro, qui ne vivait plus lorsque j'allais solliciter des secours à son gendre (qui avait joint son nom à celui de sa femme, et qui se faisait nommer Bolongaro-Borgnis), avait été tout simplement un pauvre colporteur de diverses essences et de tabac, et qui portait toute sa marchandise sur son dos pour la vendre dans des villages. Par un accident un de ses flacons se cassa et son contenu se répandit sur les paquets de tabac. Il en eut un bien grand chagrin parce qu'il craignit ne pouvoir vendre le tabac imprégné de l'odeur de l'esprit du flacon ; toutefois il pensa qu'il serait possible de ne pas perdre ce tabac en le mélangeant avec une nouvelle quantité pour en affaiblir l'odeur que l'esprit venait de lui communiquer. Il se mit donc à l'œuvre et vendit, non sans crainte, son mélange. Quelque temps après, en repassant par un des endroits où il avait vendu son tabac sophistiqué, une de ses pratiques lui demanda avec instance de lui vendre ce même tabac qu'il lui avait vendu dernièrement parce qu'il l'avait trouvé

excellent ; il remarqua aussi qu'aucune de ses autres pratiques ne lui faisait des reproches, et que plusieurs lui en demandaient également de cette même qualité. Ce fut un trait de lumière pour le pauvre Bolongaro et il se mit sur-le-champ à ajouter à la nouvelle provision qu'il se procura, de ce même esprit qu'il avait d'abord involontairement répandu. Bientôt tout le monde ne voulut acheter du tabac que chez Bolongaro, et la réputation de son tabac se répandit de village en village, et lui suggéra l'idée d'établir une véritable fabrique à laquelle il donna le nom de *Bolongaro* qui fut au bout de quelque temps répandu dans toute l'Italie et les pays voisins, et il finit par établir une magnifique manufacture à Francfort pour introduire son Bolongaro en Allemagne. Il réussit si bien qu'il se procura cette grande fortune qu'il laissa à sa fille unique.

M. Borgnis, qui épousa cette riche héritière, était également le fils d'un riche négociant. Sa belle figure et sa superbe taille contrastaient assez singulièrement avec la figure noire, presque désagréable, et la petite taille de sa femme. A la suite d'une tempête qu'il essuya dans un voyage en Suède, l'esprit de M. Borgnis fut tellement frappé que dès ce moment il crut qu'il devait se vouer uniquement à employer sa grande fortune à secourir les malheureux et à convertir les pécheurs. Aussi prêcha-t-il partout, même sur les places publiques, sur des grandes routes, dans les auberges, et distribua en même temps de l'argent à pleine main. On peut difficilement se figurer combien de filous et d'hypocrites cherchèrent à s'approcher de lui pour recevoir ses aumônes. Pendant les trois jours que je suis resté auprès de lui dans son superbe palais de Stresa, j'ai vu constamment 10 à 12 prêtres assis à sa table bien servie. En quelque endroit que M. Borgnis se serait trouvé lorsque sonnait l'angélus à midi ou le soir, il se prosternait à genoux pour faire la prière, et le soir toute sa maison ainsi que les étrangers logés chez lui étaient invités de se rendre à la chapelle pour faire la prière du soir. Avant et après chaque repas les prières se faisaient aussi à haute voix comme dans un couvent ; à chaque prière, M. Borgnis ajoutait : *Ho peccato, l'eternità m'aspetta, debbo morire ma no so quando ; in te Domine speravi, non confundar in aeternum*. J'ai appris depuis mon retour de Vienne que les parents de M. Bolongaro-Borgnis, voyant qu'il avait dissipé déjà une grande partie de la fortune de sa femme par sa manie religieuse, lui avaient donné un tuteur pour l'empêcher de la ruiner complètement.

Préparatifs de départ pour Vienne

Je reviens à moi. Après avoir reçu l'espoir d'obtenir du secours à Vienne, je me sentais bien rassuré ; cependant je ne voulais pas me fier tout à fait à une promesse, ni être réduit à une seule ressource. J'allai donc prier M. le baron de Stockalper, mon parrain, de m'avancer un peu d'argent pour pouvoir vivre quelque temps à Vienne, et il eut l'obligeance de cautionner pour moi pour la somme de dix louis auprès d'un M. Julier, de Varone, un des héritiers de M. le baron de Badenthal qui s'était enrichi à Vienne et dont je rapporterai plus tard l'histoire¹⁷. Ce M. Julier me remit

¹⁷ L'auteur ne revient pas sur ce sujet dans le cahier conservé.

en conséquence un mandat de dix louis à toucher à Vienne chez les deux frères Julier, ses co-héritiers. Je me suis également adressé à M. le baron de Werra, à Loèche, aussi un des héritiers de M. de Badenthal, et qui en avait retiré la plus grosse part. Il ne voulut rien me promettre, mais il me fit don de quatre louis pour mon voyage.

Je me suis aussi adressé à M. Augustini, mon parent, alors grand bailli, que je savais être en relation avec un autre héritier, le neveu de feu M. de Badenthal, et qui avait recueilli la plus grande partie de la succession, et qui avait même pris son nom et son titre, pour me donner une lettre de recommandation. Muni d'un bon certificat de M. Amstaad, mon professeur de philosophie, d'une belle lettre de recommandation de M. Augustini pour le baron de Badenthal à Vienne, d'un mandat de dix louis à toucher à Vienne et de quatre louis d'argent comptant, et ayant l'espoir de ramasser encore quelque argent à Brigue, j'écrivis à M. Hasler, qui se préparait de son côté auprès de son père à Lötschen, que je comptais le prendre vers le 15 octobre dans sa vallée pour faire notre voyage à Vienne, et j'allai prendre aux eaux de Loèche congé d'un de mes meilleurs camarades, M. Allet, actuellement conseiller d'Etat. Ce petit voyage m'a été singulièrement utile par la suite parce que j'y fis connaissance avec Mlle Varonier, encore une co-héritière de l'héritage de Badenthal, qui devait sous peu de jours se rendre à Vienne, et qui m'a été aussitôt mon arrivée, d'une si grande utilité.

Après toutes ces excursions pénibles en Italie et dans divers endroits du Valais pour me procurer un peu d'argent, quelques promesses et des recommandations, je revins à Brigue où je reçus encore de la part de M. Bolongaro-Borgnis un louis et demi, et par-ci, par-là quelques pièces de six francs, de manière que j'ai bien reçu en tout une dizaine de louis, mais comme il fallait dépenser dans mes petits voyages, me procurer quelques effets et en même temps fournir un peu d'argent à mon père, qui se trouvait dans la plus grande détresse, toute ma bourse fut réduite, au moment du départ pour un voyage de 300 lieues, à six louis.

Départ de Brigue

C'est à peu près vers le 15 octobre que je quittai ma mère à Brigue ; mon père vint m'accompagner jusqu'à Viège et me donna pendant ce chemin quelques exhortations que j'écoutai avec distraction, étant tout entièrement occupé de mon avenir ; c'est cette préoccupation qui était aussi la cause que j'ai pris congé de mon père presque sans émotion, et que j'étais peu touché des larmes de ma pauvre mère que j'aimais cependant avec une véritable tendresse. Tous mes effets étaient enfermés dans un petit portemanteau que je portais sur mes épaules, depuis que mon père m'avait quitté à Viège. Et j'allai le même jour dans la vallée de Lötschen prendre mon compagnon Hasler pour passer ensuite de son village par un chemin de traverse et sur un glacier dans le canton de Berne.

La sœur de M. Hasler venait de se marier la veille, et comme les noces dans cette vallée durent trois jours, j'y passai tout le lendemain au milieu des réjouissances qui consistent dans un dîner prolongé où l'on sert une quantité de plats de viande assaisonnés avec du miel ou du sucre et du fromage

rôti. Dans l'intervalle du dîner je fis, avec M. Hasler, les adieux à ses parents et nous passâmes une partie de la soirée chez le curé du village, M. Wenger, qui était un des ecclésiastiques les plus instruits du Valais, et qui nous dit en nous quittant : « Messieurs, je ne sais pas si dans ce moment vous avez beaucoup de foi, mais je suis sûr que lorsque vous reviendrez, vous n'aurez plus aucune croyance pour nos mystères enseignés par l'Eglise ».

Il a deviné juste à l'égard de mon camarade ; quant à moi, sa prédiction venait trop tard, car depuis un an, j'avais renoncé à toute croyance qui m'avait été enseignée par le catéchisme, et c'était uniquement par les principes de la logique que je suis devenu incrédule en matière de religion. Voici le raisonnement que je fis : Plus une chose est extraordinaire ou contre l'ordre des lois de la nature, et plus un événement est loin de nous, plus il est nécessaire d'apporter des preuves matérielles et évidentes pour acquérir la certitude ou la conviction que la chose est vraie et que l'événement est arrivé ; or, c'est précisément le contraire pour tout ce qui regarde les mystères, ainsi il n'est pas rationnel d'y ajouter foi. D'un autre côté, il est ridicule de présumer qu'un législateur infiniment juste, comme Dieu, ne manifeste pas d'une manière claire, sa volonté aux hommes s'il veut qu'ils s'y conforment. Pourquoi l'axiome adopté en justice humaine *lex non sufficienter promulgata non obligat* ne doit-il pas trouver son application lorsqu'il s'agit des préceptes divins ? Je le déclare ici, c'est la raison seule qui m'a fait rejeter la foi religieuse et non la corruption, ni la lecture d'aucun ouvrage antireligieux, car je n'avais lu à cette époque aucun livre de ce genre.

CHAPITRE II

ETUDES DE MEDECINE A VIENNE — DOCTORAT A LANDSHUT RETOUR EN VALAIS

(1804-1806)

« Départ pour Vienne »

Après avoir assisté à la clôture des festins de noces de la sœur de mon ami, nous quittâmes le lendemain vers sept heures son village. Deux bons guides qui connaissaient parfaitement le chemin à travers la montagne [Löt-schenpass] et le glacier, portèrent nos deux portemanteaux jusqu'à l'endroit où nous pûmes apercevoir la première habitation du canton de Berne et par conséquent ne plus nous tromper de chemin. A cet endroit, nous prîmes chacun son portemanteau sur nos épaules, pour commencer notre pèlerinage. M. Hasler était un peu mieux fourni que moi et, comme son père était un des plus riches de son endroit, j'espérais que sa bourse serait assez bien garnie pour pouvoir compter sur son assistance en cas de besoin pendant le voyage ; j'ai donc cherché de m'informer d'abord combien il avait d'argent, et je fus fortement surpris quand j'ai appris qu'il n'avait que neuf louis, et par conséquent seulement trois louis de plus que moi pour faire son voyage. Il avait été borné à cette modique somme par les grandes dépenses que son père avait été obligé de faire pour le mariage. Toutefois, il y avait bien suffisamment dans nos deux bourses pour arriver jusqu'à Vienne, d'après notre calcul et les renseignements que nous avions eus, car nous devions nous embarquer à Ulm sur un bateau, qui ne pouvait nous coûter que peu de chose, pour être transportés de cette ville jusqu'à Vienne, et il ne nous fallait que cinq à six jours pour aller jusqu'à Ulm, et nous nous propositions de faire ce chemin pour la plupart à pied et de prendre seulement un guide pour porter nos effets.

Voyage jusqu'à Ulm

Et en effet nous traversâmes le canton de Berne, Lucerne, Zurich et Winterthur jusqu'à Constance sans rien dépenser pour des voitures, et ce n'était que depuis cette dernière ville jusqu'à Ulm que nous fîmes prix pour voyager en char à bancs, afin d'y arriver pour le jour qu'on nous indiquait comme jour de départ du bateau de Vienne ¹.

¹ Note marg. de l'auteur : « La Souabe me semble un grand plateau élevé. Cet effet dépendait naturellement de ce que je n'y apercevais plus de montagnes, et que j'avais été habitué de regarder un endroit qui n'était plus dominé par des cieux comme le plus élevé ».

Arrivés à Ulm, nous descendîmes dans une auberge que nous indiqua notre voiturier. Je fus d'abord frappé de la grande propreté de cette auberge et de l'élégance de la chambre qu'on nous donna, mais comme nous avions été habitués à une grande propreté dans les auberges de la Suisse, sans pour cela payer très cher, nous n'en fûmes pas effrayés et nous nous mîmes sans trop d'hésitation à la table d'hôte. Mais lorsque nous vîmes un grand nombre d'étrangers fort distingués, et une table somptueusement servie et le maître de la maison faisant les honneurs de la table dans un costume recherché, nous fîmes, chacun de son côté, des réflexions sur notre petite bourse. Nous avions d'autant plus lieu de faire ces réflexions que nous venions d'apprendre que le bateau ne partirait que dans cinq jours et que, par conséquent, il était dangereux de nous asseoir, pendant ce temps, à une table d'hôte splendide. Il s'agissait donc de nous assurer d'avance si le séjour dans cette auberge n'était pas trop coûteux et d'en chercher une autre si nous voyions que celui-ci serait trop cher. Quoique M. Hasler fût mon aîné, c'était cependant moi qui étais chargé de la dépense et de tous les arrangements et de toutes les difficultés du voyage parce que j'étais moins timide et plus actif que lui.

J'abordai donc le maître de l'auberge en lui exprimant franchement que nous étions des étudiants dont la bourse n'était pas bien garnie, et qu'il était nécessaire de savoir d'avance si la dépense ne monterait pas trop haut. Il me répondit d'être tranquille, qu'il nous traiterait en conséquence dans le prix ; nous continuâmes donc d'y rester, et il nous prouva par la modique somme qu'il nous demanda au bout de cinq jours que c'était un brave homme ; et nous partîmes le sixième jour avec le bateau pour lequel nous avions payé chacun un louis d'avance, ce qui était au-dessus du prix que payèrent les autres voyageurs, comme nous l'apprîmes dans la suite ; nous avions aussi commis la faute de payer toute la somme d'avance, ce qui n'était pas dans l'usage, et nous fûmes ici les dupes du batelier qui profita de notre inexpérience.

D'Ulm à Vienne ; aventures

Ordinairement le bateau fait le trajet d'Ulm à Vienne dans six à huit jours dans la belle saison, et nous n'avions pas été informés que vers la fin de l'automne, il fallait beaucoup plus de temps pour deux motifs : d'abord parce que l'eau étant moins abondante, le fleuve [Danube] était bien moins rapide, et ensuite que les brouillards épais qui le couvraient empêchaient quelquefois complètement la direction du bateau de manière qu'on ne peut pas avancer du tout. Nous fîmes déjà le 2^e jour la triste expérience que ces brouillards nous empêchaient tous les matins de nous mettre en route avant onze heures et midi, et il arriva même quelquefois que le brouillard ne se dissipa presque pas du tout, de manière que nous ne pouvions faire qu'une lieue de chemin dans une journée.

Cette lenteur eut pour nous deux inconvénients bien graves : d'abord nous allions peut-être épuiser notre bourse dans les auberges avant d'arriver à Vienne, ensuite nous perdions un temps précieux en y arrivant peut-être quinze jours après l'ouverture des cours de médecine. Deux autres voyageurs,

un baron qui allait à Vienne pour l'étude du droit et un employé au ministère, se plaignant comme nous de l'extrême lenteur du voyage, il fut convenu entre nous quatre que nous prendrions à Ratisbonne un voiturier pour faire le reste du voyage par terre. D'après l'usage reçu, ce voiturier ne nous demanda qu'un acompte, et il est bien sûr que si nous n'avions pas payé notre bateau en totalité, nous n'aurions été obligés de [ne] payer que *pro rata* du chemin que nous venions de faire, comme firent nos deux nouveaux compagnons de voyage. Mais enfin nous nous trouvions déjà bien heureux d'avoir rencontré deux autres voyageurs pour compléter une voiture de quatre places, et d'être certains d'arriver à Vienne dans un temps déterminé et de nous soustraire au mortel ennui d'aborder tous les soirs dans une très mauvaise société, dans une mauvaise auberge sur la rive du Danube et d'y rester quelquefois presque toute la journée du lendemain. Toutefois une nouvelle contrariété nous attendait à Straubing, première ville frontière de l'Autriche. Indépendamment qu'on nous demanda nos passeports, on exigea aussi d'indiquer quels seraient nos moyens d'existence à Vienne, et ici je fis d'abord un *quiproquo* à cause que j'étais peu familier avec les expressions allemandes, n'ayant bien connu que l'allemand corrompu du Valais. On nous demanda : *Wie werden Sie in Wien leben ?* et je compris qu'il s'agissait d'indiquer comment nous mangerions, et je répondis que je ne le savais pas encore, que nous verrions quand nous y serions arrivés. A cette réponse on nous riposta : « Dans ce cas, vous ne pouvez pas continuer votre chemin, car il est défendu de laisser passer des gens qui n'ont pas de moyens d'existence ». De nouvelles explications me firent comprendre qu'il s'agissait de prouver que nous trouverions des moyens d'existence, et nous assurâmes que nous y avions des compatriotes qui étaient chargés de nous donner de l'argent, et je montrai pour preuve le petit bon, bien mal écrit, que m'avait remis M. Julier, de Varone, pour toucher dix louis chez ses cousins MM. Julier. Les employés autrichiens sont généralement grossiers, et j'en ai eu dans cette circonstance la première preuve, car ils jetèrent presque à mes pieds ce billet en me disant : « Un pareil chiffon de papier ne signifie rien, et si vous n'avez pas de lettres de change ou d'autres preuves à nous montrer, vous n'avez qu'à retourner là d'où vous êtes venus ». Et par malheur, M. Hasler n'avait de son côté pas la moindre preuve à montrer, parce qu'il avait été convenu que son père lui enverrait aussitôt [après] son arrivée à Vienne de l'argent par un canal quelconque. Cependant je ne me laissai pas intimider, et j'entrepris de leur prouver que le chiffon de papier, tout mal écrit qu'il était, n'était pas moins clair et positif, que je devrais toucher 10 louis en arrivant à Vienne, que la forme et la rédaction étaient celles de l'usage du pays d'où je venais, et que mes parents me procureraient au fur et à mesure de mes besoins de nouvelles sommes ; que, pour ce qui regardait mon compagnon, il avait été recommandé d'avance à des compatriotes qui étaient chargés à lui donner, à Vienne, l'argent dont il aurait besoin, et que si l'on ne nous avait pas munis de lettres de change, ç'avait été dans la crainte que nous ne les perdissions en route. Enfin, mon plaidoyer réussit et on nous laissa passer.

Dès le premier moment de notre voyage, depuis Ratisbonne, nous fûmes surpris d'entendre appeler le voiturier par le mot *Schwager* (beau-frère) et nous crûmes un moment que c'était ainsi qu'il se nommait ; cepen-

dant, nous demandâmes des éclaircissements et on nous dit que c'était ainsi qu'on appelait tous les voituriers en Autriche qui conduisaient des voyageurs. Ce nom leur est donné, à ce que l'on nous dit, parce qu'ils conduisent souvent des filles de mauvaise vie qui les paient avec leurs faveurs, et qu'il s'établit ainsi une parenté avec les cochers et les autres voyageurs qui partagent les mêmes faveurs.

Arrivée à Vienne

Nous arrivâmes enfin heureusement à Vienne dans les premiers jours de novembre [1804], et nous avons appris depuis que le bateau que nous avions quitté n'y était arrivé qu'à la fin du mois ; ainsi nous étions amplement dédommagés du sacrifice que nous avons fait. C'était vers 9 heures du soir que nous traversâmes un long faubourg dont je ne me rappelle pas le nom [Heiligenstadt]. Le glacis qui entoure la ville, très bien éclairé par des lanternes, nous sembla une étendue immense et nous donna un idée très exagérée de Vienne.

Le cocher nous descendit dans une auberge, où ce genre de voituriers avaient l'habitude de conduire leurs voyageurs, à peu près comme sont à Paris, les hôtels de la rue Gît-le-Cœur, avec la différence qu'à Vienne c'était une véritable auberge où l'on couche et mange. Notre mise à la valaisanne et notre petit bagage n'ont pas dû prévenir en notre faveur, car on nous mit dans une chambre bien misérable, mais ce n'était pas ce qui nous occupa dans ce moment. Des jeunes gens n'arrivent jamais sans un grand appétit au gîte, et notre première presse fut de souper ; nous ne pensâmes même pas que nous avions à nous occuper de payer le cocher dans la soirée même, et nous causions bien tranquillement pendant le souper comment nous irions chercher le lendemain matin MM. Julier, dont nous avions l'adresse, pour toucher des fonds et pour payer ensuite tout à notre aise la voiture, car nous n'avions plus le sol et nous avions même emprunté quelques florins au baron qui voyageait avec nous. Après le souper nous pensâmes donc d'aller nous coucher, mais à peine arrivés dans notre chambre, le voiturier se présenta pour être payé. Nous avons beau lui protester qu'il aurait sûrement son argent le lendemain, il ne voulut rien écouter et nous menaça, avec des injures les plus grossières, de nous dénoncer à la police. J'avais une montre en argent, je la lui donnai, et nous lui offrîmes même nos effets en gage jusqu'au lendemain, il prit la montre seulement et nous laissa tranquilles probablement parce qu'il était trop tard pour s'adresser à la police ; ce qui nous fit le plus de peine, c'est que cette scène se fit en présence du baron, qui était aussi notre créancier, cependant celui-ci ne nous dit rien, quoiqu'il ne pensât probablement pas d'une manière favorable sur notre compte puisqu'il m'emprunta le lendemain matin une paire de pantalons de velours violet que j'avais, sous prétexte qu'il ne voulait pas défaire sa malle et que ses pantalons de voyage étaient trop sales pour se présenter chez des connaissances où il allait loger.

Il faisait à peine jour, le lendemain, que notre voiturier frappait déjà à notre porte en nous enjoignant de nous dépêcher d'aller chercher de l'argent, et en nous menaçant de nouveau. Pour le calmer il fut convenu qu'il res-

terait dans notre chambre avec M. Hasler, qu'il garderait comme otage, en attendant que j'irai toucher chez MM. Julier mes dix louis. Mais voilà un autre contretemps ; lorsque j'avais trouvé le logement de ces messieurs, on me dit qu'ils étaient absents et qu'ils ne seraient de retour d'un voyage en Hongrie que dans une dizaine de jours. Accablé comme par un coup de foudre, j'allais retourner à l'auberge pour communiquer cette mauvaise nouvelle à mon ami et nous mettre à la discrétion du voiturier, lorsque je me rappelai que Mlle Varonier devait être de retour à Vienne, et comme, par bonheur, j'avais l'adresse d'un teneur de livres qui s'occupait des affaires de cette demoiselle, je courus chez lui pour savoir sa demeure. Il me l'indiqua et j'étais assez heureux pour la trouver chez elle. Elle me reçut avec cette bonhomie et cette cordialité qui caractérisent les Valaisans, et me laissa à peine le temps de lui exposer mon embarras qu'elle s'empressa de m'offrir tout l'argent qui pouvait nous être nécessaire, non pas seulement pour le moment mais pour toutes les circonstances, et nous dit même qu'ayant su notre prochaine arrivée, elle avait songé d'arrêter pour nous une petite chambre près d'elle, chez un tailleur, dans le faubourg appelé *die Landstrasse*, qui nous prendrait en même temps en pension pour un prix très modéré, et qu'elle allait le prévenir de suite de notre arrivée afin que nous puissions nous y installer dans la journée même.

Je me hâtai d'accourir avec ma rançon auprès de l'ami Hasler, qui avait été toujours gardé à vue par le voiturier et qui commençait à s'inquiéter par ma longue absence. Après nous être libérés, nous nous rendîmes ensemble chez M^{lle} Varonier, qui nous conduisit dans notre logement, qui consistait dans une petite chambre où il y avait à peine place pour deux lits, et à laquelle il fallait arriver en passant par celle du tailleur où il demeurait avec sa femme et un petit enfant de 5 mois, et qui était en même temps son atelier et la salle à manger. Nos lits se ressentaient de la position de ce pauvre homme et il a fallu même lui faire des avances pour les acheter, et nous étions pendant huit jours presque couchés sur des planches. M^{lle} Varonier avait fait le prix pour la chambre et pour la pension qui ne consistait que dans le dîner. Je ne me rappelle plus à combien il se montait, mais ce que je sais parfaitement c'est que nous mangions du pain noir et que nous n'avions que la soupe et deux plats, et que nous buvions de l'eau, n'osant pas même nous donner de la bière dans la crainte de trop dépenser.

Au théâtre

Nous voulions toutefois, le premier jour, nous dédommager un peu de la contrariété de notre arrivée à la capitale, en nous donnant le plaisir du spectacle ; et nous prîmes conseil de notre tailleur sur le choix du théâtre, qui naturellement nous indiqua celui qui était de son goût et, par conséquent, le plus mauvais, situé à la Léopoldstatt, et connu sous le nom de *Kasperle*, nom d'un acteur qui faisait les niais dans le genre de Brunet, des *Variétés*, à Paris. Pour rendre la partie complète, comme il faisait mauvais temps, nous nous y fîmes conduire par un fiacre, dans lequel je commençai en montant, en vrai provincial, par casser une glace, que le cocher me fit payer le triple. Arrivés devant le théâtre, nous lûmes l'affiche des prix des places

et nous choisîmes le plus bas et fûmes placés au paradis avec les charbonniers et chiffonniers. On représenta *la Fée du Danube* (*Das Donauweibchen*), opéra-féerie, alors la pièce à la vogue par les nombreuses décorations de féerie. J'ai le souvenir que je ne m'y suis pas amusé parce que je me sentais mal à mon aise au milieu de cette crapule qui mangea de petites saucisses pendant les entractes. Ce qui m'avait paru le plus extraordinaire à ce spectacle tout nouveau pour moi, c'était d'entendre chanter au même moment plusieurs personnes des paroles différentes.

Les cours de médecine à Vienne ; premières inscriptions

« 1804. *Âgé de 20 ans* »

L'année scolaire de 1804 venait de commencer depuis quelques jours, et notre première course fut de nous présenter à l'université, pour nous informer quels étaient les cours à suivre dans la première année de médecine, et pour nous faire inscrire sur la liste des étudiants. On nous indiqua l'anatomie, la chimie et l'histoire naturelle pour les cours du 1^{er} semestre, mais on nous fit part en même temps d'une ordonnance de l'empereur [François II], qui venait de paraître et qui obligeait à l'avenir tous les étudiants qui voulaient être reçus docteurs à Vienne, de faire pendant deux ans dans une université autrichienne un cours de philosophie et de physique, même dans le cas qu'ils eussent fait ces études dans une université étrangère et qu'ils fussent munis d'attestation. C'était un nouveau contretemps pour nous, et c'était en vain que nous montrions les belles attestations du professeur Amstaad, qui prouvaient que nous avions fait à Sion pendant deux ans ces études ; on ne voulait pas déroger en notre faveur. Toutefois, on comprenait très bien que ce serait une perte de temps pour nous que de répéter pendant deux ans ce que nous avions déjà étudié. En outre, le temps des études médicales proprement dites avait été fixé par cette même ordonnance à cinq ans ; il aurait donc fallu que nous restassions pendant sept ans à Vienne avant de pouvoir obtenir le grade de docteur. On nous montra de la bienveillance et nous conseilla de nous adresser à un chef de l'université pour lui exposer notre position, et nous eûmes encore ici un bon accueil, mais il ne put pas davantage lever la difficulté. Cependant, sur notre observation que nous ne voulions pas pratiquer la médecine à Vienne, et que le plus essentiel pour nous était de pouvoir faire nos études et obtenir des certificats avec lesquels nous pourrions nous présenter plus tard dans une autre université pour obtenir le diplôme de docteur, on consentit de nous inscrire comme des auditeurs extraordinaires et de nous délivrer des certificats après chaque cours à la condition cependant de subir un examen sur la philosophie et la physique. Nous étions contents de cette décision et nous subîmes, au bout de quelques jours, avec honneur, notre examen, et nous fûmes immédiatement enregistrés sur la liste des étudiants de médecine avec la clause que nous ne pourrions pas être reçus docteurs à Vienne.

Voilà donc bien des difficultés vaincues et nous commençâmes avec ardeur nos études. Cependant la plus grande subsistait encore pour moi, celle de trouver des moyens de gagner de l'argent pour pouvoir vivre lorsque mes

huit livres, dont il ne me restait plus que six, seraient épuisées. Je me rendis donc chez M. l'abbé [Nicolas] Dufour, Valaisan, pour lequel j'avais une lettre de recommandation et qui était venu dans le temps à Vienne à peu près comme moi, et qui était devenu l'instituteur des princes de Dietrichstein et enfin prévôt mitré de la riche abbaye de Nikolsbourg, et qui avait même été envoyé en mission diplomatique dans les Pays-Bas par l'empereur Joseph II. Il m'accueillit très bien, mais lorsque j'avais touché la corde de ma détresse et du motif principal de ma visite, qui du reste lui avait été indiqué dans ma lettre de recommandation, il ne m'a pas été difficile de m'apercevoir que je ne trouverais pas beaucoup d'appui chez lui, quoiqu'il me fît des protestations de s'intéresser à moi. Toutefois, il me donna des conseils et des avis qui m'ont été bien utiles et qui ont préservé mon jeune âge des dangers d'une grande ville. Voilà son allocution que j'ai retenue tout entière : « Vous venez à Vienne pour étudier la médecine, eh bien, que votre premier pas soit fait pour visiter l'hôpital des vénériens, pour apprendre à connaître le ravage affreux qu'occasionne une certaine maladie lorsqu'on se met en contact avec certaines personnes de l'autre sexe. Vous êtes jeune et sans expérience, gardez-vous bien de vous livrer aux sollicitations de ce sexe que vous rencontrerez journellement sous vos pas. Je suis bien loin de vous insinuer à fuir les femmes ; il faut au contraire que les jeunes gens apprennent dans leur société la politesse, la prévenance et la douceur, mais pour cela il ne faut se mêler que dans les cercles de femmes honnêtes. Ainsi, en un mot, apprenez à distinguer dans les femmes les vertus et les vices, recherchez celles qui pratiquent les premières et fuyez les autres ». Cette morale simple et éclairée d'un vénérable ecclésiastique fit sur moi l'impression la plus profonde et la plus salutaire. Elle m'était d'autant plus nécessaire que j'avais été tourmenté pendant les deux années de ma philosophie à Sion par les passions les plus ardentes, et que j'étais très disposé de m'abandonner à leur torrent dans une ville où je n'avais plus à craindre d'être puni pour mes écarts.

J'étais porteur d'une autre lettre de recommandation bien pressante par mon cousin le grand bailli Augustini pour M. le baron de Badenthal. Celui-ci me reçut également avec politesse et me promit de s'intéresser à moi ; mais il me fit tellement voir de la difficulté à obtenir une place d'instituteur que je vis bien clairement que je ne devais pas beaucoup compter sur lui. Ma mise passablement grotesque et mesquine, le peu d'usage que j'avais du monde, et par conséquent la manière gauche avec laquelle je me présentais, devaient naturellement prévenir contre moi. Du reste, les temps avaient changé : Vienne fourmillait de jeunes instituteurs, et mon instruction, qui aurait été regardée comme remarquable trente ans auparavant, ne pouvait plus lutter que péniblement avec celle des autres jeunes gens de mon âge ; je parlais en outre l'allemand avec un accent qui devait déplaire à tout le monde.

Il me restait une troisième lettre de recommandation à remettre : c'était une de M. [Kasimir] Arnold, de Brigue, ancien capitaine au service de France, pour son frère, qui était un naturaliste distingué à Vienne. La lettre était accompagnée de quelques coquillages et d'un portrait en miniature du capitaine. On m'avait déjà prévenu que je n'aurais rien à espérer de ce naturaliste, parce que ses facultés intellectuelles diminuaient sensible-

ment et qu'il était presque dans la pauvreté, malgré sa renommée comme savant. Il prit ma lettre sans la lire, il ne regarda pas même le portrait de son frère qu'il posa sur la cheminée et ne s'occupa que de regarder les coquillages, qu'il nomma de suite par leur nom de genre et d'espèce.

J'avais encore une lettre de recommandation pour M. Boos, directeur du jardin botanique de Schönbrunn, mais comme il aurait fallu sacrifier une journée pour m'y rendre, je la remis à plus tard. C'était peut-être celle qui m'aurait été la plus utile, mais comme ma position avait changé subitement, je n'en ai pas fait usage depuis.

Quoique peu satisfait du résultat de mes lettres de recommandation, je n'étais cependant pas encore découragé, parce que j'espérais encore en la promesse de M. Bolongaro-Borgnis, qui m'avait assuré qu'il chargerait M. Artaria, premier marchand d'estampes dans la Burgstrasse, de me fournir des moyens d'existence : mais lorsqu'après avoir été plusieurs fois chez M. Artaria, celui-ci me répondit qu'il n'avait reçu aucun avis pour moi, une mélancolie noire et une véritable maladie du pays s'emparèrent de moi pendant une huitaine de jours, et quoique je luttasse avec une volonté bien déterminée contre mon mauvais destin et que je fusse armé d'une grande résignation et disposé à frapper de nouveau à toutes les portes, je crois que je serais tombé malade, si je n'avais pas vu bientôt un changement favorable à ma position. Heureusement ce changement arriva d'une manière inattendue.

M^{lle} Varonier était à Vienne pour retirer sa part de succession du feu baron de Badenthal qui était de 100.000 florins ; elle était en même temps chargée de retirer celle de la famille Bertrand qui s'élevait à la même somme, et elle était, pour cet objet, nantie d'une procuration. Avec la meilleure intention, c'était bien la personne la moins capable à terminer une affaire. Ignorant complètement les formalités judiciaires, méfiante et incapable de saisir des éclaircissements qu'on lui donnait, et voyant des pièges où il n'y en avait pas, elle était dupe dans des cas où elle croyait voir bien clair. Au reste, ne sachant pas écrire, elle ne pouvait entretenir par elle-même aucune correspondance avec les héritiers du Valais, ni même signer un acte. Elle me pria donc d'être à l'avenir son secrétaire et de l'aider à débrouiller ses affaires avec les avocats et les avoués, et m'offrit pour ma peine tout l'argent qui pourrait m'être nécessaire et m'engagea même à ne plus chercher mes moyens d'existence ailleurs, pour être à même de lui donner tout le temps dont je pouvais disposer dans l'intervalle de mes cours.

On conçoit que je ne fis pas de difficulté d'accepter et que mélancolie et nostalgie venaient d'être dissipées à l'instant de cette bonne proposition. Je commençai d'abord mes nouvelles fonctions par sa correspondance qui était très arriérée, et je lui ai appris à signer son nom, ce qui était d'autant plus essentiel qu'elle avait à signer plusieurs pièces. En peu de jours, j'étais initié dans toutes ses affaires et je compris toutes les difficultés qu'on élevait pour retarder le paiement des sommes qui lui étaient dues, soit pour elle-même, soit pour la famille Bertrand, et j'entrai en relations avec son avoué et son avocat. Après quelques conversations avec ces messieurs, je m'aperçus clairement qu'ils cherchaient à traîner l'affaire en longueur ; je lui conseillai donc de changer l'un et l'autre, mais comme il fallait avant tout obtenir quelque décision d'un tribunal devant lequel avaient été portés

plusieurs incidents que la partie adverse (qui était le baron de Badenthal actuel) avait fait naître, nous ne pûmes avoir recours à d'autres hommes de loi qu'à la fin du printemps. En attendant, j'avais fait quelques connaissances par lesquelles j'ai eu de bonnes informations sur un avocat intègre à qui M^{lle} Varonier a ensuite remis son affaire et qui ne tarda pas à la terminer en sorte qu'elle a pu se préparer à partir en automne ayant tout bien fini.

Mes fonctions auprès de M^{lle} Varonier étaient souvent d'autant plus fatigantes qu'elle voulait à chaque instant me faire faire des démarches inutiles ou ridicules, car, ne comprenant absolument rien dans la marche des affaires, elle avait toujours peur d'être trompée, et j'avais souvent mille peines d'éclairer son jugement et de l'empêcher à se nuire à elle-même par quelque incartade. Heureusement qu'elle avait en moi une confiance entière et finissait toujours par céder à mes avis. Mes études médicales ont nécessairement dû souffrir par les occupations que j'avais chez M^{lle} Varonier, cependant il ne m'est arrivé que bien rarement de manquer des leçons. Le préjudice le plus grand a été à l'égard de l'étude de l'anatomie puisque les salles de dissection n'étaient ouvertes que le soir, et que c'était précisément le moment où j'avais sa correspondance à faire, ou qu'il fallait discuter avec elle. J'ai toujours ressenti depuis l'inconvénient de n'avoir pas assez approfondi l'anatomie, et ce manque de notions précises a été probablement la seule cause que je n'aie pas occupé un rang distingué comme opérateur, ayant du reste toutes les autres qualités d'un chirurgien.

M^{lle} Varonier avait conservé pendant son séjour à Vienne pour ainsi dire toutes les habitudes du Valais : ainsi, elle allait à la messe tous les jours, et conserva la mode valaisanne dans l'habillement en adoptant toutefois le chapeau des dames de Vienne, et comme elle était sans prétention et très économe, ce qui était naturel à l'âge de 50 ans, elle portait ordinairement des bas bleus sur les talons desquels elle mettait une pièce d'un drap d'une autre nuance, et comme j'étais souvent obligé de la conduire quelque part et de lui offrir le bras, la négligence de sa mise me contrariait beaucoup, sans avoir osé lui faire des observations dans la crainte de lui déplaire.

Vers l'automne, toutes les affaires de M^{lle} Varonier ainsi que celles des enfants Bertrand étaient arrangées, et elle se disposa à retourner en Valais, après avoir chargé un nommé Forrer, horloger suisse, de retirer les intérêts de ses fonds qu'elle venait de mettre à la banque. Son départ prochain fut pour moi un nouveau sujet d'inquiétude parce que j'avais à craindre qu'avec la cessation de mes fonctions, les secours cesseraient aussi. Je devrais donc songer de nouveau à me procurer quelque place après son départ ; il me semblait que je rencontrerais d'autant moins d'obstacles que je savais mieux me présenter, que j'étais mieux habillé, que je parlais avec plus de pureté la langue allemande et que j'avais lieu de compter, d'après ce que M^{lle} Varonier m'avait fait entendre, que je recevrais d'elle un bon cadeau en argent à son départ. Occupé de ces pensées et songeant à me présenter de nouveau chez l'abbé Dufour pour demander son appui, Mademoiselle remarqua un jour que je paraissais triste et préoccupé et me demanda le motif de cet air de mélancolie qu'elle voyait peinte sur ma figure. Je ne voulais pas d'abord lui répondre et je cherchais de détourner la question, mais elle insista et je lui

avouai que je réfléchissais comment je me présenterais de nouveau chez M. Dufour et chez d'autres pour me procurer une place d'instituteur afin de pouvoir continuer mes études. Elle me répondit sur-le-champ avec une extrême bonté : « Vous n'avez pas à vous occuper de cela ; vous m'avez rendu d'assez grands services pour que je me charge dorénavant de vous fournir tout ce qui vous sera nécessaire jusqu'à la fin de vos études et votre retour en Valais ; et, pour que vous soyez pleinement assuré de ma promesse et garanti en cas de mort, je vais vous signer un acte que vous dresserez après avoir pris l'avis d'un homme de loi qui vous assurera la promesse que je viens de vous faire », et comme elle allait partir sous peu de jours, elle voulut que cette pièce fut prête le lendemain : « En récompense des grands et fidèles services que M. Kaempfen m'a rendus dans mes affaires particulières et dans celles de la famille Bertrand, je m'engage de lui fournir tout l'argent qui lui sera nécessaire jusqu'à l'achèvement de ses études médicales, sa réception comme docteur et son retour dans sa patrie ; et j'entends que les mêmes secours lui seront donnés, en cas de mort, par mes héritiers. En conséquence, j'autorise M. Forrer de donner au dit M. Kaempfen tout l'argent qu'il lui demandera à ce sujet »².

Possesseur de cette pièce, il n'y avait plus de soucis pour moi, et je pus dès ce moment me donner tout entier à l'étude, cependant je prévis la possibilité que, par la mort de M^{lle} Varonier, ses héritiers pourraient élever des difficultés, et je me hâtai dans l'année qui suivit le départ de M^{lle} Varonier de fréquenter tous les cours possibles afin d'obtenir des certificats dans chaque branche de la médecine.

« 1805. *Agé de 21 ans* »

J'avais déjà rempli en partie ce même but dans la première année, malgré mes occupations chez M^{lle} Varonier, en quittant au bout de quatre mois la pension et le logement du tailleur, où nous avait d'abord installés cette demoiselle, pour nous loger en ville près de l'université. La grande parcimonie dans laquelle je vivais pendant ces premiers mois, et la mauvaise nourriture que je prenais, pour ne dépenser que le moins possible, me donna une faiblesse générale et une diarrhée chronique, que je guéris facilement en buvant du bon vin de Hongrie et en prenant une bonne nourriture. J'étais tellement faible que j'avais souvent de la peine de monter jusqu'à l'amphithéâtre de l'anatomie qui était au sommet du bâtiment.

L'amitié intime dans laquelle je vivais avec Hasler, qui prenait aussi son argent chez l'homme d'affaires de M^{lle} Varonier, donna lieu presque à une bourse commune, c'est-à-dire que c'était toujours celui de nous deux qui gardait l'argent qui avait la meilleure serrure à sa commode, étant toujours logés ensemble. Il tenait alors une note exacte de ce que l'un de nous

² En marge, la note suivante de l'auteur : « Voyage à Presbourg après le départ de M^{lle} Varonier. Je fréquente souvent les spectacles pour apprendre l'allemand et les usages du monde. Un pacha exilé me poursuit. M. d'Arnaudt, un des précepteurs de Marie-Louise, me conduit dans une voiture de la cour à Laxembourg. Je ne retourne plus chez M. de Badenthal. M. [Bonaventure] Bonvin arrive à Vienne ».

venait de toucher et inscrivait chaque fois la somme qu'il sortait pour le compte de l'un ou de l'autre. Un soir que mon ami voulait aller au spectacle, tandis que je restais à la maison, et voyant au moment qu'il allait sortir que je n'avais pas assez d'argent dans mon portefeuille pour aller souper, je lui demandai un billet de 5 florins, mais comme il était un peu en retard et qu'il craignait de ne pas se trouver pour le commencement du spectacle, au lieu de sortir lui-même le billet, il me remit la clef pour que je le prisse moi-même lorsque je sortirai.

Il n'y avait pas très longtemps que nous avions touché chacun 500 florins chez M. Forrer, le tout en billets de 5 florins à l'exception de deux dont chacun était de 25 florins. Tous ces billets de 5 florins étaient réunis en un seul paquet. Lorsque je l'ouvris, il me sembla que le paquet se trouvait plus diminué qu'il n'aurait dû l'être d'après le temps qui s'était écoulé depuis que nous avions touché cet argent. Je me mis donc à compter les billets et puis je pris le cahier des recettes et dépenses qui se trouva à côté, et je vis en établissant la balance qu'il manquait à la caisse une somme de 245 florins. Je connaissais l'exactitude de mon ami dans sa comptabilité, et je savais aussi qu'il n'aurait pas prêté d'argent sans m'en instruire. Je conçus donc le soupçon que nous étions volés, et j'en avais la certitude dans la soirée au retour de M. Hasler du spectacle. Qui pouvait être le voleur ? Nous cherchions en vain, et il fallait de la prudence pour le découvrir ; nous prîmes donc le parti de ne rien divulguer. Nous pensions que la domestique qui faisait notre chambre et nos bottes pouvait avoir une fausse clef ; il s'agissait donc de la surveiller, dans la persuasion qu'elle ne s'arrêterait pas en si bon chemin si c'était elle. Nous ne fîmes donc semblant de rien, mais nous marquâmes tous les billets restants avec un trait au crayon dans un angle du dos, et nous affectâmes même de lui parler avec plus de bonté que nous avions coutume de le faire. Le lendemain, nous priâmes un de nos amis, dont la probité nous était connue et qui s'installait quelquefois pendant notre absence dans notre chambre, de ne pas revenir pendant quelques jours, et nous restions toute la journée dehors en prévenant même la domestique, comme nous le faisions souvent, que nous ne rentrerions que vers six heures du soir. A notre retour, nous nous informâmes si quelqu'un était venu, on nous répondit négativement ; nous comptâmes alors nos billets, et il en manqua un du paquet de cinq florins. Nous étions cette fois certains que personne n'était entré dans notre chambre que la domestique, en conséquence notre soupçon sur elle était confirmé, mais il fallait encore des preuves matérielles. J'allai donc communiquer à ses maîtres ce qui venait de se passer et leur surprise fut grande parce que, disaient-ils, depuis trois ans ils n'avaient aucun reproche à lui faire ; le maître resta même tout à fait incrédule, mais la maîtresse se prêta avec toute l'obligeance pour faire découvrir la vérité et fut prête à s'emparer de ses affaires pour découvrir l'argent volé ; mais avant tout elle voulait lui donner un billet de 25 florins pour le faire changer contre des billets de 5 florins, espérant qu'elle pouvait avoir l'idée de garder elle-même ce billet, et que parmi ceux qu'elle nous donnerait en échange, il pourrait se trouver le billet marqué qu'elle nous avait dérobé dans la journée. Cet expédient réussit, car elle lui remit en effet 5 billets de 5 florins dont l'un était marqué comme nous l'avions indiqué. La maîtresse nous fit appeler en nous disant : « Votre voleur est

découvert », et elle s'empara au même moment de tous ses effets pour y faire de nouvelles perquisitions, tandis que nous fîmes entrer la domestique chez nous pour l'accabler par les preuves les plus convaincantes et la menacer de la livrer sur-le-champ à la police si elle n'avouait pas son vol. Elle ne put résister aux charges qui pesaient sur elle, mais elle n'avoua d'abord qu'une somme de cent florins qui était encore dans sa malle, mais n'ayant pas pu rendre compte de beaucoup d'objets de luxe qui se trouvèrent parmi ses effets, et que la maîtresse ne lui avait pas encore vus, elle fut obligée de convenir du tout, et obligée en même temps de la double clef qui était entre ses mains.

On nous restitua d'abord l'argent qu'elle n'avait pas encore dépensé, et au bout de quelques jours sa mère, qu'on fit prévenir à la campagne, nous paya intégralement. Une scène plaisante eut lieu à cette occasion, le lendemain de notre enquête : le maître de la maison qui avait tant de peine à croire la domestique infidèle et qui la défendit d'abord non seulement avec chaleur mais avec inconvenance, en nous accusant nous-mêmes comme des jeunes gens qui, ayant dissipé leur argent, voulaient faire porter leur faute sur une fille innocente ; ce maître qui avait probablement eu quelque liaison intime avec cette fille qui était très belle, eut des coliques assez fortes et voulut se guérir par une bouteille de vin de Tokay, qu'il avait dans sa cave, lorsqu'en y allant pour la chercher il n'y trouva plus sa bouteille. Toute la maison retentit alors de ses imprécations contre la fille, et il fallut qu'à notre tour nous intercédassions pour elle afin qu'il ne la dénonçât pas aux autorités. Il s'entend que la domestique fut mise à la porte. Quelques mois après je ne fus pas peu surpris de reconnaître cette même fille dans un bel équipage, elle était devenue la maîtresse d'un seigneur.

Munich et Landshut ; réception du doctorat ; retour à Vienne ; entrée des Français

Pouvant me vouer entièrement à l'étude depuis le départ de M^{lle} Varonier, j'avais suivi à la fin de l'année scolaire 1805 toutes les branches de médecine³, et je m'étais muni de certificats sur tous les cours auxquels j'avais assisté avec une grande assiduité, à l'exception des cours de clinique que je ne fréquentais qu'occasionnellement. Toujours un peu tourmenté par l'idée que, malgré la promesse écrite, les secours pourraient me manquer, je voulais presser l'époque de ma réception et je proposai, à l'arrivée des vacances, à MM. Hasler et Bonvin de nous rendre à l'université de Wurtzbourg, qui était renommée par ses bons professeurs, dans l'espoir qu'après une année de séjour dans cette ville, pendant laquelle nous nous serions familiarisés avec l'enseignement des professeurs et fait connaître avantageusement par nos études, nous pourrions hasarder de nous présenter aux examens

³ En marge les annotations suivantes de la main de l'auteur : « Professeurs » occupant des chaires de médecine ou de sciences auxiliaires à Vienne : « MM. Mayer, anatomie ; Leber et son gendre Zimmermann, pour la chirurgie ; Jacquin, chimie et botanique ; Jordan, zoologie et minéralogie ; Ambschel (ex-jésuite), physique ; Reinlein, clinique chirurgicale ; Kern, idem ; Rudtorffer, opérations ; Collin, pathologie, thérapie et matière

de doctorat. Mon projet fut trouvé excellent par mes deux camarades et nous quittâmes Vienne le 1^{er} octobre pour nous rendre à Wurtzbourg ; mais quel fut notre étonnement lorsqu'arrivés à Munich, on nous apprit que le grand duc [Maximilien-Joseph] de Bavière venait de quitter sa capitale et que nous ne pouvions poursuivre notre voyage sans traverser les armées autrichienne et française au moment d'une guerre entre ces deux nations, et que sans aucun doute les avant-postes autrichiens ne nous laisseraient pas passer pour nous rendre sur un territoire occupé par leurs ennemis, les Français ; nous risquerions même d'être arrêtés et soupçonnés d'être des espions. Nous étions tous les trois si peu occupés des événements politiques que nous ne lisions jamais les journaux et que nous ignorions, presque jusqu'à notre arrivée à Munich, qu'on se faisait la guerre. Cette nouvelle bien confirmée par les mouvements militaires que nous vîmes nous-mêmes, nous contraria au suprême degré, et nous craignîmes surtout de perdre un temps précieux pour nos études si nous étions obligés de rester quelque temps à Munich. Dans cet embarras, quelqu'un à qui nous fîmes part de nos craintes, nous dit que le moyen le plus sage pour nous dans cette circonstance était de nous rendre à l'université de Landshut qui se trouvait à dix lieues de Munich, et que si nous voulions avoir quelques renseignements sur cette université, nous pouvions en recevoir du professeur Walter qui se trouvait dans ce moment à Munich. En réfléchissant sur ce conseil, nous n'y voyions rien d'avantageux, d'abord parce que Landshut n'avait point de grand hôpital que nous aurions pu fréquenter avec avantage en attendant la fin de la guerre ou l'ouverture des cours de l'année scolaire suivante ; toutefois, nous résolûmes d'aller voir le professeur Walter pour avoir de nouveaux renseignements sur l'école de médecine de Landshut. Mais avant de nous rendre chez lui, il me vint l'idée de lui demander s'il n'était pas possible de nous y faire recevoir immédiatement docteurs, pour retourner de suite après notre réception à Vienne pour nous y livrer à la pratique des hôpitaux. M. Bonvin qui avait déjà étudié avant de venir à Vienne, pendant deux ans, la médecine à Innsbruck, appuya ma proposition, mais M. Hasler la combattit fortement. N'ayant pas suivi avec la même ardeur que moi les études, il ne se sentit pas aussi fort en théorie que moi et rejeta, comme une présomption ridicule, le projet de nous présenter, après deux années d'études, aux examens du doctorat. Toutefois, il céda à mes raisons et prit un peu de courage par mon exemple, et

médicale ; Zeller, maladies vénériennes ; Moser, professeur particulier de pharmacologie ; Frank Pierre, clinique et pathologie ; Beutel, idem.

» A l'Académie Joséphine : Professeurs Nord et Schmidt ; musée magnifique de cette Académie.

» Acteurs : M. Lange, M. Koch, M. Koberwein, M. Krieger, M. Crescentini, M. Weidmann, M. Roose, M. Weissenthurn, M^{lle} Milder, M. Sessi, M^{lle} Eigensatz.

» Cours du Dr Beer, pour les maladies des yeux.

» Les bals à la redoute.

» Professeurs d'accouchement : Boer, Steidele...

» Liaison avec le Dr Brentz. Excursion à Dornbach, à Baden et à Schöna.

» Le 1^{er} mai [fête de Sainte-Brigitte] se célèbre par les Viennois dans l'Augarten. Le Prater.

» Ascension de M. Robertson dans un ballon à parachute. Feux d'artifice de Vienne par Stüwer. Bonheur des habitants de Vienne, réunions des familles les dimanches dans les jardins des restaurateurs des faubourgs. »

nous allâmes communiquer mon dessein à M. Walter qui nous répondit qu'il fallait une autorisation particulière du gouvernement pour pouvoir faire une réception de docteur pendant les vacances, mais qu'il espérait que, vu les circonstances présentes extraordinaires, nous l'obtiendrions. D'après cette réponse satisfaisante nous partîmes le lendemain pour Landshut, où retournait également M. Walter, qui nous présenta de suite aux autres professeurs.

Nous fîmes une supplique au gouvernement, et nous eûmes une réponse favorable au bout de quelques jours pendant lesquels nous nous préparâmes aux examens particuliers de chaque professeur que nous subîmes de suite, et dans lesquels nous fûmes trouvés aptes à subir l'examen public qui devait précéder immédiatement le jour de notre réception, et qui n'était pour ainsi dire plus qu'une formalité. Il est bien vrai qu'on n'a pas été bien sévère avec nous, et qu'on n'a point cherché à nous embarrasser avec des questions trop difficiles ; cependant on ne nous a fait grâce d'aucune branche de médecine, et nous avons eu la satisfaction de pouvoir nous dire, dans notre conscience, qu'on ne nous a pas fait de faveur particulière en nous jugeant dignes d'être reçus docteurs.

Le séjour que nous fîmes à Landshut pour faire nos examens et la cérémonie de la promotion à laquelle on a employé une certaine pompe ⁴...

Pendant ce séjour très court l'armée française avançait rapidement, et il y eut le jour même de notre examen public et pendant la durée de cet examen des coups de fusil échangés entre l'arrière-garde d'une petite troupe autrichienne et les éclaireurs de l'avant-garde française, et on entendit le canon gronder autour de Landshut, mais nous étions tellement préoccupés de ce qui nous intéressait particulièrement que nous apercevions à peine les événements de la guerre. Toutefois, nous voyions qu'il fallait se dépêcher de quitter Landshut pour pouvoir retourner à Vienne avant que l'armée française avançât davantage et nous partîmes le surlendemain de notre réception munis de nos diplômes. Déjà l'armée française était trop avancée pour reprendre la route de Munich et nous fûmes obligés de prendre la route de Ratisbonne où se trouvaient encore des autorités autrichiennes pour viser nos passeports pour Vienne. Sur la route de Landshut à Ratisbonne nous fûmes arrêtés par un escadron de hussards français qui faisait une reconnaissance. A la vue de nos passeports, sur lesquels nous étions désignés comme des étudiants en médecine, le chef d'escadron nous dit d'un ton jovial : « Continuez votre route, Messieurs, la guerre n'a rien de commun avec la médecine », et nous arrivâmes le même jour à Ratisbonne, sans autre empêchement, et nous prîmes le lendemain un voiturier pour nous conduire à Vienne.

Ce voyage fut troublé par bien des incidents désagréables. Il fallut traverser un corps d'armée autrichien ; toutes les auberges étaient encombrées et nous étions quelquefois obligés de passer la nuit dans la voiture, soit faute

⁴ Note marg. de l'auteur : « Notre réception de docteurs en médecine et en chirurgie eut lieu le 17 octobre [1805] ; les professeurs étaient tous en habit d'uniforme brodé, un bedeau portant le sceptre académique sur lequel on nous fit prêter serment d'exercer la médecine avec honneur, et un autre bedeau portant sur un coussin de velours le chapeau doctoral ».

de logement, soit pour surveiller nos effets, mais ce qui était le plus pénible ce fut la grossièreté de quelques commandants de place qui firent des difficultés de nous laisser passer, nous menacèrent quelquefois de nous faire arrêter et nous traitèrent de vagabonds. « On ne choisit mieux son temps pour voyager, disait l'un d'eux, et ce ne sont que les espions qui parcourent le pays en temps de guerre ». D'autres nous menacèrent même de coups de bâton. Celui qui a vécu pendant quelque temps parmi le peuple autrichien est singulièrement frappé par le contraste qui règne entre la bonté des habitants en général et la grossièreté des mœurs des soldats et des officiers. Enfin, malgré nos fréquentes angoisses pendant ce voyage, nous arrivâmes enfin heureusement à Vienne.

Mais voilà un autre incident, à peu près semblable à celui de notre première arrivée en cette ville deux ans auparavant, qui faillit troubler notre joie d'être enfin au port. Nous étions en quittant Vienne abondamment pourvus d'argent, mais le double voyage, notre séjour à Landshut et les frais de nos examens et de notre réception mirent notre bourse tellement à sec qu'il ne nous resta plus qu'une vingtaine de florins, et comme nous n'étions arrivés que vers dix heures du soir, nous ne trouvions pas convenable d'aller déranger M. Forrer pour nous procurer l'argent nécessaire pour payer notre voiturier qui, du reste, parfaitement tranquille sur l'argent qui lui était dû, voyant beaucoup d'effets, ne fit pas la moindre difficulté d'attendre jusqu'au lendemain. Nous étions encore à souper lorsque le voiturier se présenta et nous pria de le payer dans la soirée même parce qu'il venait de trouver des voyageurs pour repartir le lendemain de grand matin, et qu'il ne pouvait pas perdre une si bonne occasion dans les circonstances actuelles quoique ses chevaux eussent besoin de quelques jours de repos. Il a fallu donc aller encore ce soir même réveiller M. Forrer, et M. Hasler se chargea de cette corvée désagréable et revint bientôt avec de l'argent.

Napoléon poussa cette campagne avec une telle vigueur que, peu de temps après notre arrivée à Vienne, son armée s'approcha de ses murs et que la cour fit des préparatifs de départ. Il parut alors une ordonnance de l'empereur François qui enjoignit à tous les étrangers, à l'exception des Prussiens, de quitter la capitale pour se rendre en Hongrie. Cette ordonnance nous mit dans une grande inquiétude pendant quelques jours ; mais je connaissais heureusement un employé qui était particulièrement chargé de la police des étudiants, et il me promit de faire en sorte qu'aucune perquisition ne serait faite chez nous, et que par conséquent nous pourrions rester tranquillement à Vienne et vaquer à nos études, pourvu que nous ne donnions par notre conduite aucun sujet de recherches. Ma précaution avait été superflue, car les Français entrèrent sous peu de jours à Vienne et le gouvernement autrichien avait autre chose à penser qu'à faire exécuter cette ordonnance qui du reste n'avait aucun but d'utilité, et personne des nombreux Suisses qui se trouvaient à Vienne n'avait songé à se rendre en Hongrie pour obéir à cette ordonnance.

J'ai vu l'entrée des Français à Vienne, et je suis allé quelques jours après à Schönbrunn pour voir une revue que passait Napoléon, c'était le même jour qu'un fanatique nommé [Staps] avait voulu le poignarder en rentrant de cette revue au palais de Schönbrunn.

Le typhus ; le grand hôpital ; la maison d'accouchement ; le Dr Beutel ; le professeur Pierre Frank

« 1806. Agé de 22 ans »

Après la bataille d'Austerlitz⁵, les hôpitaux de Vienne étaient encombrés de blessés et il s'y développa un terrible typhus que je gagnai en les fréquentant avec une grande assiduité. Mes amis et mon médecin avaient déjà désespéré de ma guérison lorsque tout à coup je me sentis, après seize jours de délire, comme réveillé d'un sommeil très agité. A peine en convalescence, MM. Hasler et Bonvin furent également atteints de l'épidémie, mais ni l'un ni l'autre, et surtout M. Hasler, ne furent aussi gravement ni aussi longuement malades. Nous avions d'autant plus à nous féliciter d'avoir échappé à la mort, qu'un grand nombre de jeunes étudiants avaient succombé. Après ma convalescence qui était rapide grâce à la bonne nourriture que je pouvais me procurer, je repris mes visites journalières dans le grand hôpital, et je fus bientôt reçu interne dans la maison d'accouchement sous le professeur Boër, où j'ai eu l'occasion de me vouer à toutes les manœuvres des accouchements soit sur le fantôme soit sur les femmes qui y étaient reçues. Cette admirable institution, dans laquelle tous les jeunes médecins peuvent se livrer à la pratique des accouchements, avait été créée par l'empereur Joseph II, dans le grand but de mettre un terme au grand nombre d'infanticides, et ce grand but fut complètement rempli. J'ai eu à regretter les belles leçons de clinique du docteur Pierre Frank, de cet Hippocrate moderne qui ne sera peut-être jamais dignement remplacé, et qui l'a été d'une manière pitoyable par un médecin obscur : le Dr Beutel, que nous appelions *der arme Beutel* [le pauvre sac], qui a été mis sur la chaire par cette même cabale jésuitique qui en avait chassé l'illustre Frank.

Pierre Frank, autant médecin philosophe qu'il était philanthrope, avait été calomnié aux yeux de l'impératrice [Marie-Thérèse] par la gent dévote et avait encouru sa disgrâce depuis deux ans. Ne voulant pas s'humilier devant le fanatisme et conserver son indépendance, il jugea qu'il valait mieux quitter Vienne que d'encenser une idole et il s'était rendu à l'université de Wilna où l'avait appelé l'empereur de Russie [Alexandre I^{er}]. Je n'ai donc pu assister qu'à trois ou quatre leçons de sa clinique pendant la première année de mon séjour à Vienne. Quelle majesté sur sa figure ! Quelle noblesse dans son maintien et dans sa stature élevée ! Quelle éloquence soit qu'il parlât latin, allemand ou italien ! C'était un Dieu sauveur auprès du lit du malade, et un oracle dans sa chaire. Il n'était donc pas étonnant qu'il eût des envieux et par conséquent des ennemis qui épièrent toutes ses paroles pour les rapporter à la cour lorsqu'elles étaient en opposition avec la dévotion et la superstition. On prétend qu'un vers de Lucrèce, *De rerum natura* [*Tantum religio potuit suadere malorum...* (livre I, vers 102) ; ou ... *quod contra, saepius illa religio peperit scelerosa atque impia facta* (livre I, vers 83-84) ; ... ou enfin *O genus infelix humanum, talia divis...* (livre V, vers 1193 ss.)] lui avait valu l'anathème de la cour. Il venait de citer ce vers à

⁵ Note marg. de l'auteur : « La bataille d'Austerlitz eut lieu le 2 décembre 1805 ».

l'occasion suivante : depuis longtemps Frank se plaignait de l'usage adopté de sonner avec une cloche placée sur la chapelle, qui se trouvait au milieu du grand hôpital, l'agonie de chaque mourant, et de répandre ainsi la terreur chez tous les malades qui l'entendaient. Un jour, pendant que Frank était dans sa chaire à faire sa leçon, cette cloche sonna trois ou quatre fois, coup sur coup, annonçant ainsi trois ou quatre morts. Il ne put alors maîtriser son indignation, et après avoir frappé avec une éloquence admirable tous les abus et toutes les superstitions, il termina par le vers cité. Dès ce moment il avait été décidé que Frank ne resterait plus longtemps à Vienne, et que sa grande célébrité n'appellerait plus les étrangers à l'université de cette capitale. Frank était un de ces hommes qui ne se laissent point éblouir par les divers systèmes de médecine qui passent comme la mode : aussi n'adopta-t-il du système de Brown, qui s'empara alors de toutes les têtes, que ce qui était conforme à son expérience et à sa vaste érudition, comme les médecins français d'aujourd'hui, qui ont une bonne logique, n'adoptent de la théorie de Broussais que ce qui est réel et confirmé par l'expérience. Si j'avais eu l'avantage de suivre Frank pendant quelques mois, j'aurais probablement été préservé de cette théorie exclusive qui ne reconnaissait, pour toute cause de maladie, que l'asthénie ou l'hypersthénie, et j'aurais évité plusieurs erreurs que j'ai commises dans les deux premières années de ma pratique civile et militaire.

Nous nous étions logés, depuis notre retour de Landshut, dans le faubourg nommé Wäringenstrasse, où se trouve le grand hôpital. Indépendamment que je fréquentais matin et soir le grand hôpital, et que j'étais très assidu à la maison d'accouchement, je fréquentais aussi la clinique des maladies des yeux du Dr Beer, le premier de tous les ophtalmologues que j'aie connus depuis, soit par la justesse de sa diagnose que par la dextérité dans toutes les opérations. C'étaient des mois bien heureux que ceux que je passais à Vienne depuis ma maladie. Revenu comme à une nouvelle vie, il me semblait que j'éprouvais des impressions neuves et plus douces ; débarrassé du souci du doctorat, je pouvais me livrer avec une liberté entière à l'étude ; aussi étais-je tellement absorbé qu'il m'est arrivé souvent d'avoir travaillé pendant quatorze heures par jour, et lorsque je me permettais quelque distraction, une partie avec mes amis, ou le spectacle, ce dernier était mon délassement le plus habituel pour apprendre à prononcer purement l'allemand et à connaître les usages du monde, j'éprouvais dans mon âme la gaieté la plus vive. Je disais plus tard en quittant définitivement Vienne : « J'ai vécu, je ne vivrai plus », et c'était une vérité. Ce n'est pas cependant que je n'aie eu depuis bien des jouissances, mais elles n'étaient jamais sans mélange de quelques soucis souvent très grands.

Pendant la seconde année de mon séjour à Vienne, je fis connaissance avec un étudiant en médecine, natif de Maestricht, et bientôt il se fit entre nous l'amitié la plus étroite de manière que nous nous communiquions nos plus secrètes pensées. Cette amitié ne s'est jamais depuis effacée de mon cœur, quoique nous ayons été pendant de longues années sans renouveler une correspondance qui venait d'être interrompue par les événements de la guerre et mon entrée dans la carrière militaire.

La facilité avec laquelle nous avons pu faire à Landshut nos examens et obtenir le doctorat, lui donna l'idée de se rendre également à cette université pour s'y faire recevoir docteur, mais n'ayant pas obtenu de son

père les fonds nécessaires, nous lui prêtâmes, entre M. Hasler et moi, la somme de 500 florins pour exécuter son plan. C'était sans doute une imprudence, car nous ne connaissions au fond ni les moyens de son père, ni sa probité, et un autre que lui avec les mêmes apparences d'honnêteté pouvait disparaître avec cet argent ; mais on est confiant dans l'âge de la jeunesse et lorsqu'on n'a pas encore été trompé, et nous lui prêtâmes cette somme très considérable pour nous avec le plus grand empressement et sans aucune crainte. Notre confiance fut bien placée. Il était de retour à Vienne au bout de six semaines, après avoir reçu comme nous le diplôme de docteur, et ne tarda pas à nous rembourser. J'ai eu à me féliciter depuis de cet acte de confiance qui l'a mis dans le cas de se présenter, parmi ses nombreuses connaissances, avec le titre de docteur, en faveur duquel il s'est d'abord fait un commencement de clientèle, qui lui a bientôt procuré l'avantage d'être médecin chez le prince Metternich.

« Départ de Vienne pour retourner en Valais »

La précipitation avec laquelle j'avais suivi tous les cours pendant trois ans, ne pouvait nécessairement me donner que des notions très superficielles dans chacun, et il aurait été bien important de demeurer au moins encore une année à Vienne, mais je n'osais puiser plus longtemps dans la caisse de M^{lle} Varonier, et à ce scrupule se joignit encore le désir de revoir ma patrie et d'y commencer ma pratique civile. Je me décidai donc de quitter Vienne au commencement d'octobre avec le D^r Bonvin. M. Hasler, qui avait quelques mois avant contracté des liaisons particulières et qui s'était logé séparément, ne voulut pas retourner avec nous malgré mes grandes instances. Il avait bien quelques bonnes raisons à m'opposer, entre autres celle de n'avoir pas encore fait son cours pratique des accouchements, qu'il avait négligé précisément à cause de sa liaison malgré mes observations ; mais il aurait toujours mieux valu retourner avec moi, et il est bien à présumer qu'en rentrant au pays il n'aurait pas succombé dix mois après à une inflammation d'entrailles à la suite de quelques excès et à l'ingestion de glace, au moment où il se disposait de retourner au pays et avait reçu l'argent pour faire la route.

Le D^r Bonvin et moi avions envie de voir une partie de l'Italie ; nous prîmes donc, avec deux autres voyageurs, un voiturier qui nous conduisit par Gratz, Klagenfurth et Laybach à Trieste. Nous arrivâmes dans cette ville, dominée par un plateau, au moment du coucher du soleil. Je ne crois pas d'avoir jamais ressenti une impression pareille à celle que me fit l'aspect du haut de ce plateau de la belle ville de Trieste, de son superbe port, et de cette plaine immense des eaux de la mer Adriatique dans lesquelles le soleil semblait s'enfoncer.

On nous avait dit à Vienne que nous pourrions nous embarquer facilement à Trieste pour Venise : effectivement, en attendant seulement deux ou trois jours, nous aurions pu faire ce petit voyage à peu de frais dans un petit bâtiment qui allait partir et aurions eu en même temps une idée d'une course sur mer ; mais nous étions détournés de ce projet par des histoires que nous contèrent des personnes de l'auberge, et qui nous inspirèrent la

plus grande peur de tomber entre les mains de pirates ou d'essuyer une tempête. Nous nous décidâmes donc d'aller à Venise par terre, et comme il était impossible de trouver des voituriers, nous fûmes obligés de voyager en poste, ce qui était d'autant plus désagréable que nous n'avions pas de chaise à nous, et qu'il fallait changer à chaque relais de voiture, décharger et recharger nos malles, et que nous ne trouvâmes quelquefois que des voitures très mauvaises et à un prix très élevé. Si la manière de courir la poste est considérée la plus agréable, ce n'était pas pour nous, car jamais je n'ai éprouvé autant d'ennui et, je dirais, même d'angoisse que ce jour-là : je croyais que tout notre argent du voyage allait sauter dans une journée tellement nous fûmes étrillés à chaque relais, d'abord par les maîtres de poste, qui nous firent prendre des chevaux supplémentaires à leur gré, voyant bien que nous n'avions pas l'habitude du tarif, ensuite par ceux qui nous louaient les voitures et ensuite au moins par une demi-douzaine de personnes (et j'en ai compté une fois jusqu'à huit) qui nous demandèrent des pourboires sous mille prétextes. L'aspect sinistre de ces Italiens qui ressemblaient partout à des bandits, et tous les contes sur les assassinats qui se commettent en Italie, dont ma tête était farcie, me firent voir dans chaque postillon un assassin, et dans chaque route étroite un repaire de brigands. M. Bonvin, encore plus poltron que moi, augmenta encore mes angoisses par sa triste conversation qui ne roulait que sur les dangers que nous courrions. Nous avions tellement hâte d'arriver le même soir devant Venise pour pouvoir quitter la poste, que nous ne dinions pas ce jour-là, et je crois même que la peur m'avait fait perdre l'appétit. La petite ville où nous arrivâmes enfin le soir se nomme [Mestre] et nous vîmes de là Venise avec toutes ses îles à quelque distance au milieu de la mer. Nous nous y fîmes conduire le lendemain par un batelier.

« Séjour à Venise »

Par le traité de Presbourg, la ville de Venise fit partie du royaume d'Italie, et c'était un bien grand plaisir et un grand motif de sécurité pour nous d'y trouver une garnison française. Nous y restâmes trois jours. Nous prîmes un cicérone pour 3 fr. par jour, qui nous servit même à table, nous y fîmes une chère excellente et à très bon marché. Nous vîmes quelques beaux palais, plusieurs belles églises, « il Lido où l'on puise l'eau pour Venise », « la strada dei Schiavoni, chant de jeunes filles dans une église de cette rue », « le spectacle me scandalise », « la maison de jeu à côté du spectacle, notre tentation par les monceaux d'or », « la place Saint-Marc, le palais des Doges, les autres places sont nommées par une singulière bizarrerie *campo* ». Nous faisons marché avec un voiturier de nous conduire jusqu'à Milan en nous donnant le soir une *cena mercantile*.

« Voyage de Venise à Milan »

Nous quittons Venise le soir et, par ce voyage de nuit dans le canal de la Brenta, nous perdons la vue de tous ces beaux jardins et palais qui bordent ce canal. Nous avons été dans cette circonstance les victimes de

notre ignorance ou plutôt les jouets du voiturier qui avait intérêt de nous conduire de nuit jusqu'à Padoue où il avait sa voiture, pour économiser un repas du soir, et nous avons été ainsi privés de la vue de tout ce que le canal de la Brenta offre de magnifique. Nous ne nous arrêtâmes que peu d'heures à Padoue, et nous avons visité pendant ce temps la ville et la magnifique église dédiée à saint Antoine. Nous avons pu déjà remarquer à Venise la dissolution des mœurs italiennes, mais nous en avons été bien plus frappés à Padoue, où nous fûmes accostés à chaque instant par des hommes qui nous offrirent non seulement des filles mais des garçons.

C'est une manière bien commode de voyager en Italie que de faire d'avance le prix avec un *condottiere*, tant pour la voiture que pour la dépense dans les auberges, parce qu'on peut compter d'avance combien un voyage vous coûtera et on évite ainsi le désagrément de se disputer dans les auberges sur le prix du repas et du coucher. Toutefois, elle a bien aussi ses inconvénients d'abord par l'excessive lenteur, car des chevaux qui doivent marcher 8 à 10 jours sans interruption ne peuvent jamais aller qu'au pas, ensuite on est un peu à la discrétion du voiturier pour la qualité des repas et il est reçu qu'il se met à la même table que les voyageurs. Venant d'un pays où se trouvait établie une grande différence entre les différentes classes de la société, et où on n'adressait à un cocher la parole qu'avec un grand ton de supériorité et en se servant de la troisième personne du singulier qui marque la grande infériorité, tandis que celui-ci, plein de respect, ne parle au voyageur qu'en se servant au moins du mot *Euer Gnaden* (Votre Grâce), nous avons été extrêmement surpris lorsqu'au premier dîner nous vîmes le cocher se mettre à table avec nous. On prend facilement les usages et les travers d'un pays, nous crûmes donc notre dignité de docteurs en médecine gravement compromise en laissant manger le cocher avec nous, et dans notre vanité, et surtout dans la mienne, car le D^r Bonvin, plus âgé d'une dizaine d'années que moi et du reste bien plus simple et plus modeste comme il était aussi plus savant, n'aurait rien dit ; nous nous serions cru déshonorés à dîner en compagnie d'un voiturier. Je lui signifiai donc que nous voulions dîner seuls. Il se rendit facilement à mon observation en s'excusant sur l'usage, et me donna par là une leçon de politesse.

Nous passâmes par Vérone et Brescia, et nous mîmes en tout quatre jours pour arriver à Milan, où nous restâmes trois jours pendant lesquels nous fîmes une excursion à Pavie, et nous visitâmes à Milan l'hôpital, le grand théâtre de la Scala, la villa Bonaparte, la cathédrale et en général tout ce qu'un si court séjour pouvait nous permettre de voir. De là, nous continuâmes notre route par Arona, Domodossola et la nouvelle route du Simplon et nous arrivâmes à Glis la veille de la Toussaint.

« Arrivée en Valais » et début de pratique

La route du Simplon, qui avait été achevée pendant mon absence, passa alors par Glis en laissant Brigue sur la droite, et mon père avait aussi établi son domicile dans cet endroit, où nous arrivâmes en char à bancs vers quatre heures du soir. J'avais quitté il y avait trois ans mes parents avec une grande insensibilité que mon cœur m'avait souvent reprochée ; à mon retour, je me

fis une grande fête de me jeter dans leurs bras, mais cette joie fut pour ainsi dire anéantie en rencontrant mon père couvert de vêtements les plus misérables. Quoique je n'eusse pas oublié sa position qui avait été fort mauvaise en le quittant, je ne me le figurai cependant pas dans un état d'une aussi grande détresse, et indépendamment que cet aspect de la plus grande misère m'affligea profondément, je me sentis encore humilié d'avoir M. Bonvin comme témoin de ce triste état. Il n'y avait pas seulement de quoi me coucher, mais il fallut même pourvoir dès le jour même pour que mes parents eussent du pain, et j'étais honteux du contraste qui existait dans la mise de mon père et de la mienne. Mes réflexions étaient d'autant plus pénibles qu'il ne me restait de mon voyage que dix louis, que toute la famille devenait dès ce moment à ma charge, et qu'il n'était pas probable que ma clientèle me donnerait de sitôt des moyens d'existence car un jeune docteur de vingt-deux ans ne pouvait pas prétendre à inspirer de la confiance.

Monsieur Bonvin partit le lendemain pour Sion dans sa famille. Je restai quelques jours à Glis, logé à l'auberge, jusqu'à ce qu'on pût arranger pour moi un petit appartement dans une maison qui appartenait à M. Stockalper, à Brigue, qui me fut offert gratuitement. Avant de m'y installer, je me rendis à Sion pour voir mes connaissances et me procurer des médicaments, car il n'y avait pas de pharmacie à Brigue. Je logeai à Sion chez le Dr Bonvin qui était à même de me donner une généreuse hospitalité. De retour à Brigue⁶, je ne tardai pas à être appelé chez le curé de Münster [Holzer] qui avait une encéphalite, et j'eus le bonheur de le guérir promptement par des révulsifs (des sinapismes) appliqués sur le front. C'était bien commencer ma réputation. Dans peu de temps j'eus à Brigue une dame hystérique à traiter qui avait été très affaiblie par des tisanes purgatives ; je lui donnai des calmants et un régime tonique, et elle se trouva rétablie dans une quinzaine de jours.

Il y avait depuis plus de vingt ans à Brigerberg un empirique, originaire des petits cantons suisses, appelé Volmar ; il avait épousé une de mes parentes éloignées. Dans ma suffisance et vain de mon titre de docteur, qui me fit traiter d'« Excellence », j'eus la maladresse de ne pas daigner lui faire de visite, ce que j'aurais dû faire au moins à titre de parent, de mon aîné, et aussi par politique vis-à-vis d'un praticien qui jouissait d'une certaine réputation, malgré son ton de charlatan et son ignorance, qui lui fit dire une fois⁷ à mon oncle malade [le père Maurice] : *Wenn denn einmal die Dolores vorüber sind, so werden dann die Schmerzen schon aufhören*. Quoique M. Volmar m'ait une fois, dans une entrevue accidentelle, fait des reproches de ce que j'avais évité de me trouver avec lui comme parent, il faut cependant convenir que je n'ai jamais appris qu'il ait cherché à me nuire.

Peu de semaines après mon installation à Brigue, un paysan de Naters m'apporta une petite fiole pleine d'urine ; sur ma demande de ce qu'il me voulait, il me répondit : « Regardez cette urine (*das Wasser*) et vous saurez

⁶ L'auteur a ajouté en marge : « Je pris ma sœur avec moi pour soigner mon ménage, pour lequel le père Maurice m'avait donné quelques ustensiles de cuisine ».

⁷ Voir plus haut, p. 30.

de quoi il s'agit ». Sans aucune intention de vouloir me faire passer pour un expert dans la divination des maladies par l'inspection de l'urine, je l'examinai et la trouvant extrêmement décolorée, je présumas que c'était l'urine de sa femme atteinte d'hystérie, et je lui dis : « C'est l'urine de votre femme », et puis j'énumérai successivement tous les symptômes de l'hystérie sous forme de questions. Le paysan était émerveillé de mon exactitude, et quoique je me fusse efforcé de le détromper, il persista à croire que j'avais vu tout ce que je venais de lui dire dans l'urine, et il alla vanter partout mon savoir. Bientôt on m'apporta de tous les côtés de petites fioles, et j'eus bien de la peine à me débarrasser de cette célébrité. C'est ainsi probablement que dans le temps un médecin de la Suisse fut tenté à se faire une réputation dans l'exploration de l'urine, et eut l'idée de faire causer avec des compères les personnes qui lui apportaient de l'urine, tandis qu'il écoutait dans une chambre voisine leur conversation.

« 1807. *Agé de 23 ans* »

J'eus bientôt à soigner à Brigue le juge du dizain, M. [Franz-Xaver] Perrig, mon cousin, d'un fort rhume ; fortement imbu du système de Brown, et ne voyant presque partout que de l'asthénie, je le traitai avec du vin chaud sucré, ce qui était fort du goût du malade. Comme la maladie avait déjà dépassé la période inflammatoire, mon traitement avait moins d'inconvénient, et je fus assez heureux qu'au lieu de lui donner une rechute, il fût guéri.

Une céphalalgie des plus violentes chez une dame en couches fut guérie comme par enchantement par un fort sinapisme appliqué au front.

Tous ces divers succès me firent croire que j'étais un excellent médecin et je recueillis déjà souvent des éloges. Cependant beaucoup se méfiaient de la jeune Excellence (car c'est ainsi qu'on appelle les médecins en Valais) et je vis avec bien de déplaisir que bien des personnes se faisaient soigner sous ma barbe ou en cachette par l'empirique Volmar. J'appris aussi qu'une certaine dame Wegener, femme spirituelle, avait dit à mon égard que le terrain uni du cimetière serait bientôt rendu bossu par le jeune docteur. Cette épigramme venait de m'être rapportée dans un moment où un paysan de Naters à qui je donnais des soins dans un violent panaris, fit appeler M. Volmar, ayant perdu sa confiance en moi. Rien n'est si pénible, dans le commencement de la pratique que de voir appeler un autre médecin, et j'en fus profondément affecté, toutefois je fis bonne contenance dans cette circonstance, et j'agis en véritable médecin. Le résultat de la terrible maladie de ce paysan contribua même plus tard à ma réputation. Voici l'histoire de ce panaris, le plus terrible que j'aie jamais rencontré dans ma pratique⁸.

Le premier février [1807], je fus appelé pour un malade à Rarogne. Il avait une pleuro-pneumonie la plus intense. Cette maladie, grave chez un homme déjà avancé en âge (il avait 60 ans), donnait lieu à un mauvais pronostic et pouvait, avec le meilleur traitement, devenir mortelle ; mais

⁸ Passage laissé en blanc par l'auteur.

il était presque impossible de guérir avec celui que j'employai. Les crachats étaient rares et rouillés, la respiration très gênée, l'oppression grande, la douleur profonde, la fièvre très forte ; eh bien, malgré ces indices de pratiquer des émissions sanguines abondantes et répétées (on ne connaissait pas alors l'utilité du tartre stibié), ne voyant qu'une asthénie, je donnai des stimulants et une décoction de quinquina. Le malade mourut le surlendemain de ma visite. Ici, j'ai évidemment contribué à augmenter le mal, mais c'était par une fausse théorie par les principes que j'avais reçus à Vienne où je vis traiter un grand nombre de péripneumonies par des excitants et, comme il arrive toujours, les premiers échecs ne corrigent pas.

A peu près à la même époque, j'ai commis une grande imprudence en appliquant à une dame un grand vésicatoire sur la poitrine, sans une nécessité très urgente. Cette dame qui était belle et coquette ne m'a jamais pardonné de lui avoir altéré la peau, qui était très blanche et qui a toujours conservé, dans l'endroit du vésicatoire, une marque foncée.

Quoique, dans ces deux circonstances, j'aie commis d'un côté une faute grave et de l'autre une étourderie, il n'en est cependant résulté aucune suite pour ma réputation médicale, et ma pratique s'étendait tous les jours davantage ; d'abord parce que le public avait été généralement prévenu en ma faveur par les prix que j'avais obtenus précédemment pendant mes études, et ensuite par plusieurs succès incontestables et frappants. Ainsi, je venais d'obtenir la confiance du couvent des piaristes en soignant le père Ignace [Dillmann] qui venait d'être traité pendant plusieurs jours par M. Volmar sans aucune amélioration, et que je guéris, pour ainsi dire subitement, en lui administrant le tartre stibié. J'avais eu encore ici une fausse idée de la maladie qui n'était qu'un embarras gastrique, et que je pris pour un typhus, contre lequel j'administrai l'émétique dans le simple but d'imprimer une secousse et nullement dans celui de remplir une indication essentielle.

Quelque temps après, je fus appelé à Mörel pour le châtelain Walker, première autorité de l'endroit ; il était immobile dans son lit pour un rhumatisme d'un genou qui lui causa la douleur la plus violente. Un large sinapisme le débarrassa dans les 24 heures de cette maladie et il vint me remercier lui-même à Brigue huit jours après, et vanta chez tout le monde, ma cure, qu'il exagéra. Vers le mois d'avril, le père Gyon, aumônier des religieuses, qui était devenu pour ainsi dire mon ennemi parce que je n'avais pas voulu croire aux miracles d'une soi-disant sainte de la Savoie, dont je rapporterai plus loin l'histoire, tomba malade, et se confia d'abord à M. Volmar, mais voyant que son état empirait et que M. Volmar ne caractérisait pas la maladie et semblait le négliger, je fus appelé. Ayant reconnu immédiatement une goutte remontée dans les intestins, qui se présentait déjà avec les symptômes les plus graves, je posai nettement mon diagnostic et annonçai clairement tout le danger, et fis demander à Sierre le Dr Monnier en consultation. En attendant l'arrivée de mon collègue, je prodiguai les soins les plus assidus au malade et je parvins par des révulsifs, des opiacés et des sudorifiques à rappeler la goutte aux extrémités, et à faire disparaître tout à fait le métastase des intestins et du péritoine, de manière que le Dr Monnier étant arrivé 30 heures après, déclara le malade sauvé en approuvant en tout mon traitement. Malheureusement, une nouvelle métastase sur-

vint le lendemain et le malade mourut. Le père Gyon était âgé ; on avait vu évidemment que je ne m'étais pas mépris dans la maladie, ni dans le traitement qui venait d'être approuvé par un praticien très estimé, et cette mort, loin de nuire à ma réputation, ne fit que l'augmenter, et on me tint surtout bon compte de tout le dévouement que j'avais montré dans cette circonstance.

Une autre occasion accrut d'une manière remarquable ma réputation qui était déjà assez solidement établie.

Relater ici l'historique de la maladie de M. Perrig, le même que j'avais traité en décembre d'un catarrhe et ne pas oublier l'incident du Dr Schiner. Rapporter comment je me suis brouillé avec le père Gyon à cause de la prétendue sainte Marie à Magland en Savoie⁹.

Il était bien évident pour moi que ma clientèle irait de mois en mois en augmentant malgré ma jeunesse et les défauts de mon âge, qui étaient assez grands puisque je n'avais pas assez de circonspection dans la manifestation de mes opinions religieuses, toutes contraires à celles qui dominaient en Valais, ni assez de retenue lorsque je me trouvais avec des femmes. A ces défauts, je venais de joindre le vice du pays, celui de me laisser entraîner facilement à des parties de goûter avec les oisifs de Brigue, dans lesquels on fit presque toujours des excès de vin. Privé de toute distraction dans un pays monotone, et de toute société de gens instruits et éclairés, et naturellement facile à être entraîné, je ne me livrais malheureusement que trop fréquemment à cette société qui se rassembla journellement autour d'une table garnie de bouteilles, et je serais peut-être devenu un véritable ivrogne si j'étais resté à Brigue, mais ma carrière devait changer encore cette année.

⁹ L'auteur ne revient pas sur ces sujets dans le cahier conservé.

CHAPITRE III

AVEC LE BATAILLON VALAISAN AU DEBUT DE LA CAMPAGNE DE CATALOGNE (1807-1809)

Le poste de chirurgien-major au bataillon valaisan, 1807

En passant l'année dernière à la fin d'octobre, avec le D^r Bonvin, par Arona, nous venions de croiser une voiture dans laquelle se trouvaient plusieurs officiers valaisans qui se rendaient à Gênes où l'on formait le bataillon valaisan au service de France. A ce bataillon on avait nommé comme chirurgien-major un jeune médecin nommé Rey ; mais un mariage qu'il avait contracté et la perspective d'une clientèle dans les environs de Lyon, le déterminèrent de donner sa démission avant de rejoindre le bataillon. M. Bonvin se trouvait à Sion, instruit de la vacance de cette place, s'y présenta et la sollicita du Conseil d'Etat, qui la lui promit sauf la ratification de la diète. Il m'instruisit sur-le-champ de sa démarche, et je l'en félicitai sans autre regret que de voir s'éloigner de moi un confrère et un ami qui sympathisait complètement avec moi. Toutefois, je ne compris pas comment il pouvait accepter une place pour laquelle il n'avait, pour ainsi dire, aucune capacité ; car, malgré son grand savoir en général et sa profonde instruction médicale, M. Bonvin n'avait reçu de la nature aucune aptitude pour exercer la chirurgie, et il en convenait lui-même. Soit qu'il eût réfléchi à cette gaucherie naturelle et insurmontable, soit qu'il préférât la vie tranquille d'un savant qui s'occupait constamment de poésie et de littérature, soit qu'il eût cédé aux instances de sa famille, qui le pria de ne pas quitter Sion, il m'écrivit bientôt qu'il renonçait à son tour à la place de chirurgien-major et me conseilla de la demander. Si cette place s'était offerte à moi dans les premiers mois de mon arrivée, je l'aurais probablement recherchée avec empressement, mais dans le moment actuel où ma clientèle n'était plus douteuse, je dus réfléchir à délaisser pour ainsi dire mes parents et ma sœur qui avaient besoin de mes secours. Peu de jours se passèrent dans ces réflexions et dans l'incertitude d'un parti à prendre, je reçus une lettre du grand bailli [Augustini] qui m'offrit de me présenter pour cette place à la prochaine réunion de la diète si je le désirais. Cette lettre écrite avec des expressions flatteuses, l'état honorable d'un chirurgien-major avec des appointements de 2 000 francs, ce qui me parut une somme considérable, le désir de voyager, l'attrait d'une vie qui me paraissait indépendante d'un côté, et de l'autre la gêne dans laquelle je vivais continuellement à Brigue sous le rapport des prêtres et des personnes superstitieuses, me déterminèrent à l'accepter, malgré les prières de mon père et de ma mère que, du reste, je croyais être mieux à même de pouvoir secourir, ayant des appointements fixes.

J'écrivis donc au grand bailli que je le priais de me présenter à la diète qui devait se réunir vers la fin de mai, et je fus nommé à l'unanimité, et mon brevet demandé à l'empereur Napoléon. Mais il ne fut signé que le 11 septembre par suite d'une méprise des bureaux du [nouveau] grand bailli [de Sépibus] qui, au lieu d'envoyer sa demande au ministre de la Guerre, l'avait adressée au ministre des Affaires étrangères, où elle resta pendant assez longtemps.

Propositions de mariage

Je ne fus nullement affecté de ce retard, et je puis dire que j'y fus même indifférent, et que je n'éprouvai pour ainsi dire aucune joie lorsqu'enfin mon brevet arriva vers la mi-octobre. J'aurais peut-être vu sans peine si un autre m'avait été préféré, si je n'avais pas été poursuivi par deux propositions de mariage, fort avantageuses sous le rapport de la fortune, mais tout à fait contraires aux conditions que je cherchais dans une femme pour enchaîner ma vie.

Le premier me fut offert par M^{lle} Varonier, qui voulut me donner une de ses nièces, jeune et belle, à laquelle elle voulait, à cette condition, faire des avantages. Mais elle n'avait point d'éducation, et je m'aperçus en même temps qu'elle n'avait point de vertu et que sa réputation était même ternie dans le monde. Mon hésitation d'accepter refroidit extraordinairement M^{lle} Varonier à mon égard, à qui je n'osais en dire le véritable motif.

Un second mariage m'était proposé par M^{me} Eugène Stockalper et sa sœur, la religieuse ; c'était avec M^{lle} Imhoff, d'Ernen, qu'on fit venir tout exprès à Naters pour me faire faire connaissance avec elle. Elle n'avait ni beauté, ni jeunesse, puisqu'elle avait 29 ans, mais elle avait déjà un joli patrimoine, et a hérité depuis plus de 100 000 francs. La chronique scandaleuse s'occupait également fortement sur son compte, cependant il n'y avait pas eu des faits matériels évidents, et son caractère enjoué, son bon sens et son ordre dans le ménage pouvaient en partie remplacer l'éducation, et je me serais peut-être laissé gagner en sa faveur si, d'un côté, elle s'était montrée moins pressante, et si mon brevet ne fût pas arrivé. Elle a épousé depuis un homme du commun qui s'est établi à Brigue et on ne lui a rien reproché sur sa conduite quoique cet homme ne l'eût pas rendue heureuse.

On cherchait à me faire faire un 3^e mariage ; c'était avec une demoiselle spirituelle, aimable du Bas-Valais, une demoiselle de Quartéry. Celui-ci m'aurait convenu, mais il n'y avait pas un sol de fortune, et elle aurait cependant exigé d'être dans le cas de faire figure dans le monde, et j'aurais épousé avec elle deux autres sœurs et une mère qu'il aurait fallu nourrir, et j'avais déjà mes propres parents¹.

L'arrivée de mon brevet par lequel je fus nommé chirurgien-major du bataillon valaisan en date du 12 septembre, mit fin à tous ces mariages qui à coup sûr ne m'auraient pas rendu heureux, ni aucun autre avec une

¹ L'auteur ajoute en marge : « Madame Arnold, veuve du médecin, me recherche en mariage ».

Valaisanne dont malheureusement l'éducation est généralement très négligée même dans les bonnes familles, et les mœurs tout à fait dépravées malgré leur bigotisme et leur superstition.

« *Départ pour Gênes* »

Je me mis en route pour Gênes où se trouva le bataillon, le 11 novembre, accompagné de M. le capitaine Dumaye et du trésorier M. Perrig. Cette fois je quittai mes parents avec une vive peine et il me sembla surtout que je ne devrai plus revoir ma mère pour laquelle j'avais toujours eu la plus grande amitié. Toutefois, je pouvais leur assurer cette fois de les assister, puisque j'avais une bonne solde, et d'un autre côté j'allais trouver au bataillon mon frère [Joseph-Ignace], qui s'était engagé quelques mois auparavant comme simple soldat, et que j'espérais de pouvoir pousser après quelque temps au grade d'officier lorsqu'il se serait un peu dégourdi.

Nous fîmes ce voyage à petites journées dans une mauvaise voiture, traînée par de mauvais chevaux de M. Perrig ; il ne fut marqué que d'un seul incident la veille de notre arrivée. C'était au pied d'une montagne appelée la Bogghetta, où l'on remarqua un certain mouvement dans les habitants, parmi lesquels courait le bruit que des voleurs de grand chemin s'étaient montrés sur la montagne. Nous ne continuâmes pas moins notre route parce qu'on nous assura que la gendarmerie était allée à leur poursuite, toutefois nous étions tous bien inquiets jusqu'à ce que nous eussions franchi la montagne. Rien n'est plus magnifique que l'approche de Gênes depuis cette montagne d'où l'on traverse pendant plusieurs lieues les campagnes les plus belles, où l'on admire autant le luxe des anciens Gênois que la richesse qu'y étale le climat d'Italie, et qui répondent bien à la magnificence de ces somptueux et nombreux palais de marbre que la ville de Gênes renferme et pour lesquels elle est appelée la *Superbe*.

« *Commencement de ma carrière militaire* »

Les premiers jours se passèrent en visites et en dîners comme cela arrive toujours lorsqu'un nouvel officier arrive dans un corps. Les officiers formèrent trois pensions : dans la première se trouvèrent le chef de bataillon de Bons, l'adjudant-major et la plupart des capitaines qui n'étaient pas en famille ; la seconde était formée par les lieutenants ; et la troisième, par les sous-lieutenants. D'après l'ordre établi et les vœux que nous venait d'exprimer le chef de bataillon, nous aurions dû nous mettre dans la 1^{re} pension, mais M. Perrig qui voulait être indépendant et qui avait l'idée de former une coterie particulière, déclara qu'il ferait une table particulière, et n'eut pas de peine à me persuader qu'il y aurait pour moi un avantage de manger avec lui, et il y détermina en même temps l'aumônier [de Riedmatten]. Il m'insinua que M. de Bons n'aimait pas les Haut-Valaisans et que ma nomination à la place de chirurgien-major lui avait déplu par ce même motif. J'eus la faiblesse de croire à ce mensonge sans chercher des éclaircissements et je commençai d'abord mon entrée au service par négliger tout ce que

l'usage et la politesse prescrivent d'égards et de respect envers son chef, et comme je ne connaissais aucun règlement qui trace les devoirs d'un chirurgien militaire et que personne ne me les indiquait, j'ai cru qu'il suffisait de signer un billet d'hôpital lorsqu'on me faisait demander pour un homme malade, ou de l'envoyer à l'infirmerie lorsqu'il avait la gale, et de visiter cette infirmerie tous les cinq à six jours. Car c'était ainsi que se faisait pendant un an le service du bataillon par un nommé Cavigliotti, pharmacien sans probité et charlatan éhonté.

« 1808. *Âgé de 24 ans* »

Toutefois, j'avais adopté un usage très utile aux malades, surtout à ceux qui ne parlaient qu'allemand, c'était celui de spécifier d'une manière bien précise, sur le billet d'hôpital, le diagnostic de la maladie pour laquelle je les envoyais à l'hôpital ; je recueillis à ce sujet d'abord dans le premier mois un compliment de M. de Bons, à qui le médecin en chef de l'hôpital venait d'exprimer l'utilité de mes renseignements qui n'étaient pas fournis par les chirurgiens des autres corps de la garnison².

La bienveillance avec laquelle M. de Bons me parla à cette occasion me fit voir que M. Perrig m'avait induit en erreur. Cependant je ne pouvais pas me détacher de lui puisqu'il me montrait de la confiance et qu'il était mon parent et mon concitoyen. J'étais en outre dans la persuasion qu'il était nécessaire qu'un officier fût bien avec un trésorier, et que ce dernier n'était pas un simple agent du gouvernement chargé et obligé de payer les appointements, mais qu'il pouvait pour ainsi dire les retenir et les diminuer, et M. Perrig était assez adroit pour me le faire croire, assez de mauvaise foi pour le faire, et assez ignorant en comptabilité pour s'imaginer qu'il pourrait rendre ses comptes à sa manière aux sous-inspecteurs.

Ma liaison avec M. Perrig, qui était le plus singulier mélange de dissipation et d'avarice, de générosité et de lésinerie, et avec qui il était impossible de passer une heure sans avoir les cartes et le verre à la main, et dans mon inexpérience, n'aurait pas tardé de m'entraîner dans la position la plus fâcheuse, si ma raison ne s'était pas éveillée pour m'éclairer après plusieurs mois de véritables désordres. Il ne se passait presque pas de jours sans quelque partie de plaisir chez les restaurateurs, et je ne manquais également que très rarement une réunion de joueurs où je perdais toujours mon argent, et où je devais nécessairement le perdre, parce que je jouais de bonne foi, et qu'il y avait entre autres un capitaine qui trompait, comme on me le prouva plus tard. Il n'était pas possible que les appointements fussent suffisants, mais je ne m'en inquiétais pas parce que M. Perrig ne fit jamais difficulté de m'avancer de l'argent ; et comme je ne tenais aucun compte de mes recettes et dépenses, j'ignorais la somme de mes emprunts, et je les aurais peut-être encore ignorés pendant longtemps si le ba-

² Notes marg. de l'auteur : « Bonne leçon de M. le capitaine Copt. — J'apprends la clarinette ; antipathie de M. Gay pour la musique. — Le pharmacien Cavigliotti. — M. Mojon, chirurgien en chef de l'hôpital. — Petit roman avec une demoiselle voisine ».

taillon n'avait pas reçu ordre de quitter Gênes, vers le mois de mai, pour se rendre à Savone. A cette occasion, l'idée me vint de demander à M. Perrig le montant de mes emprunts et, ce que je n'ai jamais pu m'expliquer que par le désordre qui régna dans toute sa comptabilité, il a fallu insister plusieurs fois de suite pour le connaître. Ma dette se monta à plus de 700 francs, et je fus heureusement tellement effrayé de la somme que je pris sur-le-champ le parti de laisser tous les mois 50 francs jusqu'à complète extinction. Dès ce moment, je n'ai plus fait de dettes de ma vie, et j'ai pris pour base de ne plus jouer un jeu où je pourrais perdre plus d'un jour de solde ; je m'habituai ainsi petit à petit à être sobre dans l'usage du vin.

Cas médicaux à Gênes

Pendant mon séjour à Gênes, le cas le plus remarquable qui se soit présenté à moi était une pneumonie chez un lieutenant, M. Joris, de Martigny. Il fut atteint subitement avec une violence extrême et succomba le 4^e jour. Il avait eu précédemment plusieurs fluxions de poitrine et toussait depuis longtemps. Je fus appelé le premier et j'employai ici, comme je l'avais fait à Rarogne, le système de Brown, et ne voyant qu'asthénie chez M. Joris, j'avais recours aux excitants ; un de ses amis fit appeler un médecin de la ville qui prescrivit une saignée, que je désapprouvai formellement, et qui fut faite par un chirurgien. L'ouverture du corps m'a prouvé que le poumon était rempli de cavernes et en partie hépatisé, et que, par conséquent, il ne pouvait pas être sauvé, mais il n'y avait pas pour cela moins d'impéritie dans mon traitement, d'après les symptômes inflammatoires très prononcés avec lesquels la maladie s'était montrée.

A peu près 15 jours avant mon départ de Gênes, je fus chargé également du service du dépôt du 67^e régiment de ligne, et je dois au major de ce régiment, qui m'a dirigé dans ces circonstances, d'avoir appris à faire régulièrement un service de caserne.

Mon dernier logement sur le rempart, connaissance avec des demoiselles, mes voisines.

Arrivée en Espagne

Après un mois de séjour du bataillon à Savone et Port-Maurice, il reçut l'ordre de partir, vers la fin de juin, pour l'Espagne ; arrivés à Tarascon et à Beaucaire, où nous devions avoir le premier séjour, nous y trouvâmes des voitures toutes prêtes avec l'ordre de continuer notre voyage en poste jusqu'à Perpignan, où nous arrivâmes le ... Chaleur excessive pendant ce voyage que nous faisons presque toujours de nuit.

Mauvaise réception dans une auberge où j'avais mon billet de logement. La femme me frappe, je lui donne un soufflet, un gendarme me voit, etc.

Nous voulons forcer un aubergiste de nous ouvrir la nuit ; nous lui cassons des vitres ; il porte des plaintes.

Excursion courte à Marseille.

Nous ne restons que deux jours à Perpignan, et nous partons le surlendemain pour le fort de Bellegarde. Première distribution des vivres de campagne, qui me fit une vive impression.

Anxiété des officiers valaisans, bonhomie du capitaine Eyer. Nous sommes enfin rassurés par l'arrivée d'un bataillon français. Nous entrons en Espagne par la Jonquera. Je n'ai ni instruments, ni linges à pansements. Nous sommes assaillis par un nombre considérable de paysans qui occupent les hauteurs de la route. Je fais l'extraction de quelques balles, en incisant avec une lancette, seul instrument que je possédais, n'ayant pas même acheté une trousse à Perpignan, et n'ayant pas reçu mes instruments qui furent laissés dans ma malle qui n'était expédiée que par le roulage.

A Figueras

Nous arrivâmes cependant, sans une grande perte, à Figueras, mais accablés par la chaleur brûlante et dévorés par la soif. C'est ce jour-là que j'ai entendu, pour la première fois, siffler des balles, ainsi que presque tous les officiers et soldats, et il était vraiment curieux de voir comme tout le monde baissait la tête d'une manière involontaire chaque fois qu'il entendit ce sifflement à côté de ses oreilles. Arrivés à Figueras, on fit bivouaquer notre bataillon dans les oliviers qui entouraient ce fort. Près de cet endroit s'est trouvé le palais habité par M^{me} la duchesse d'Orléans, et qu'elle avait quitté. Il y avait une cave bien garnie d'excellents vins que nos soldats avaient découverts quelques heures après leur arrivée : aussi vit-on bientôt, dans notre bivouac, rouler quantité de bouteilles, et la moitié du bataillon ivre. Si dans ce moment nous avions été surpris par les Espagnols, il en aurait été fait de nous.

Quelques jours après, nous fûmes envoyés à quelques lieues de là vers une petite ville où se trouva une réunion d'Espagnols qui se dispersa à notre approche. Au moment qu'on fit des dispositions de les attaquer, notre aumônier donna à tout le bataillon la bénédiction et l'absolution, et se cacha dans un enfouissement.

Nous restâmes huit jours dans cette ville [Rosas] logés dans un couvent et, comme nous ne comptions pas sur une aussi longue absence, nous avions laissé nos portemanteaux à Figueras, de manière que nous fûmes obligés, pour pouvoir changer de chemise, d'aller laver dans une rivière voisine, et d'y rester plongés jusqu'à ce qu'elles fussent séchées. Mais voilà qu'avant qu'elles fussent séchées, on nous donna une alerte et nous obligea d'endosser nos chemises encore mouillées. C'était le général Reille, aide de camp de l'empereur, qui commanda les troupes.

De retour à Figueras, nous y restâmes encore quelques jours, et puis on nous envoya avec une petite division vers Gérone.

Tentative de blocus de Gérone

Avant de passer la Fluvià, près Bascara, nous fîmes halte dans une plaine, où nous fûmes attaqués subitement de tous les côtés. Je reçois une

balle morte sur les reins. L'aumônier se cacha dans un fossé où il serait resté si je ne l'avais pas cherché.

L'ennemi fut bientôt dispersé ; nos soldats prirent deux beaux mulets qui devinrent plus tard un sujet de contestation entre M. Blanc et M. l'aumônier. Nous arrivâmes le soir, avec quelques blessés, devant Gérone, qu'on chercha de bloquer. Notre bataillon est placé à une petite portée de canon de la ville, près d'une chapelle, dans laquelle je me logeai avec l'état-major. M. l'aumônier se fait un rempart avec son domestique et un sac de blé. J'achète un des mulets et l'aumônier s'empare de l'autre en promettant de dire des messes.

Je suis chargé de l'ambulance de la division, dont le quartier général est à Sarria, à une lieue de Gérone. Ma première amputation.

Nous sommes obligés d'abandonner le blocus de Gérone ; M. de Bons est blessé au bas des reins près de l'anus. M. de Bons voulant plus tard faire valoir cette blessure pour obtenir la retraite, me prie de ne pas désigner l'endroit précis de la blessure et de me servir de l'expression vague : « blessé à la cuisse ».

C'était le général Joba qui commanda notre brigade.

Nous chargeons nos malades et nos blessés, et nous quittons pendant la nuit. Grande dispute le lendemain entre M. Blanc et l'aumônier à cause du mulet ; le dernier reçoit un soufflet ³.

Je suis encore chargé pendant huit jours de l'ambulance de la division établie à Figueras. Mon inexpérience à diriger une ambulance.

Vers la fin de septembre, notre bataillon rentra en France et fut cantonné pendant une quinzaine de jours à Port-Vendre, puis [à] Perpignan. Enfin, il fut envoyé en octobre à Prats de Mollo, petite ville sur [les] Pyrénées orientales pour garder le passage de Campredon. Dans cette petite ville, je fis connaissance avec un officier de santé nommé Xatard, qui me donna des soins tout à fait amicaux dans une entérite qui me tint alité pendant huit jours ⁴.

Vers la fin de décembre, le bataillon reçut ordre de rentrer en Espagne pour se rendre au siège de Rosas, et de laisser à Prats de Mollo le dépôt avec les hommes qui n'étaient pas en état de faire la guerre ⁵. M. l'adjudant-major Blanc prit le commandement du bataillon de guerre parce que le chef de bataillon de Bons, ayant demandé la retraite, ne voulait plus s'exposer à une nouvelle chance de la guerre. J'aurais dû, d'après mon emploi, accompagner le bataillon à Rosas, mais M. de Bons, qui voulait garder le chirurgien-major auprès de lui, me fit rester à Prats de Mollo, et je n'avais pas assez le sentiment de mon devoir pour m'opposer à un ordre

³ Note marg. de l'auteur : « Mort de l'adjudant Rappaz, avant d'arriver à la Jonquera, au même endroit où les Espagnols nous avaient attaqués en entrant deux mois auparavant ».

⁴ Note marg. de l'auteur : « Mon frère [Joseph-Ignace] qui avait contracté en Espagne le typhus et qui avait été évacué sur l'hôpital de Perpignan, y mourut au moment que nous arrivâmes à Prats de Mollo ».

⁵ Note de l'auteur en marge du texte : « Liaison avec la famille Rochat que j'avais déjà connue à Brigue ».

que M. de Bons ne pouvait pas me donner, et je restai au dépôt encore pendant plusieurs mois pendant que le bataillon était privé de tous les soins médicaux et chirurgicaux, qui lui étaient d'autant plus nécessaires qu'il y avait journellement des blessés et des malades.

« 1809. *Agé de 25 ans* ⁶ »

⁶ Dernier sous-titre de l'auteur. Le 1^{er} cahier est demeuré inachevé sur ces mots. — Au verso de la dernière page figure la mention suivante de la main de l'auteur : « *Note.* Le village en avant de St-Dié où nous tombâmes dans une embuscade des Bavares s'appelle Ste-Marguerite ».

Seconde partie

SOUVENIRS D'UN CHIRURGIEN-MAJOR

LE BATAILLON VALAISAN EN RUSSIE

(1812)

Départ de Wesel

Notre régiment, le 11^e d'infanterie légère, composé de quatre bataillons et d'une compagnie d'artillerie, en tout 3600 hommes, quitta Wesel le 28 février [1812]. Il devait faire partie de la 2^e division du 2^e corps de la Grande Armée, commandé par le maréchal Oudinot, duc de Reggio. La 2^e division était sous les ordres du général Verdier.

L'état-major du régiment se composait de MM. Casabianca, colonel ; Cacherano de Briqueras, major ; Delponte, Mano, [Pierre-Joseph] Blanc et Signoretti, chefs de bataillon. Les autres officiers dont j'ai conservé les noms dans ma mémoire étaient : MM. Pétel, major pour le départ ; Cagnazoli, Morel, Albert, adjudants-majors ; Beltrut de San-Bias, Casalta, Ollagnier, Boïrini, Rattazzi, Guido, Del Carretto, Landinelli, Buscaglione, Bruna-Tessiore, de Broglio, Pianelli, [Alexandre] Dumaye, [Joseph-Louis] Gay, Pierre-Marie Dufour, capitaines, les trois derniers Valaisans ; Chambon, officier-payeur ; Gleury, [Ignace] Rochat, [François-Benjamin] Bertrand, Louis Dufour, [André] Woeffray, lieutenants, les trois derniers Valaisans. Un troisième frère [Frédéric] Dufour était également officier dans le onzième.

Dans l'artillerie servaient MM. [Hyacinthe] Clemenso, Champion, Andenmatten (de Viège), Carena, [Louis] de Quartéry et [Jérôme] Ramorino. Ce dernier s'est illustré depuis dans la révolution de Pologne et a reçu en 1833 un commandement dans l'armée de don Pedro. J'eus d'abord comme chirurgiens aides et sous-aides MM. Montazeau, Rhodi, Castelli, Pauly et Lacombe. MM. Torrazzo et Rosconi furent nommés plus tard à l'armée.

Le régiment fit une première halte de huit jours à Wolfenbüttel, une seconde de cinq jours à Brandebourg, une troisième de dix jours à Marienwerder.

Le colonel voulant arriver sur les frontières de Russie avec tout son monde, s'opposait à ce que des malades entrassent dans les hôpitaux. J'eus plusieurs fois à ce sujet les discussions les plus vives avec lui. Lorsque nous arrivâmes à Brandebourg, plus de cent malades nous suivaient sur

des charrettes. Je représentai avec énergie à M. Casabianca les devoirs que m'imposaient mes fonctions, sans me laisser décontenancer par ses emportements.

— « Je suis chirurgien-major, lui dis-je, et si je dois veiller à ce qu'aucun soldat ne quitte le régiment en simulant une maladie, je dois aussi faire entrer dans les hôpitaux ceux qui sont réellement malades... et ils y entreront ».

— « Et moi, répliqua-t-il, je suis colonel et je ne veux pas qu'ils y entrent ».

Ces mots prononcés, il tourna sur lui-même, tira son sabre à demi du fourreau et l'y repoussa avec effort.

— « Je vois bien, lui répondis-je, que je n'ai plus rien à faire ici : veuillez vous faire envoyer un autre chirurgien-major. J'ajouterai cependant qu'après un examen scrupuleux et sévère, je n'ai désigné pour les hôpitaux que des soldats si gravement atteints que vous-même feriez ce que j'ai fait, si vous examiniez les malades à votre tour. Peut-être même laisseriez-vous ici quelques hommes que moi j'espère guérir en route, en les faisant suivre sur des voitures.

— « Eh bien ! oui, Monsieur le Docteur, s'écria le colonel avec colère, je verrai les malades ».

Il me dit de fixer une heure pour le lendemain. Je lui fis remarquer que c'était à lui d'indiquer le moment d'une contre-visite toute nouvelle et dont je n'avais pas besoin pour savoir à quoi m'en tenir. Chaque capitaine reçut l'ordre d'amener le lendemain, à une heure de l'après-midi, ses malades dans la cour de la maison qu'habitait le colonel. Les chefs de bataillon furent convoqués. On avait affaire à un homme qui voulait être obéi, aussi fut-on exact. Seul je m'abstins de paraître. Cependant je ne voulais pas pousser trop loin la résistance ; je savais que M. Casabianca m'estimait, et que ses allures despotiques venaient moins d'un caractère hautain que d'un excès de zèle et d'une vivacité naturelle chez un jeune homme de 28 ans ; je restai chez moi afin qu'on me trouvât s'il me faisait appeler. Ce que je présumai arriva ; après m'avoir inutilement attendu, il m'envoya chercher. J'allais sans doute essuyer de vifs reproches et m'entendre condamner aux arrêts pour avoir manqué au rendez-vous : il n'en fut rien ; le colonel se contenta de me dire d'un ton assez calme : « Vous vous faites bien attendre, docteur ». Je répondis fort tranquillement que je ne croyais pas que ma présence fût nécessaire à une visite dans laquelle, lui colonel, voulait remplir mes fonctions ; que d'ailleurs j'avais fait un rapport écrit et que j'y persistais. — « Allons, me dit-il, point d'humeur, voyons ces hommes ». Il fit approcher les malades l'un après l'autre, et désigna ceux qui lui semblaient devoir être envoyés à l'hôpital. De temps en temps il me demandait mon avis : je le lui donnais en y ajoutant invariablement ces mots : « Du reste, vous jugerez vous-même ».

La visite terminée, il se trouva que le colonel avait désigné cinquante-sept hommes ; je n'en avais porté que quarante-six sur ma liste. L'évidence mathématique était pour moi, et je ne jouis pas médiocrement de mon triomphe. Tous les officiers connaissaient la scène de la veille ; ma revanche était publique ; j'étais satisfait et je ne devais plus témoigner de ressentiments à un chef qui, d'ailleurs, était digne sous tous les rapports d'estime et de res-

pect. Prenant donc la parole, j'expliquai à M. Casabianca, sans la moindre affectation, comment les symptômes apparents dont je pouvais, en qualité de médecin, mieux apprécier la valeur avaient exagéré à ses yeux certaines maladies. Il se rangea sans peine à mon sentiment ; les billets d'hôpital furent délivrés comme je l'entendais, nous nous quittâmes dans les meilleurs termes et les officiers applaudirent à la fermeté que j'avais montrée. Quelques jours après, à l'occasion d'un rapport que je lui fis sur l'état sanitaire, le colonel me dit des choses obligeantes ; je lui exprimai tout le chagrin que m'avait causé ce qui s'était passé à Brandebourg et le regret que j'avais de voir qu'il n'avait pas dans son chirurgien la confiance nécessaire. Il me prit alors la main et me dit du ton le plus bienveillant : « Mon cher N..., je vous assure que je n'ai jamais eu l'idée de me défier de votre zèle et de vos talents, ni celle de vous faire de la peine. Soyez certain que désormais pareille visite ne se renouvellera pas et que je vous laisserai dans votre service une entière liberté. S'il m'arrivait encore de montrer quelque vivacité à ce sujet, n'y faites pas attention, je vous prie et allez votre train. Je suis obligé, ajouta-t-il, de crier quelquefois bien fort pour stimuler des officiers insoucians ; il peut arriver alors que ma colère semble tomber même sur ceux qui font leur devoir ; mais, croyez-moi, je sais les distinguer. » Là-dessus il me tendit la main en disant : « Docteur, sans rancune ». Depuis ce jour-là je ne rencontrais plus aucun obstacle dans mon service.

Entrée en Russie ; premier combat

Ce fut à Marienwerder, comme je l'ai déjà dit, que le 2^e corps fit sa dernière halte avant d'entrer en Russie. Les troupes furent distribuées dans divers cantonnements. Le régiment reçut l'ordre de se munir de farine : chaque soldat devait en emporter quatre livres au fond de son sac. Notre état-major fut logé dans le château du comte de Groeben. Obligé de nourrir tous les officiers, ce seigneur le fit sans humeur mais avec une grande parcimonie. Il exerçait dans son château et dans le village qui portait son nom un pouvoir despotique. Un domestique qui lui avait manqué fut enfermé pendant notre séjour dans un cachot bas et rempli d'eau ; sans notre intercession il aurait subi le supplice du bâton. M. le comte de Groeben me dit, lorsque nous partîmes, qu'il me souhaitait beaucoup de bonheur ; mais qu'il augurait mal de l'entreprise que tentait Napoléon.

En quittant les cantonnements de Marienwerder, chaque régiment avait été prévenu qu'il devait se pourvoir d'un nombre déterminé de bœufs. Ces réquisitions faites très à la hâte et fort irrégulièrement répandirent la désolation dans les villages. Ce fut vers le 25 juin [1812], après avoir été quelques jours auparavant passés en revue par l'empereur à Gumbinnen, que le 2^e corps d'armée franchit le Niémen, près de Kowno. Il reçut l'ordre de se diriger vers la gauche, sur la route de St-Pétersbourg, tandis que la Grande Armée, avec Napoléon, marchait à droite sur Wilna, dans la direction de Moscou. Le 1^{er} août, mon régiment rencontra pour la première fois les Russes à Sébez, près de Wilkomir. Cette affaire, dans laquelle notre avant-garde seule fut engagée avec l'arrière-garde russe, ne nous coûta que quelques blessés. L'ennemi se retira en brûlant ses magasins.

Nous arrivâmes à Polotzk vers le 12 août, tous les habitants avaient fui, à l'exception des juifs. Un ou deux prêtres seulement gardaient le magnifique couvent des jésuites que l'on admire dans cette ville. Nous avançons toujours lorsque nous fûmes arrêtés dans notre marche et même repoussés. L'artillerie russe dont les pièces portaient plus loin que les nôtres avait sur notre artillerie une supériorité réelle. A la suite d'un engagement au-delà de Polotzk [à Jakoubowo], nous fûmes obligés de battre en retraite. Je venais d'établir une ambulance dans quelques maisons d'un village situé près d'une petite rivière, les blessés étaient nombreux ; l'artillerie ennemie nous suivait ; pour l'arrêter, on donna l'ordre d'incendier le village. Je ne le sus qu'au moment où quelques maisons commençaient à brûler. Des soldats allaient mettre le feu à celles où j'avais installé mon service. Je les arrêtai. Un général se trouvait à quelques pas de là ; je le suppliai de faire défendre quelques instants encore la position. Il fit revenir un bataillon qui tint tête aux Russes et me laissa le temps d'évacuer mes blessés.

Combat de Swolna ; mort du colonel Casabianca

Le 17 août, nous eûmes encore le dessous dans un combat sanglant livré à Swolna. Le maréchal Oudinot fut blessé. Le colonel Casabianca fut mortellement atteint au col au milieu de ses tirailleurs. Je courus à lui, échappant par miracle aux nombreux boulets qui sillonnaient la plaine. M. Casabianca expira dans la nuit, tandis que nous opérions notre retraite sur Polotzk. Les carabiniers portèrent son cadavre sur un brancard. On l'enterra devant Polotzk et le régiment lui éleva un petit monument en bois. Je fus chargé de composer l'inscription funéraire ; je n'en ai retenu que ces mots : *Dulce et decorum est pro Galliâ mori.*

Première bataille de Polotzk (18 août 1812)

L'ennemi avait des forces supérieures aux nôtres ; il fallait l'écraser sans lui laisser le temps de se rallier ; à cette condition seulement nous pouvions nous maintenir à Polotzk. Le général Gouvion St-Cyr, qui avait pris le commandement, résolut de frapper un coup inattendu et décisif. Le lendemain 18, dès le matin, il fit manœuvrer tout son corps d'armée de manière à faire croire au général russe Wittgenstein qu'il opérait une retraite et ne faisait que la couvrir. Une partie de l'artillerie et tous les équipages repassèrent la Dwina ; mais en même temps des batteries cachées par l'infanterie étaient partout placées en face de l'ennemi. A cinq heures du soir, le signal de l'attaque fut donné. Soudain les batteries démasquées ouvrirent leur feu ; l'infanterie s'ébranla de tous côtés et se précipita sur l'armée russe qui, en deux heures, fut culbutée et rejetée au-delà de ses positions. La nuit, sur laquelle le général Gouvion St-Cyr avait compté, empêcha l'ennemi de se rallier et força ses réserves à demeurer inactives.

Le général Wittgenstein s'attendait si peu à être attaqué qu'au moment où nos premiers boulets tombaient sur ses troupes, il était à moitié déshabillé et se reposait de la chaleur du jour, après avoir dîné. Cette victoire

donna à Gouvion St-Cyr le bâton de maréchal. Le général Verdier avait été blessé d'un coup de feu. Je pus immédiatement faire l'extraction de la balle.

Pendant la bataille, je m'étais d'abord tenu avec mes aides derrière le régiment ; mais la plupart des blessures étaient graves et exigeaient des amputations ; en outre les boulets russes nous exposaient aux plus grands dangers ; je transportais mon ambulance sur la rive opposée de la Dwina dans un grand couvent où se trouvaient déjà les chirurgiens de presque tous les autres régiments. Le premier blessé que j'aperçus en entrant dans la cour fut un aide de camp du général Verdier qui m'avait dit la veille : « Docteur, je ne me laisserai pas amputer ». Il avait une cuisse fracassée, l'amputation était urgente ; il s'y soumit sans hésitation et je la pratiquai sur-le-champ et dans la cour même. Les autres officiers de santé étant rentrés dès le lendemain dans leurs régiments, je fus obligé d'opérer la plus grande partie des blessés de la division. Le chirurgien-major attaché spécialement à l'ambulance de la division était d'une telle ignorance qu'il ne pouvait faire la plus petite opération, aussi eut-il bien soin de rester absolument invisible. Il m'est permis de dire que sans mes aides et moi presque tous les blessés auraient manqué des premiers soins. MM. Pauli et Casetti me secondèrent avec beaucoup de zèle et d'intelligence.

Seconde bataille de Polotzk (17-18 octobre 1812)

Après cette victoire, les Russes nous laissèrent établir tranquillement un camp retranché en avant de Polotzk. Le général Maison prit le commandement de notre division. Notre premier soin fut d'élever de bonnes baraques pour nous défendre du froid, dans le cas où nous garderions notre position pendant l'hiver. Depuis le commandant jusqu'au dernier soldat tout le monde était architecte, maçon et menuisier. Les maisons des faubourgs de Polotzk que l'on démolissait nous fournissaient des matériaux. Je construisis avec mes aides un petit appartement de deux pièces avec une cheminée et un plancher. Des juifs nous vendaient du sucre, du café et même du pain blanc. Grâce aux maraudeurs nous avions des bestiaux, du tabac, des couvertures, des fourrures, des œufs et souvent même des friandises. Le vin nous manquait absolument, nous le remplacions par de l'eau-de-vie de grain. Cette boisson causa dans la division des indispositions assez nombreuses, mais sans gravité. Notre vie était d'une monotonie désespérante, et notre inaction nous affligeait parce qu'elle nous faisait craindre que l'empereur ne fût arrêté de son côté. La nouvelle de la bataille de la Moskowa, livrée le 7 septembre, et dont on nous exagéra les résultats, nous ranima et nous combla de joie pendant quelques jours ; mais cette grande victoire n'ayant pas changé notre position, nous commençâmes à douter du succès de la campagne.

On avait recours à mille petits moyens pour se défendre contre l'ennui : on jouait, on prenait du thé. La découverte d'une glacière m'avait donné l'idée d'essayer de faire des glaces ; j'en fis en effet quelquefois. Je remplissais d'œufs et de crème le cylindre en fer-blanc dans lequel les fourriers mettent leur comptabilité ; je le plongeais ensuite dans un mélange de glace et de sel et chaque officier venait tourner le cylindre à son tour, jusqu'à

ce que la congélation eût lieu. On jetait alors la crème glacée dans une gamelle et chacun en prenait sa part.

Au mois d'octobre, le froid, devenu assez vif, nous avertit qu'il était temps de prendre nos précautions contre l'hiver. Nous nous mîmes à nous approvisionner de bois, à boucher les fentes qui pouvaient donner accès dans nos baraques à l'air extérieur, à nous faire de petits magasins de vivres. Je songeai surtout à me procurer du sel, de la farine et de la graisse. Quant à du beurre, il n'y fallait pas penser. Mon domestique, ancien garçon meunier, nommé Braun, que j'avais pris à mon service en traversant la Prusse, se trouvait avec mes chevaux au parc de nos bestiaux : je le chargeai de mettre de côté la graisse des bœufs et des vaches abattus et dont on se sert ordinairement pour fabriquer des chandelles. Je réussis également à amasser quelques livres de sel et une dizaine de farine. J'avais en outre dans mon fourgon d'ambulance un jambon acheté à Marienwerder. Ces différentes provisions ne devaient être entamées que si tout autre ressource venait à manquer. J'eus encore soin de préparer un roux épais et salé que je moulai en tablettes et qui dissous dans l'eau donnait en quelques instants une soupe très substantielle.

Le moment arriva bientôt où nos précautions devinrent, les unes inutiles, les autres extrêmement précieuses.

Le 16 octobre [1812], le régiment reçut environ 300 recrues venues pour la plupart des Etats romains. C'était M. [Rochat], père de ma première femme, qui les commandait et qui les amena à Polotzk. Le 17 au soir, le canon se fit entendre aux avant-postes et les Russes s'emparèrent de quelques positions. On ne douta point d'une affaire pour le lendemain. Notre armée était trop faible pour lutter avec avantage contre le corps de Wittgenstein, qui avait reçu depuis des renforts considérables. Le maréchal [Gouvion] St-Cyr ne songea donc pas à opposer une résistance opiniâtre mais seulement à évacuer Polotzk honorablement et en bon ordre. Cependant personne ne connaissait les intentions du général en chef ; on ignorait l'incendie de Moscou, aussi chacun s'attendait-il à se battre le lendemain. En effet, le 18 au matin, les troupes furent mises sous les armes. Au moment où les premiers coups de canon furent tirés du côté des Russes, j'entendis M. Dufour cadet [Frédéric], de Monthey, dire à son chef de bataillon : « Mon commandant, il faut que je gagne aujourd'hui la croix d'honneur ». Il fut tué quelques heures après en s'élançant à la tête de sa compagnie pour chasser les Russes d'une redoute dont ils s'étaient emparés. M. [Benjamin] Bertrand, autre officier valaisan, mourut aussi en encourageant ses hommes. Très peu de jeunes recrues arrivées l'avant-veille échappèrent à la mort ; ces braves gens, pour se venger des plaisanteries que leur adressaient les autres soldats au moment où l'action allait s'engager, coururent au-devant du danger avec une intrépidité sublime.

J'établis mon ambulance sur la route du faubourg le plus voisin. La retraite que la force de l'armée russe et la faiblesse de notre armée semblaient devoir rendre inévitable, s'opérerait sans doute sur ce point. Nous évacuâmes notre position dans la soirée après avoir mis le feu à notre camp et nous nous retirâmes avec beaucoup d'ordre derrière la Dwina. La brigade suisse chargée de protéger le mouvement s'acquitta d'une manière admirable

de sa mission. Ce ne fut qu'à dix heures du soir, après avoir disputé à l'ennemi, et aux flammes, une partie de la ville, qu'elle passa à son tour et la dernière sur le pont qui fut immédiatement incendié.

Le maréchal [Gouvion] St-Cyr, blessé dans l'action, n'en conserva pas moins le commandement et ordonna, le 19, la retraite en quatre colonnes sur Smoliang. Le général Maison, depuis maréchal, commandait la colonne dont mon régiment faisait partie. Tout le monde a rendu justice à l'activité et à la prudence de ce général. La retraite qu'il dirigea fut peut-être l'événement militaire le plus remarquable de la campagne, de ce côté-là du moins. Cinquante mille Russes poursuivirent pendant un mois nos quatre colonnes réduites à 10.000 hommes et ne purent nous empêcher de rejoindre l'armée de Moscou à Bobr.

Combat de Csaniki

Le 31, nous trouvâmes à Smoliang le maréchal Victor venant de Smolensk, avec un corps d'armée de 10 à 15.000 hommes. Notre position était très avantageuse pour livrer bataille à Wittgenstein, et déjà tout se disposait pour une action, lorsque Victor, peu d'accord avec [Gouvion] St-Cyr, battit en retraite et nous força d'en faire autant.

Quelques jours après, et autant qu'il m'en souvient le 6 ou le 8 novembre, le froid devint tout à coup très vif. Bien qu'il ne sévît pas alors autant qu'il le fit plus tard, l'armée atteinte à l'improviste par ce brusque changement de température en souffrit presque autant. Le vent du nord et une neige fine nous fouettaient si cruellement le visage que j'en pleurai de désespoir.

C'est dans ces premiers jours de froid que notre corps eut un sérieux engagement à Csaniki. Je pus heureusement m'établir pendant l'action dans une maison d'un petit village et faire à mon aise les pansements et les opérations ; mais la victoire de l'ennemi me contraignit d'abandonner cet abri avec une soixantaine de blessés qui pouvaient marcher. Je n'eus d'autre ressource pendant la nuit que de me mettre avec ces malheureux dans une grange sans porte. Le vent s'engouffrait en sifflant par le toit formé dans certaines parties de poutres mal jointes et absolument démantelé dans d'autres. Toute la nuit, mes pauvres blessés dont les membres se glaçaient poussèrent des cris épouvantables ; le lendemain matin, il fallut les abandonner dans le misérable état où ils étaient, car ils ne pouvaient suivre l'armée à pied, et nous manquions de moyens de transport. Couchés dans un coin sur quelques débris de paille, nous n'avions réussi, mon aide-major et moi, à maintenir notre corps à un certain degré de chaleur qu'en nous frottant alternativement l'un contre l'autre. Cette apparition subite du froid fut pour l'armée de Napoléon, qui revenait de Moscou, le commencement des grands désastres. Il fallut jeter dans le lac de Semlewo les ornements du Kremlin et la croix du grand Yvan. Le 6 novembre, l'empereur apprit à Mikalewka la conspiration de Malet. Le 15, le bruit se répandit que nous allions rejoindre l'empereur. Une joie universelle accueillit cette nouvelle : il y avait longtemps que nous n'avions entendu parler de l'armée de Napoléon et nous ignorions les échecs qu'elle avait subis. Tous les chefs de corps re-

curent en même temps, à la hâte, l'ordre de fournir leurs mémoires de propositions pour la décoration et l'avancement ; le maréchal Oudinot qui avait repris le commandement de notre corps d'armée devait les transmettre à l'empereur. M. Delponte, le chef de bataillon le plus ancien, qui commandait le régiment depuis la mort du colonel Casabianca, rassembla les officiers pour avoir leur avis sur les récompenses à demander. Je me bornai à envoyer un de mes aides à cette réunion dont je ne connaissais pas le motif. Quelle fut ma surprise lorsque j'appris de lui que je venais d'être proposé comme chevalier de la Légion d'honneur ! Ce qui me toucha surtout c'est qu'il ajouta que les officiers d'une voix unanime, avant de parler des militaires placés sous leurs ordres, avaient demandé la croix pour le chirurgien-major qui, disaient-ils, avait rendu des services à tout le monde. M. Delponte m'honorait d'une estime particulière et n'avait pas besoin de cette prière pour faire une proposition en ma faveur ; mais son amitié lui fit voir avec un grand plaisir les sentiments qu'on avait pour moi dans le régiment. Le témoignage d'estime que me donna en cette occasion le corps d'officiers tout entier et l'espérance d'obtenir une récompense, objet de l'ambition de tous les militaires, et que je n'avais sollicité ni directement ni indirectement, me causèrent une satisfaction qu'il me serait difficile d'exprimer. Cette satisfaction s'accrut encore depuis, lorsque j'appris que de tous les chirurgiens du corps d'armée proposés pour la croix de la Légion d'honneur j'avais seul été agréé par le maréchal qui s'était borné à demander pour mes confrères des autres régiments la décoration de la Réunion. Cependant, après les premiers mouvements de joie, ceux chez lesquels une distinction flatteuse les avait fait naître se prirent à douter que l'empereur voulût donner des récompenses à un corps d'armée qui avait été chassé de Polotzk et tout récemment encore s'était fait battre à Csaniki. Nous ignorions que Napoléon avait été battu lui-même, que son armée était détruite et qu'il n'avait plus d'espoir qu'en nous pour repasser la Bérésina. C'est dans cette alternative de crainte et d'espoir que nous arrivâmes, le 21 au soir, à Bobr. Le régiment bivouaqua derrière la ville abandonnée par ses habitants. J'allai y chercher un gîte ; les maraudeurs et les employés des diverses administrations avaient tout envahi. Une seule maison était vide ; un soldat mort sur le seuil de faiblesse ou de maladie en avait éloigné tout le monde. Nous mîmes le cadavre dehors et nous nous installâmes à sa place. Ce fut notre dernière bonne nuit et le dernier abri que nous trouvâmes jusqu'à notre rentrée en Prusse.

Chevalier de la Légion d'honneur

Le lendemain matin, en me rendant au bivouac, je vis M. Delponte venir à moi un petit bout de ruban rouge à la main ; il m'annonça que l'empereur avait accueilli, le 19, toutes les propositions qui lui avaient été faites ; qu'on venait de lire dans le front de chaque régiment les noms de ceux qui étaient décorés et que j'étais chevalier de l'Empire et de la Légion d'honneur. Une cantinière me donna une épingle pour fixer mon ruban sur ma poitrine : j'éprouvais au milieu de ma joie un grand regret de ne pouvoir me le faire attacher par ma fiancée [Joséphine-Françoise Rochat]. Elle était restée à Wesel en proie aux plus vives inquiétudes et privée de mes nouvelles depuis plusieurs mois.

La Bérésina

C'est au moment où nous recevions les faveurs de l'empereur que nous apprîmes, mais d'une façon bien incomplète encore, les désastres de l'armée qu'il commandait. Déjà nous savions que l'avant-garde de Tchitchagov revenant de Turquie où elle avait fait la paix nous avait prévenus à Borisow, avait détruit le pont et nous barrait au-delà de la Bérésina la grande route de Wilna.

Nous n'avions d'autre ressource que de marcher sur la tête d'une armée de 60.000 hommes ou de la tourner, soit au-dessus soit au-dessous. Confiants dans la présence de l'empereur et ignorant la faiblesse de l'armée de Moscou et la force des Russes qui nous enveloppaient de tous côtés, alors que nous ne soupçonnions pas leurs mouvements, nous n'avions que peu d'inquiétudes sur le passage de la Bérésina et sur notre retraite en Prusse. Le corps d'Oudinot continua donc à marcher en avant-garde sur Borisow, où nous arrivâmes le 25 novembre [1812].

L'ennemi occupait de l'autre côté de la Bérésina une position formidable, avec 180 pièces de canon et la plus grande partie de ses forces qui depuis le 21 avait rejoint l'avant-garde.

Mon régiment s'étant arrêté pendant quatre heures à Borisow, ma bonne fortune voulut que les soldats qui me suivaient ordinairement comme aides d'ambulance découvrirent dans une petite maison où je m'étais installé une trentaine de livres de belle farine. Notre premier soin fut de profiter du four que l'on trouve dans toutes les maisons russes et de faire du pain. Du jus de groseilles conservées dans du vinaigre de bière nous servit de levain. Cependant le temps pressait, nous nous hâtâmes d'enfourner notre pâte sans attendre qu'elle fût levée, et, lorsque vers les dix heures du soir, nous reçûmes l'ordre de quitter Borisow pour nous diriger vers Studianka, notre pain était cuit. Quelques chirurgiens de la garde impériale nous remplacèrent dans la maison que nous abandonnions ; nous leur laissâmes quelques pains de notre façon.

Studianka est un petit village au-dessus de Borisow. Un pont pouvait être facilement jeté sur ce point où la rivière est guéable. L'empereur, pour tromper l'ennemi sur l'endroit où il comptait effectuer son passage, donna l'ordre à un bataillon d'ouvriers de ramasser ostensiblement vers Oukoholda, pendant la journée et la nuit suivante, une grande quantité de matériaux. En même temps, il fit interroger sur les chemins qui conduisaient à Minsk des juifs qu'on laissa libres ensuite dans la pensée qu'ils rapporteraient aux Russes les questions qu'on leur avait adressées. Cependant le général Eblé préparait dans le plus grand silence près de Studianka tout ce qui était nécessaire pour jeter au point du jour un pont sur lequel on ferait passer immédiatement quelques régiments.

Ce fut une nuit solennelle que la nuit du 25 au 26 novembre. Elle allait décider du sort de l'empereur et de ses derniers bataillons. Si l'ennemi avait quitté la position qu'il occupait à Borisow pour se placer en face de Studianka, c'en était fait des débris de l'armée française, et cependant, telle est l'indifférence des soldats, qu'on n'apercevait sur le visage des nôtres aucune inquiétude. Le croirait-on, les hommes du 11^e régiment qui avaient

les voix les plus agréables se réunirent par pelotons et, pendant toute la nuit, les forêts sauvages que nous traversions retentirent des chants italiens les plus harmonieux. L'empereur s'arrêta sur la route de Borisow à Studianka dans un château du prince de Radziwil afin d'assister le lendemain à la jetée du pont ; il dut entendre les chants et s'en réjouir.

Le 26, à la pointe du jour, tous les matériaux étaient prêts ; quelques heures avaient suffi pour construire le pont ; mais un accident qui survint aux chevalets du milieu ne permit d'achever le travail que vers une heure de l'après-midi. Par bonheur, l'ennemi, qui pendant la nuit était en force en face de Studianka, avait reçu l'ordre de se retirer. Quelques régiments seulement furent laissés en observation avec quelques pièces de canon. Les travaux actifs, mais simulés, que Napoléon faisait faire au-dessous de Borisow furent sans doute la cause du rappel des Russes vers cette ville.

Un escadron de cavalerie traversa la Bérésina à la nage, portant en croupe une compagnie de voltigeurs qui devait éloigner de la rive les tirailleurs pendant le passage des premiers régiments.

Mon régiment passa le second. L'empereur entouré de plusieurs maréchaux se tenait auprès d'un feu à l'entrée du pont. La présence de Napoléon faillit me priver de ma provision de vivres et des pains que nous avions fabriqués la veille à Borisow. C'est, à coup sûr, au milieu de si grandes choses un bien petit événement, mais je raconte mon histoire plutôt que celle de l'armée et je ne puis le passer sous silence.

L'ordre avait été donné, afin de rendre le passage des premiers régiments plus rapide, de ne laisser s'engager sur le pont en même temps que les troupes aucun cheval de bagages. Je le savais ; mais je savais aussi qu'on ne se conformait pas strictement à de pareils ordres. Un de ces petits chevaux polonais qu'on appelle des *cognacs* portait mon linge à pansements, ma caisse d'amputation, les provisions que j'avais faites à Polotzk et un superbe jambon que je venais de retirer de mon fourgon d'ambulance où je l'avais tenu en réserve jusqu'à notre arrivée à Studianka. Ce fourgon était rempli d'habillements neufs et d'instruments de chirurgie ; peut-être ne pourrait-il pas passer et pourtant mon jambon était le seul objet que j'eusse songé à sauver. Craignant que mon domestique, garçon peu intelligent, eût de la peine à me retrouver si je le laissais en arrière avec mon cheval de bagages, je le fis marcher à côté de la bête, entre le premier et le second bataillon. Je le suivais tenant mon cheval de selle par la bride. J'allais atteindre l'entrée du pont lorsque, par malheur, l'empereur placé à dix pas de là se tourna de mon côté, aperçut le petit cognac et ordonna à Berthier de le faire rétrograder. J'eus beau dire que ce cheval portait mon linge à pansements, Berthier me ferma la bouche avec ces mots : « C'est l'ordre de l'empereur ».

Le fait était en lui-même peu digne de l'attention d'un empereur ; mais c'était une contravention à un ordre important et, à ce point de vue, une chose grave. Des explications en un pareil moment n'étaient pas possibles ; je fis reculer mon petit cheval, mais sans avoir perdu l'espoir de le faire passer plus tard. Les voltigeurs s'engagèrent à leur tour sur le pont ; je profitai d'un moment où l'attention de Napoléon et de ceux qui l'entouraient était attirée par une fusillade qui s'engageait sur l'autre rive entre les Russes placés en observation et le premier régiment qui avait franchi le pont, je fis

entrer mon cognac dans les rangs d'une compagnie et je parvins ainsi à l'escamoter. Si je n'avais pas réussi à sauver les précieuses provisions qu'il portait, il est presque hors de doute que je serais mort de faim avec mes aides : le parc de bestiaux qui nous suivait ne put passer la Bérésina et pendant sept jours il nous fut impossible de nous procurer des vivres d'aucune espèce. Durant ces tristes journées, notre division fut occupée d'abord à tenir en échec les forces de Tchitchagov afin de permettre aux débris de l'armée de Moscou de filer sur la route de Wilna, et, ensuite, à couvrir la retraite comme arrière-garde. Je venais d'échapper au danger d'être privé de toutes mes provisions à la fois. La négligence de mon domestique me faisait craindre d'être dépouillé d'un moment à l'autre, car dans ces terribles moments la propriété n'était plus respectée ; mon premier soin fut donc, lorsque le régiment prit position et que la nuit eut mis fin à la fusillade, de partager entre mes aides le pain et le jambon, ne laissant à mon domestique que la farine, le sel et le suif. De cette façon, si l'un de nous était volé, toutes nos provisions ne seraient pas perdues. Il fut convenu que le jambon ne serait attaqué qu'à la dernière extrémité et quand tout le reste serait épuisé.

Je reviens aux grands événements. Le corps du maréchal Oudinot avait passé le premier la Bérésina. L'empereur nous suivit avec sa garde, qui nous servit de réserve. Ce qui avait été la Grande Armée traversait les marais de Zembin. Jusqu'au 29 nos divisions, pareilles à des vagues flottantes, tantôt poussaient l'ennemi, tantôt étaient poussées par lui. Le temps s'était un peu radouci et le thermomètre ne marquait plus que 7 à 8 degrés de froid. Ce fut un grand bonheur, car nous n'avions pour abri que les sapins, pour lit que les branches de ces arbres que nous étendions sur la neige, pour boisson que la neige fondue et pour nourriture que les aliments trouvés par le soldat sur des cadavres ennemis ou amis. Les plus prévoyants seuls avaient encore au fond de leur sac quelques restes du biscuit que l'on avait distribué plus d'un mois auparavant. Le 28 eut lieu le grand désastre des ponts de la Bérésina. Attaqués par Wittgenstein qui nous poursuivait depuis Polotzk, et par Koutouzov qui poursuivait l'empereur, le maréchal Victor chargé de protéger la retraite de ce côté-là fut forcé de quitter sa position et de passer la Bérésina à son tour. Soit manque de direction, soit inconcevable insouciance, une grande partie de l'artillerie et presque toutes les voitures d'équipage étaient restées de l'autre côté de la rivière avec un grand nombre de traînards. Lorsque les boulets russes atteignirent cette foule, elle se précipita en désordre sur les ponts où depuis plusieurs heures personne ne passait plus. Le corps du maréchal Victor, obligé d'effectuer son passage en même temps, accrut la confusion. L'horreur fut alors à son comble. Dans ce terrible moment, le 2^e corps fut très vivement attaqué. Si l'empereur accompagné de Murat ne fût accouru à la tête de sa garde pour nous soutenir et repousser l'ennemi, nous aurions été culbutés. Le maréchal Oudinot reçut dans cette affaire une seconde blessure. L'empereur était coiffé ce jour-là d'un bonnet fourré. Je pensais des blessés dans un bois près d'un grand feu de sapins et je venais de terminer une amputation lorsque mon pauvre domestique eut le bras emporté par un boulet. Mon cheval qu'il tenait par la bride afin que je n'eusse qu'à sauter dessus en cas d'alerte, fut tué du même coup. Un de nos capitaines eut la poitrine traversée par une balle. Il eut la bonne fortune

de trouver un petit traîneau avec un cheval, de cette façon il put rentrer en France où il guérit au bout de quelques mois. Je fis, autant que je m'en souviens, trois amputations dans ce bois ; le froid était si intense que je fus obligé d'interrompre à plusieurs reprises les opérations pour me chauffer les doigts. Je ne pense pas que d'autres chirurgiens aient pratiqué de grandes opérations dans ces cruels moments. Mon domestique eut la force de me suivre pendant cinq jours ; j'avais l'espoir de le ramener avec moi ; par malheur il s'égara dans une bagarre causée par un hurrah de cosaques.

Si dans cette fatale entreprise et durant cette désastreuse retraite l'armée française fit souvent des prodiges de valeur, on ne saurait se dissimuler que les généraux et l'empereur lui-même commirent souvent des fautes bien graves. Les Russes en commirent de plus grandes encore et c'est ce qui nous empêcha, dans plusieurs circonstances, d'être tous faits prisonniers. Si les troupes de Tchitchagov par exemple avaient eu la précaution en arrivant avant nous sur les bords de la Bérésina de brûler les ponts des marais de Zembin, la retraite était coupée au 2^e corps et l'armée toute entière, obligée de se rendre. On ne comprend pas cette négligence de l'ennemi, car la grande quantité de fagots qu'il avait accumulée près de ces ponts ne permet pas de douter qu'il eût l'intention de les incendier. Le 29 novembre, à huit heures du matin, le général Eblé mit le feu aux ponts de la Bérésina et le 2^e corps chargé de couvrir la retraite s'ébranla lentement. Notre division commandée par le général Maison comptait tout au plus un millier d'hommes. Mon régiment composé de troupes légères était d'arrière-garde. Nous fûmes sans cesse harcelés par l'avant-garde russe et vigoureusement attaqués vers le soir au moment où nous nous arrêtions sur le premier pont du marais de Zembin, que le général Maison fit brûler avec les matériaux préparés par l'ennemi. Les autres ponts furent successivement incendiés, mais la marche des Russes n'en fut que médiocrement retardée. Ils avaient tout ce qui est nécessaire pour rétablir les ponts et pouvaient inquiéter notre flanc.

Combat de Pleszeniezi

Le 1^{er} décembre, nous fûmes attaqués de nouveau devant Pleszeniezi. Malgré notre belle contenance et la bravoure du général Maison, toute l'arrière-garde était perdue sans l'arrivée d'un renfort de 1800 Polonais. Cette journée fut remplie pour moi d'événements bien peu importants et qui cependant ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Le matin, je vis près de notre bivouac une petite fille de cinq à six ans abandonnée. J'aurais bien voulu emmener la pauvre enfant, ce n'était pas possible et je dus y renoncer. Au moment où je quittais nos feux, j'aperçus un cheval bien portant sellé et bridé et sans maître. Je m'en emparai, heureux de pouvoir remplacer à si bon marché le joli petit espagnol que j'avais perdu le 28. Au moment de la vive alerte dont je viens de parler, la grand-route et le pont furent tout à coup encombrés de fuyards, je me dirigeai vers un marais dont l'eau me paraissait entièrement gelée. Mon cheval, dont les fers étaient usés, avançait lentement ; au bout de dix minutes la glace se rompit sous ses pas. Je le traînais péniblement par la bride et l'ennemi gagnait du terrain sur nos derrières. Une nuée de cosaques se montra soudain sur le flanc gauche où je marchais et tout ce

qui se trouvait devant moi se mit à courir à toutes jambes. Je fus entraîné dans cette déroute et forcé de laisser là ma prise. A peine avais-je lâché mon cheval que je vis un individu abandonner à son tour une petite vache qu'il conduisait par une longue corde. Regarder autour de moi, mesurer la distance qui me séparait des Russes, concevoir l'espérance de regagner la grand-route de l'autre côté du pont, servir en idée à mes compagnons un repas somptueux auquel déjà je faisais fête, tout ceci fut pour moi l'affaire d'un instant. Je saisis la corde et j'entraînai ma conquête. Mais hélas ! la vache n'avait peur ni des cosaques, ni des Russes, elle marchait de son pas ordinaire qu'elle ralentissait encore si je venais à la tirer. Je vis bientôt que si j'y mettais de l'obstination, je serais infailliblement écrasé entre les deux troupes ennemies. Je lâchai donc ma bête et revins en courant sur mes pas. Des cavaliers marchaient droit aux cosaques : c'étaient les Polonais dont j'ai parlé tout à l'heure. Les cosaques reculèrent, l'avant-garde russe s'arrêta et nous eûmes le temps de nous reconnaître.

Arrivé sur la grand-route j'y trouvais quelques soldats du régiment et deux de mes aides-majors. On avait dérobé à M. Pauly, l'un d'eux, son portemanteau sans qu'il s'en aperçût, pendant qu'il était à cheval, il avait eu l'obligance de se charger du mien. Voyant combien il était difficile de se sauver avec un cheval, et craignant qu'en cas d'alerte il ne fût obligé de mettre pied à terre, je détachai quelques vêtements et j'y adaptai des courroies en guise de bretelles, ce qui me permit de les porter sur mon dos. Nous étions séparés du régiment, ne sachant s'il était devant ou derrière nous.

Cependant nous avançons toujours, lorsque nous rencontrâmes sur un chemin de traverse qui se dirigeait vers la droite, un sous-officier chargé de dire à tous les hommes du régiment qu'il verrait passer, de quitter la grand-route et de gagner le village auquel menait le chemin de traverse.

C'était une bonne nouvelle, car nous pouvions espérer trouver quelques vivres dans un endroit situé hors de la route. Nous suivîmes le chemin qu'on nous avait indiqué. A la sortie d'un bois qu'il traversait, nous nous trouvâmes dans une plaine assez étendue, à une demi-lieue d'un village et d'un château. Dans ce village, nous vîmes des maraudeurs de toutes armes, mais notre régiment n'y était pas. Evidemment on nous avait mal renseignés ou un contre-ordre avait été donné.

Retraite sur Kowno

Nous eûmes bientôt de quoi nous consoler un peu de notre mésaventure. Un assez grand nombre de cochons franchirent le seuil d'une étable. Les maraudeurs se précipitèrent sur ces animaux. Nos soldats les imitèrent et en tuèrent un d'un coup de fusil. Au même instant nous vîmes plusieurs militaires revenir du château avec des bidons remplis d'eau-de-vie. Un des nôtres courut à la source et rapporta une marmite pleine de la bienheureuse liqueur. Un cochon et une marmite d'eau-de-vie ! Quelle trouvaille dans de pareilles circonstances ! Pour transporter plus facilement notre bête, nous la coupâmes immédiatement en deux parties que nous plaçâmes sur le petit *cognac* chargé de nos effets de pansements. Mais voilà qu'apparaissent tout à

coup des cosaques qui se mettent à la poursuite de quelques-uns des nôtres. C'est une panique générale.

Mes aides et nos soldats veulent laisser là notre prise et s'enfoncer dans un bois. Plus calme, je parviens à leur rendre un peu de courage et à leur faire comprendre que tandis que les cosaques seront occupés à poursuivre les hommes disséminés dans la plaine, nous aurons le temps de nous mettre en sûreté sans abandonner nos provisions. Malheureusement, nous ne connaissions pas les détours que faisait la grand-route qu'il s'agissait de regagner. Je me rappelai seulement le nom de l'endroit où notre armée devait s'arrêter le soir. Dans notre trouble, nous perdîmes la direction que nous aurions dû suivre dans le bois. Nous rencontrâmes fort à propos un juif que nous forçâmes à nous servir de guide. Mais ne nous trahirait-il pas en nous conduisant à l'ennemi ? Complètement désorientés, il nous semblait qu'il nous faisait faire fausse route. La terreur et l'appât du gain pouvaient seuls nous préserver de la trahison d'un juif. Sur mon ordre, notre homme fut lié avec une courroie de fusil, l'arme qui avait tué notre cochon fut chargée et je signifiai à ce pauvre diable qu'il serait fusillé si nous apercevions un Russe sur notre chemin. Après cette terrible menace, je lui montrai une pièce d'or et lui dis qu'elle serait à lui s'il nous menait où nous voulions aller ; il se jeta à mes pieds et me promit d'être un guide fidèle. Nous marchions depuis une demi-heure dans le bois lorsqu'un de mes aides-majors, M. de Montassau, qui depuis la dernière alerte avait l'imagination remplie de cosaques, s'écria : « O mon Dieu, voilà des cosaques devant nous ! » C'étaient des troncs d'arbres coupés. Nous eûmes bientôt un sujet de crainte plus sérieux. Le bruit d'une vive fusillade se fit entendre. Ce ne pouvait être évidemment qu'un engagement entre l'avant-garde russe et notre arrière-garde. Nous ne conçûmes pas moins une grande inquiétude : l'armée française se serait-elle arrêtée à l'endroit fixé et qui, au dire de notre guide, n'était plus éloigné que d'un quart de lieue ? Cette incertitude était pénible ; elle ne dura pas longtemps et déjà rassurés par l'approche de la nuit nous ne tardâmes pas à rejoindre notre régiment. Notre lard et notre marmite d'eau-de-vie étaient arrivés comme nous sans encombre et nous eûmes la joie d'en régaler nos compagnons d'infortune.

Le récit que je viens de faire n'offre certainement pas un grand intérêt, mais il peint les misères et les dangers de cette fatale retraite dans laquelle le soin de pourvoir à sa subsistance était presque devenu l'unique préoccupation de chacun. On voyait des commissaires, des sous-inspecteurs, des généraux porter sur le dos une misérable besace, courir après une chétive nourriture. Il n'y avait plus de grade dans l'armée et, il faut le dire, les officiers ne se reconnaissaient pas davantage à leurs actions qu'à leurs uniformes. Quelques-uns cependant avaient conservé le sentiment de leur devoir, c'étaient ou des caractères fortement trempés, ou des hommes qui avaient été assez heureux pour se ménager quelques ressources.

Le 3 décembre, le froid prit tout à coup un terrible degré d'intensité. Je vis ce jour-là l'empereur marcher à pied au milieu d'une cohue de militaires accoutrés le plus bizarrement du monde. Lui-même était enveloppé d'une pelisse et avait la tête couverte d'un bonnet fourré.

Le 4, le thermomètre marqua 26 degrés de froid. Le général Tchaplitz

nous poursuivait ce jour-là si vivement que sans l'héroïsme du maréchal Ney et du général Maison nous n'aurions pu passer la nuit à Malodeczno, bourg assez considérable où nous trouvâmes quelques légumes secs.

Le 5 au matin, le froid était tel qu'il ne restait que 60 hommes sous les armes pour composer l'arrière-garde dont l'empereur donna le commandement au maréchal Victor. Heureusement, les Russes, engourdis comme nous, n'étaient pas plus disposés à nous attaquer que nous ne l'étions à nous défendre. J'étais tellement exténué ce jour-là que j'allais m'asseoir sur la neige, si l'idée que je ne me relèverais pas ne m'avait fait faire de suprêmes efforts. Je trouvai bientôt sous un abri des officiers qui me donnèrent un peu d'eau-de-vie qui me ranima.

Dans la nuit du 5 au 6, l'empereur quitta l'armée à Smorgony pour se rendre à Paris où il porta le 29^e bulletin de la Grande Armée. Si des historiens animés d'une passion haineuse ont osé dire qu'il avait déserté l'armée, ils ont prouvé par cette insinuation perfide qu'ils ne connaissaient pas la situation de l'armée au moment de ce départ et qu'ils ne comprenaient pas la nécessité d'un prompt retour en France, qui permit à Napoléon d'organiser une nouvelle armée. Si l'empereur était parti avant le passage de la Bérésina alors que nous étions cernés de tous côtés et qu'un escadron de Polonais dévoués s'offrait à le conduire par des chemins détournés à travers la Lithuanie, peut-être le reproche eût-il été mérité ; mais nous étions à Smorgony, nous venions de recevoir des renforts de Wilna ; l'impossibilité de tenter aucune opération stratégique ne nous permettait plus qu'une chose : user du secours qui nous arrivait pour continuer la retraite le plus rapidement possible en faisant face aux Russes. Dans ces circonstances, l'accusation portée contre l'empereur était évidemment inspirée par la haine et la mauvaise foi.

Le 8, nous arrachâmes presque de force d'une maison où il se trouvait M. Beltrut de San-Bias pour le faire suivre.

Le 9, dans la matinée, nous atteignîmes enfin Wilna. Le thermomètre monta de plusieurs degrés. M. le chef de bataillon Blanc, qui avait été envoyé de Polotzk à Wilna pour escorter des prisonniers russes, remplissait dans cette dernière ville des fonctions de major de place. Je rencontrai son domestique qui sortait de chez un boulanger, avec quelques pains blancs ; il me conduisit à son logement et chemin faisant je dévorai un de ces bienheureux pains tout entier. Le maître de la maison me fit le meilleur accueil et me donna un excellent dîner.

Vers le soir, quelques cosaques s'approchèrent des faubourgs de Wilna. La terreur se répandit dans la ville. Sachant quelles conséquences aurait une fuite précipitée qu'une attaque plus sérieuse pouvait rendre nécessaire le lendemain, je déterminai M. Blanc à quitter Wilna dans la nuit. Nous nous mîmes en route à dix heures. Nous franchîmes assez facilement la hauteur de Ponari où le lendemain l'encombrement fut tel que ce qui restait des bagages de l'armée tomba entre les mains des Russes.

Depuis le 5 décembre, mon régiment était dispersé, les soldats marchaient isolément. Un bataillon pourtant, sous les ordres de M. Signoretti, avait échappé à la déroute. Envoyé de Polotzk à Wilna avec des prisonniers

de guerre, il était venu à notre rencontre à Smorgony. Depuis Wilna il ne conserva guère qu'une centaine d'hommes réunis.

J'arrivai le 12 au soir à Kowno. Je trouvai un abri chaud chez l'officier qui commandait le dépôt. Là finirent nos misères. Les Russes très affaiblis eux-mêmes par la rigueur du froid, ne nous poursuivirent que lentement ; depuis le Niémen des troupes fraîches cantonnées dans la vieille Russie arrêtaient leur marche. A Koenigsberg, des placards affichés sur tous les murs indiquèrent à chaque régiment un point de ralliement. Le nôtre, qui comptait 3.400 hommes lors du passage du Niémen, réunit au bout de huit jours cinq cents hommes environ dans un village situé près de Koenigsberg.

J'eus particulièrement à regretter dans cette retraite M. [Rochat], père de ma première femme. Exténué de privations, touchant à la vieillesse, il n'eut pas la force de suivre le régiment qui s'éloignait de Wilna. Je n'ai jamais su s'il avait succombé à la faim, s'il avait succombé sous le fer des cosaques ou s'il avait été immolé par les juifs que l'on accuse d'avoir commis sur les Français des cruautés inouïes pour les voler. Je lui parlai pour la dernière fois lors du passage de la Bérésina. Au moment de mener sa compagnie à l'ennemi, il passa près de moi et me demanda si j'avais du pain. « Non », lui répondis-je, car je m'étais aperçu que la question qu'il me faisait avait été entendue par un autre officier et par quelques soldats. En même temps, je le tirai par le bras à l'écart et lui donnai la moitié d'un pain de deux livres que je portais sous mon manteau. Le désir de partager avec un ami le peu qu'on avait, la crainte d'exciter l'envie, et quelquefois aussi l'égoïsme, il faut bien l'avouer, faisaient que chacun agissait avec le même mystère.

Annexe

ASCENDANCE ET DESCENDANCE DU Dr ANTOINE KAEMPEN

Ce tableau a été établi d'après les registres de la paroisse de Glis et complété par les indications fournies par l'*Armorial valaisan* et par les renseignements que nous a aimablement communiqués M. Maurice Kaempfen, conseiller national, à Brigue.

Sigles : * naissance † décès
 ~ baptême □ sépulture
 oo mariage

I Bartholomäus, ~ 27-XI-1646, de Ried-Brig, grand châtelain de Brigue 1682, major de Ganter 1688, gouverneur de Monthey 1701-1703, oo I^o Anne-Marie Perrig, II^o Pétronille Summermatter. Il a de cette dernière plusieurs enfants, dont *Joseph-Ignace* qui suit et *Catherine* (* 1692) épouse (II^o) de Auguste de Augustini et mère du futur grand bailli.

II Joseph-Ignace, ~ 24-X-1684, oo Cécile Heiss.

Enfants :

1. *Joseph* qui suit.
2. *Joseph-Ignace*, ~ 1-V-1726, oo Elisabeth Schiner, auteur de la branche encore vivante en Valais

III Joseph, * ca 1717, † 16-IX-1794, oo à Glis 13-XI-1752
Maria Carlen, † 4-VI-1778¹.

Enfants :

1. *Joseph-Alois-Christophe*, ~ 4-XI-1755.
2. *Joseph-Ignace* (-Alois-Félix) qui suit.
3. *Marie-Catherine*, * 1763, oo 3-II-1783 Joseph-Antoine Escher, de Simplon.
4. *Joseph-Alois*, ~ 10-IX-1765.
5. *François-Joseph*, ~ 17-VI-1769.
6. *Jean-Thaddée*, ~ 17-VI-1769.

¹ Le 13 - VIII - 1791 selon le registre de paroisse.

IV Joseph-Ignace (-Alois-Félix), ~ à Glis 20-XI-1758, † après 1825, oo à Glis 7-VII-1783 Catherine (Marie-C'-Patience) Tschieder, * 20-VII-1756, † à Brigue 25-II-1820, fille de Franz-Christoph-Alois (1723-1777), notaire à Brigue, et de Catherine Jossen († 1758).

Enfants :

1. *Antoine* (Joseph-A'-Ignace-Alois) qui suit.
2. *N...*, fille mort-née.
3. *Joseph-Ignace*, ~ 19-IX-1786, engagé au bataillon valaisan au service de France, † X-1808 à l'hôpital de Perpignan.
4. *Marie-Catherine* (-Joséphine), ~ à Glis 6-X-1790, simple, † à Brigue 19-V-1833.
5. *Marie-Joséphine* (-Françoise), ~ 15-XII-1793, simple, † à Brigue, 7-XII-1832.
6. *N...*, fille mort-née.

V Antoine (Joseph-A'-Ignace-Alois), * 22-IV-1784, † à Paris 17-I-1856, médecin-chirurgien, auteur des « Souvenirs ».

I^o oo à Wesel (alors département de la Roër), 9-VI-1813, Joséphine-Françoise Rochat, † à Paris 20-IX-1822, à l'âge de 28 ans, fille d'Ignace, originaire du Pays de Vaud, officier à la 3^e demi-brigade de marche, détaché et faisant campagne avec le 11^e régiment d'infanterie légère, † 1812 au cours de la retraite de Russie.

Enfants :

1. *Adélaïde-Joséphine-Catherine* qui suit.
2. *Louis-Ignace*, * à Montargis 31-VII-1816, † à Paris 18-X-1839.
3. *Tiburce-Simon-Antoine*, * à Dijon 8-VII-1818, † à Paris 28-IV-1842.

II^o oo à Paris 24-III-1825 Anne-Isaline-Philippine Hedelhofer, * à Genève 3-II-1796, † à Paris à un âge avancé, fille de Samuel-Gaspard, d'Yverdon, ancien négociant, et d'Henriette Rieux, décédée avant cette date (pl. III, a).

Enfant :

Albert, * à Versailles 15-IV-1826, † à Paris 10-VIII-1907, licencié en droit de la Faculté de Paris 19-VIII-1847, naturalisé français en 1848, avocat à la Cour d'appel de Paris, homme de lettres et publiciste, rédacteur au journal « Le Temps », directeur du « Journal officiel » jusqu'en 1873, inspecteur puis directeur des Beaux-Arts, enfin directeur des Musées nationaux et de l'Ecole du Louvre dès 1887, mis à la retraite en 1906 à la suite de l'affaire dite « de la tiare de Saïtapharnès » (cette affaire a été racontée par L. Courthion, *Autour d'une tiare*, dans *Ann. val.*, 1^{re} série, t. I, 1916-1917, pp. 97-106). Officier de la Légion d'honneur. Sans alliance (pl. III, c). Albert Kaempfen a publié : *Notice biographique sur le comte Colonna d'Istria*, Bastia, Fabiano, 1860 ; puis, sous le pseudonyme d'Henri Este : *La Tasse à thé*, illustrée par Worms, Paris, Hetzel, 1866, et, en collaboration avec Edmond Texier : *Paris, capitale du monde*, Paris, Hetzel, 1867.

VI Adélaïde-Joséphine-Catherine Kaempfen, * à Rennes 7-X-1814, † à Paris 21-X-1838, oo avant 1834 Albert-Louis-Frédéric Hedelhofer, fils de Samuel-Gaspard et d'Henriette Rieux, frère de la seconde femme de son père (pl. III, b).

Enfants :

1. *Isaline-Anne Hedelhofer* qui suit.
2. *Amélie*, * à Paris 30-I-1836, † à Paris après sa sœur, oo à Paris 14-VI-1858, Antoine Gabrielli, fils de Jean-Jacques et de Catherine Montera, * à Corte (Corse) 14-I-1821, encore vivant en 1879 à Paris, colonel d'infanterie aux prestigieux états de services, commandeur de la Légion d'honneur, combattant en Afrique, en Crimée, en Italie et en 1870 contre l'Allemagne, quatre fois blessé, amputé de la cuisse droite après le combat de Spickeren (6 août 1870). Sans descendance.

VII Isaline-Anne Hedelhofer, * à Paris 4-IV-1834, † à Paris 3-II-1917, oo à Paris 1856 Algernon-Henri-Thomas-Clarence-Joseph Jones, fils d'Henry et d'Olivia Graves, * à Londres 28-VI-1826, † à Paris 19-III-1897, licencié en droit de l'Académie de Strasbourg 21-I-1848, naturalisé français, avocat à la Cour d'appel de Paris.

Enfant :

Annette-Alice Jones, * à Paris 24-IV-1858, † à Paris 18-VI-1897, oo à Paris 19-VIII-1878 Henry-Joseph Merleaux-Ponty, dit Ponty, fils de William, * à Rochefort 5-XII-1849, † à Paris 29-VIII-1902, contre-amiral, officier de la Légion d'honneur, créateur de la base navale de Bizerte alors qu'il était commandant en chef de la division navale de Tunisie. Sans descendance.

Index des noms de lieu

N. B. Pour les noms russes, nous avons généralement adopté les graphies figurant sur la carte de l'ouvrage de Muralt et Legler cité dans l'Introduction.

Abréviations

c	= commune	riv.	= rivière
fl.	= fleuve	v.	= voir

Districts valaisans

B	= Brigue	Ro	= Rarogne oriental
G	= Conches (Goms)	Rw	= Rarogne occidental
L	= Loèche	Se	= Sierre
M	= Monthey	V	= Viège

A

Adriatique, mer — : 76
Anderegg (B) : 21
Anniviers (Se), vallée d' — : 39, 47
Arona (prov. Novare) : 78, 83
Austerlitz (Moravie) : 74

B

Baden (Basse-Autriche) : 71
Bascara (Catalogne) : 88
Beaucaire (départ. Gard) : 87
Bellegarde (départ. Pyrénées-orientales) : 88
Bérésina, riv. : 98-102, 105-106
Berne, canton : 28, 57, 59
— ville : 40, 46
Binn (G), vallée de — : 20, 29, 43, 49
Bobr (gouv. de Mohilew) : 97-98
Bogghetta, Bochetta, col de la — (Ligurie) : 85
Borisow (gouv. de Minsk) : 99-100
Borromées, îles — : 42
Brandebourg (Prusse) : 91, 93
Brenta, riv. : 77-78
Brescia : 78

Brigerberg (B) : 30, 32, 38, 79
Brigue, collège des jésuites, puis des piaristes : 21, 28-45, 48
— ville de — : 22-27, 31-45, 48-49, 51, 54, 57, 78-84, 89
— dizain de : 19-23, 26-28, 33, 40

C

Campredon (Catalogne) : 89
Cervin (Matterhorn) (V) : 49
Conches, dizain et vallée de — : 20, 24, 29, 40, 43, 49
Constance (Wurtemberg-Bade) : 59
Conthey : 45
Crevola (prov. Novare) : 41
Csaniki (près Smoliang) : 97-98

D

Danube, fl. : 60-61
Domodossola (prov. Novare) : 41-43, 78
Dornbach, faubourg de Vienne : 71
Dornbach (B) : 19
Dorner (B) : 19
Dwina, fl. : 94-96

E

Ernen (G) : 84

F

Figueras (Catalogne) : 88-89
Finges, bois de — (Se et L) : 40
Fluvia, riv. de Catalogne : 88
Formazza, v. Pomat
Francfort : 56

G

Gamsen (c. Glis, B) : 22
Ganter, vallée de — (B) : 19
Gênes : 83, 85, 87
Gérone (Catalogne) : 88-89
Glis (B) : 19-23, 28, 39, 78-79
Gratz (Styrie) : 76
Grensiols (Ro) : 43
Gumbinnen (Prusse) : 93

H

Hongrie : 63, 68, 73

I

Innsbruck (Tyrol) : 71
Isola Bella (Lac Majeur) : 42

J

Jakoubowo (près Polotzk) : 94
Jonquera, La-(Catalogne) : 88-89

K

Klagenfurth (Carinthie) : 76
Königsberg (Prusse) : 106
Kowno (gouv. de Wilna) : 93, 103, 106

L

Landshut (Bavière) : 70-73, 75
Lax (G) : 44, 46
Laxembourg (Vienne) : 68
Laybach (Carniole) : 76
Lens (Se) : 39
Lithuanie : 105
Loèche : 46, 57
Loèche-les-Bains (L) : 57
Lötschen (Rw), vallée de — : 53-54, 57, 59
— col de — : 59
Lucerne : 59
Lyon : 83

M

Macugnaga, vallée et bourg (prov. Novare) : 20, 28
Maestricht (Limbourg) : 75

Magland (départ. Haute-Savoie) : 82

Majeur, lac — : 42, 55

Malodeczno : 105

Marienwerder (Prusse) : 91, 93, 96

Marseille : 87

Martigny : 45, 87

Mergozzo, lac de — (prov. Novare) : 42

Mestre (Vénétie) : 77

Mikalewka (près Smolensk) : 97

Milan : 77-78

Minsk : 99

Mörel (Ro) : 27, 81

Monthey : 96

— gouverneur de —, v. B. Kaempfen

Moscou : 93, 96-97, 99, 101

Moskowa, riv. : 95

Munich : 70-72

Münster (G) : 79

N

Naters (B) : 26-27, 79-80, 84

Niémen, fl. : 93, 106

Nikolsbourg (Moravie) : 65

O

Oukoholda (gouv. de Minsk) : 99

P

Padoue : 78

Paris : 30, 40, 62-63, 105

Pavie : 78

Pays-Bas : 65

Perpignan (départ. Pyrénées-Orientales) : 87-89

Piémont : 20, 28

Planta, la —, v. Sion

Pleszeniezi (gouv. de Minsk) : 102

Pologne : 91

Polotzk (Biélorussie) : 94-96, 98, 100-101, 105

Pomat, ou val Formazza (prov. Novare) : 43

Ponari (gouv. de Wilna) : 105

Port-Maurice (act. Imperia) (Ligurie) : 87

Port-Vendre (départ. Pyrénées-Orientales) : 89

Prats de Mollo (départ. Pyrénées-Orientales) : 89

Presbourg (Hongrie) : 68, 77

Prusse : 96, 99

R

Rarogne : 80, 87

Ratisbonne (Bavière) : 61, 72

Rhône, fl. : 24, 26-27

Rosas (Catalogne) : 88-89

Russie : 91-109

S

St-Dié (départ. Vosges) : 90
St-Gothard : 28
St-Maurice : 47, 49-54
St-Pétersbourg : 93
Ste-Marguerite (départ. Vosges) : 90
Saltine, riv. : 22
Sarria (Catalogne) : 89
Savoie : 81-82
Savone (prov. Gênes) : 87
Schönau (Vienne) : 71
Schönbrunn (Vienne) : 66, 73
Sébez (gouv. de Wilna) : 93
Semlewo (gouv. de Smolensk) : 97
Sierre : 40, 47, 81
Simplon (B)
— montagne : 21-22, 41-42
— route : 19, 22, 78
— village : 21, 39, 42
Sion, ville de — : 19, 28-29, 38-41, 44-50,
52-54, 64-65, 79, 83
— collège de — : 44-50
— Planta, place de la — : 54
Smolensk : 97
Smoliang (gouv. de Mohilew) : 97
Smorgony (gouv. de Wilna) : 105-106
Souabe : 59
Straubing (Bavière) : 61
Stresa (prov. Novare) : 42, 55-56
Studianka (sur la Bérésina) : 99-100
Suède : 56
Swolna (près Polotsk) : 94

T

Tarascon (départ. Bouches-du-Rhône) : 87
Tokay (Hongrie) : 70
Tourtemagne (L) : 39
Trieste : 76
Turquie : 99

U

Ulm (Wurtemberg) : 59-60

V

Varone (L) : 56, 61
Vaud, pays de — : 44
Venise : 76-78
Vérone : 78
Viège, bourg de — : 31, 57, 91
— vallée de — : 49
Vienne (Autriche) : 54-57, 59-76, 85
— Augarten : 71
— Burgstrasse : 66
— Heiligenstadt : 62
— Kasperle-Theater : 63
— Landstrasse : 63
— Leopoldstadt : 63
— Prater : 71
— Wäriingerstrasse : 75
Vigevano, vallée et bourg de — (prov. No-
vare) : 41-42, 55
Villadossola (prov. Novare) : 43
Vionnaz (M) : 51

W

Wesel (Rhénanie) : 91, 98
Wilkomir (gouv. de Kowno) : 93
Wilna, anc. capit. de la Lithuanie : 74, 93,
99, 101, 105-106
Winterthur : 59
Wolfenbüttel (Brunswick) : 91
Wurtzbourg (Bavière) : 70-71

Z

Zembin (gouv. de Minsk) : 101-102
Zermatt (V) : 45-46, 49
Zu den Hohen Flühen, ou Hohenflüh (c.
Mörel, Ro) : 24
Zurich : 59

Index des noms de personne

Pour la parenté du Dr Kaempfen, on trouvera les indications biographiques dans l'Annexe.

Abréviations

anc.	= ancien	lieut.	= lieutenant
bat.	= bataillon	prof.	= professeur
cap.	= capitaine	régim.	= régiment
gén.	= général	val.	= valaisan
inf.	= infanterie		

A

- Albert, adjudant-major au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Alexandre I^{er}, empereur de Russie 1801-1825 : 74
 Allet, Eugène (1784-1837), conseiller d'Etat 1828-1837 : 46, 57
 Ambschel, Anton von — (1749-1821), ex-jésuite, prof. de physique à Vienne : 70
 Amstaad, Jean-Baptiste (1752-1836), abbé, prof. au collège de Sion : 47-51, 53-54, 57, 64
 Andenmatten, Antoine (*1782), officier artiller au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Arnaudt, précepteur de Marie-Louise, à Vienne : 68
 Arnold, frère du cap. Casimir, naturaliste à Vienne : 65
 — Casimir, anc. cap. au service de France : 65
 — Joseph-Antoine-Aloïs (1748-1805), Dr en médecine à Brigue, épouse en 1802 Marie-Josèphe Wegener (*1774) : 32, 46, 84
 Artaria, Karl et Franz (tous deux + 1808), fondateurs (1770) de la maison d'édition de ce nom à Vienne : 55, 66
 Aufdenblatten, Jean-Joseph (1780-1847), curé de Randa jusqu'à 1840 : 45
 Augustini, Antoine (-Marie) (1742-1823), grand bailli 1802-1807, 1821-1823 : 20-21, 26-28, 57, 65, 80
 — Auguste, époux en 2^{es} noces de Catherine Kaempfen et père du grand bailli : 20

Avanthay, Dominique (1780-1838), chanoine de St-Maurice, qualifié par erreur de prieur de l'abbaye alors que cette charge est en ce moment occupée par Cl.-A. Perraud : 51-52

B

- Badenthal, v. Julier
 Barras, Augustin (1780-1847), de Lens, curé de Riddes 1803, de St-Martin 1809, de St-Maurice de Laques 1827 : 39, 41, 51-52
 Bay, François-Xavier (1750-1816), chanoine de Sion, prof. au collège : 47
 Beeger, François-Joseph (1781-1851), alors étudiant en théologie à Sion : 47
 Beer, Georges-Joseph (1763-1821), médecin oculiste, prof. à Vienne : 71, 75
 Beltrut de San-Bias, Louis-Marie, cap. au 11^e régim. d'inf. légère, témoin au 2^e mariage du Dr Kaempfen : 91, 105
 Berthier, Louis-Alexandre, major général de la Grande Armée : 100
 Bertrand, enfants de Benjamin (Louis-) (1759-1815), veuf d'Anne-Marie-Josette Varonier de Badenthal († 1797), nièce du baron : 66-68
 — Benjamin (François-) (1783-1812), fils de Benjamin (Louis-), lieut., puis cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91, 96
 Beutel, docteur en médecine, prof. de clinique et de pathologie à Vienne : 71, 74
 Blanc, Pierre-Joseph (1769-1850), adjudant-major au bat. val. 1807, major au 11^e régim. d'inf. légère : 89, 91, 105

Blatter, Joseph-Antoine, évêque de Sion 1790-1807 : 23, 40

Boër, Lucas-Johann (1751-1835), chirurgien et prof. de pratique d'accouchement à l'université de Vienne 1789-1833 : 71, 74

Boïrini, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91

Bolongaro, Giacomo Filippo († 1780), colporteur de Stresa, fondateur (1723) d'une manufacture de tabac à Francfort-sur-le-Main. Retiré à Stresa, y institue l'*Opera Pia Bolongaro* pour la gestion d'une école publique à l'intention des pauvres du pays et des alentours, et fonde un hospice pour les vieillards et les infirmes. Epouse (1744) sa cousine Anna Maria Mattei dont il a deux filles Antonia Maria (alliée à Pier Antonio Crevenna) et Anna Maria. Celle-ci, alliée (1781) à Vittore Simonetta d'Intra, a une fille, Anna Maria (1782-1848) qui épouse (1799) Francesco Maria Borgnis († 1818) : 55-56

Bolongaro-Borgnis, Francesco Maria († 1818), négociant à Stresa, qui, ayant épousé (1799) Anna Maria Simonetta, la dernière héritière de son grand-père Giacomo Filippo, se fait appeler Bolongaro-Borgnis : 42, 55, 57, 66

Bons, Charles (-Louis) de — (1756-1841), lieut.-colonel commandant le bat. val. au service de France 1806 : 85-86, 89-90.

Bonvin, Bonaventure (1775-1863), Dr en médecine, secrétaire d'Etat adjoint 1816-1826 : 68, 70-71, 74, 76-79, 83

Boos, Franz (1753-1832), directeur de la ménagerie de Schönbrunn dès 1790 : 66

Borgnis, frère de Francesco Maria, riche marchand à Vigizzo : 41-42

Braun, Prussien, garçon meunier, domestique du Dr Kaempfen, disparu en 1812 : 96, 101-102

Brentz, Dr, à Vienne : 71

Broglio, de —, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91

Broussais, François (1772-1838), médecin français : 75

Brown, Jean (1736-1788), médecin écossais célèbre par sa théorie de l'excitabilité : 75, 80, 87

Bruna-Tessiore, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91

Brunet, Jean-Joseph Mira, dit — (1766-1851), acteur comique français, administrateur des *Variétés* : 63

Bruttin, Catherine, née Valleran, épouse de l'aubergiste : 45

— Jean-Jacques, notaire et commis des postes, à Sion : 29, 44

— Jean-Joseph (* 1774), aubergiste du Lion d'Or, à Sion : 44-45, 50-53

— Joseph-Marie, fils de l'aubergiste : 44-45, 50-52

— Marie-Catherine, née Bumann, épouse du commis des postes : 29, 44

Buscaglione, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91

C

Cacherano de Briqueras, major au 11^e régim. d'inf. légère : 91

Cagnazzoli, adjudant-major au 11^e régim. d'inf. légère : 91

Carena, officier d'artillerie au 11^e régim. d'inf. légère : 91

Carlen, Maria, v. Kaempfen, Maria

Casabianca, Pierre-François (1784-1812), colonel commandant le 11^e régim. d'inf. légère : 91-94, 98

Casalta, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91

Cassetti (ou Castelli), chirurgien aide-major au 11^e régim. d'inf. légère : 91, 95

Cavigliotti, pharmacien au bat. val. : 86

Chambon, officier-payeur au 11^e régim. d'inf. légère : 91

Champion, officier d'artillerie au 11^e régim. d'inf. légère : 91

Clemenso, Hyacinthe (1781-1862), cap. au 11^e régim. d'inf. légère dont les *Souvenirs* ont été publiés dans les *Ann. val.*, 1957 : 91

Collin, Mattias von — (1739-1817), médecin, prof. à l'université de Vienne : 70

Copernic : 48

Copt, Benjamin (1755-1824), cap. au bat. val. 1806 : 86

Coursi, à Villa d'Ossola : 43

Courten, régim. de — : 21

— Elie de — (1733-1827), colonel du régim. au service d'Espagne 1802-1805 : 47

— Louis de —, fils du précédent, sans doute erreur pour Marie-Joseph-Elie-Eugène (1783-1859) : 47

Crescentini, Girolamo (1766-1846), célèbre sopraniste (castrat) italien : 71

D

Delaloye (sans doute pour Loyer), d'Anni-viers, condisciple du Dr Kaempfen au collège de Brigue 1799 : 39

Del Carretto, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91

Delponte, chef de bat., puis commandant du 11^e régim. d'inf. légère : 91, 98
 Dietrichstein, princes de — : 65
 Dillmann, Ignace († 1827), piariste, professeur au collège de Brigue : 40-41, 55, 81
 Dörner devenu Kaempfen : 19
 Dufour, Frédéric († 1812), fils de Michel, officier au 11^e régim. d'inf. légère : 91, 96
 — Louis (1788-1863), fils de Michel, lieutenant au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 — Nicolas († 1812), chanoine de Sion 1779, précepteur en Autriche chez le prince Ch. de Dietrichstein 1779 : 65, 67-68
 — Pierre-Marie (1790-1862), fils de Michel, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Dumaye, Alexandre (1772-1849), cap. au bat. val. 1807, puis au 11^e régim. d'inf. légère : 85, 91

E

Eblé, Jean-Baptiste (1758-1812), gén. : 99, 102
 Eigensatz, actrice à Vienne : 71
 Escher, Joseph-Antoine, du Simplon, oncle par alliance du Dr Kaempfen : 21
 Exquis, Joseph-Gaspard, abbé de St-Maurice 1795-1808 : 52-53
 Eyer, Joseph-Jean, de Naters, cap. au bat. val. : 88

F

Fischer, Wolfgang, piariste, prof. au collège de Brigue : 29
 Forrer, horloger suisse établi à Vienne : 67-69, 73
 François II, empereur d'Allemagne 1792-1804, empereur d'Autriche (sous le nom de François I^{er}) 1804-1835 : 64, 73
 Franck, Pierre (1745-1821), médecin allemand, prof. à Vienne 1795, puis à Wilna 1804 : 71, 74-75

G

Galilée : 48
 Gay, Emmanuel (1773-1842), Dr en médecine, à Sion : 28
 — Joseph-Louis (* 1774), cap. au bat. val., puis au 11^e régim. d'inf. légère : 86, 91
 Gessler : 48
 Gillet, Thomas-Etienne (1778-1847), abbé, prof. à Sion 1802 : 47 (?), 53
 Gleury, lieutenant au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Gottsponer, Ignace (1742-1811), curé de Sion de 1782 à sa mort : 45-47, 49-52

Gouvion St-Cyr, Laurent de — (1764-1830), gén. : 94-97
 Grand, fils d'un aubergiste à Tourtemagne, condisciple du Dr Kaempfen à Brigue : 39
 Groeben, comte de —, propriétaire terrien près de Marienwerder : 93
 Gross, de Martigny, condisciple du Dr Kaempfen au collège de Sion : 45, 47-48
 Guido, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Gyon, Henri († 1807), ex-jésuite, aumônier des ursulines, à Brigue : 55, 81-82

H

Hasler, François-Xavier († 1807), étudiant de théologie en 2^e année 1802, Dr en médecine de Landshut 1805, † à Vienne : 53-54, 57-61, 63, 68-71, 73-74, 76
 — père de François-Xavier, à Lötschen : 54-55, 58-59
 — sœur de François-Xavier : 57, 59
 Hippocrate : 74
 Holzer, Jean-Baptiste (1742-1808), curé de Münster 1788-1807 : 79
 Hugo, P. Sigismond (1739-1809), capucin au couvent de St-Maurice : 51

I

Imhoff, M^{lle}, d'Ernen : 84
 Inalbon, neveu de la veuve Theiler, à Sion : 48, 50
 Inderkummen (ou Kummer), Johann-Peter († 1804), chapelain de Sierre 1800-1804 : 45, 47

J

Jacquin, Joseph-François (1766-1839), prof. de botanique et de chimie à l'université de Vienne 1797-1838 : 70
 Jann, Franz-Xaver (1750-1828), jésuite, auteur de pièces de théâtre : 45
 Joba, Dominique (1759-1809), gén. : 89
 Jordan, Pierre (1751-1827), prof. de sciences naturelles, de zoologie et de minéralogie à l'université de Vienne 1796-1809 : 70
 Joris, Nicolas, de Martigny, lieutenant au bat. val., † à Gènes : 87
 Joseph II, empereur d'Allemagne 1741-1790 : 65, 74
 Jossen, Catherine, v. Tschieder, Catherine Julier, Augustin ou Franz, à Varone, petits-neveux et cohéritiers du baron : 56, 61
 — frères (Bonaventure et Etienne), établis à Vienne, petits-neveux et cohéritiers du baron : 57, 61-63

- de Badenthal, Jean, établi à Vienne, qui a pris le nom et le titre de son oncle le baron : 57, 65, 67-68
- Joseph-Alexis (1719-1801), de Varone, juriste à Vienne, créé par Marie-Thérèse baron de Badenthal : 56-57, 66

K

- Kaempfen, Albert, fils du médecin : 18
- Bartholomäus, trisaïeul du médecin : 20
 - Catherine, fille de Bartholomäus et 2^e épouse d'Auguste Augustini : 20
 - Catherine, née Tschieder, mère du médecin : 18, 20, 23, 25-26, 29, 42-45, 57, 61, 78, 83, 85
 - Joseph, grand-père du médecin : 19-21, 25
 - Joseph-Ignace, bisaïeul du médecin : 20
 - Joseph-Ignace, allié Schiner, grand-oncle du médecin : 20, 49 (?)
 - Joseph-Ignace, père du médecin : 17-21, 25, 27, 29, 32-33, 35, 37, 40-45, 49, 54, 57, 61, 79, 83-85
 - Joseph-Ignace, frère du médecin : 21, 23, 43, 85, 89
 - Louis-Ignace, fils du médecin : 18
 - Maria, née Carlen, grand-mère du médecin : 20
 - Marie-Catherine, tante du médecin, épouse de Jos.-Ant. Escher : 21, 25
 - Marie-Catherine, sœur du médecin : 23, 43, 79 (?)
 - Marie-Joséphine, sœur du médecin : 23, 43, 79 (?)
 - Tiburce-Simon-Antoine, fils du médecin : 18
- Kalbermatten, à Sion : 45
- Emmanuel (1757-1830), chanoine de Sion 1791, prof. de morale : 49, 54
- Kasperlé (ou Casperl), type de personnages niais et malicieux : 63
- Kern, Vincent (1760-1829), prof. de chirurgie à l'université de Vienne : 70
- Knaus, Willibald, piariste, préfet de la congrégation au collège de Brigue : 38
- Koberwein, Joseph (1774-1857), acteur autrichien au théâtre de la cour, à Vienne : 71
- Koch, Siegfried-Gotthelf (1754-1831), dit Eckardt, acteur au théâtre de la cour, à Vienne, 71
- Kotzebue, Auguste (1761-1819), écrivain allemand, auteur du drame *Misanthropie et Repentir* (1792) : 30
- Koutouзов, Michel, gén. russe : 101
- Krieger, Carl-Friedrich (1765-1828), acteur au Burgtheater à Vienne dès 1802 : 71

- Kronig, de Zermatt, condisciple du Dr Kaempfen à Sion : 45-46, 49, 54
- Kummer, v. Inderkummen
- Kuntschen, Alphonse (1787-1842), fils du major : 47-48
- François-Alphonse (1725-1810), major : 47-48

L

- Lacombe, chirurgien aide-major au 11^e régim. d'inf. légère : 91
- Landinelli, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91
- Lange, Joseph (1751-1831), acteur au théâtre de Vienne 1770-1821 : 71
- Leber, Ferdinand (1727-1808), prof. d'anatomie et de chirurgie à l'université de Vienne dès 1761 : 70
- Lorétan, André (Hildebrand-) (1756-1837), curé de Mörel 1787, de Venthône 1799-1803, prof. de rhétorique à Sion : 27, 48
- Loye, v. Delaloye
- Lucrèce : 74
- Lump, Wilhelm, piariste, prof. au collège de Brigue : 35-36

M

- Macognin de la Pierre, Marie-Françoise (1753-1832), née de Rivaz, veuve en 1793 du cap. Etienne-Louis : 49, 54
- Maison, Nicolas-Joseph (1771-1840), gén. français : 95, 97, 102, 105
- Malet, Claude-François de — (1754-1812), gén. : 97
- Mano, chef de bat. au 11^e régim. d'inf. légère : 91
- Marie, simulatrice de Magland (Haute-Savoie) qui, au début du XIX^e siècle, prétendait ne se nourrir que de la communion (renseignement obligeamment communiqué par M. Paul Guichonnet, à Bonneville) : 82
- Marie-Louise, impératrice : 68
- Marie-Thérèse-Caroline-Joséphine (1772-1807), 2^e épouse de l'empereur François II : 74
- Maximilien-Joseph (1756-1825), grand duc de Bavière : 71
- Mayer, Aloïs-Michael (1766-1831), prof. d'anatomie à Vienne : 70
- Métry, M^{lle}, de Loèche : 46
- Metternich : 76
- Meyerle, Egbert († 1825), piariste, recteur du collège de Brigue 1798-1800 : 36, 38, 41
- Milder, Pauline-Anna (1785-1838), cantatrice au théâtre de la cour à Vienne dès 1803 : 71

Milton : 47
 Mojon, chirurgien en chef à l'hôpital militaire de Gênes : 86
 Molière : 30
 Monnier, Mathias (* 1767), Dr en médecine à Sierre : 81
 Montassau (ou Montazeau), chirurgien aide-major au 11^e régim. d'inf. légère : 91, 104
 Morel, adjudant-major au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Moser, Joseph (1779-1836), prof. de pharmacologie à Vienne : 71
 Murat, Joachim, roi de Naples 1808-1815 : 101

N

Nanzer, de Glis, élève au collège de Brigue en 1798 : 39-40
 Napoléon Bonaparte : 73, 84, 93, 95, 97-101, 104-105
 Ney, Michel, maréchal de France : 105
 Nord, prof. à l'Académie Joséphine, à Vienne : 71

O

Odet, de Sion, condisciple du Dr Kaempfen au collège de Sion : 45
 Olagnier (ou Ollagnier), cap. corse au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Orléans, duchesse d' —, Louise-Marie-Adélaïde (1753-1821), princesse de Bourbon-Penthièvres : 88
 Oudinot, Nicolas-Charles, maréchal de France : 91, 94, 98-99, 101

P

Pauli (ou Pauly), chirurgien aide-major au 11^e régim. d'inf. légère : 91, 95, 103
 Pedro, don, empereur du Brésil (sous le nom de Pierre I^{er}) 1822, roi du Portugal (sous le nom de Pierre IV) 1826 : 91
 Perrig, François (-Xavier) (1769-1825), châtelain de Brigue 1796, cap. au bat. val. 1806 : 80, 82, 85-87
 — Maurice (1758-1840), un des chefs des insurgés haut-valaisans en 1799 : 40
 Pétel, major au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Pianelli, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Pignat, Alphonse (1750-1822), chanoine 1785, prof. au collège de Sion 1786-1804 : 53

Q

Quartéry, M^{lle} de —, de St-Maurice : 84
 — Louis de — (* 1780), cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91

R

Rabaliotti, de Macugnaga, condisciple du Dr Kaempfen au collège de Brigue : 28
 Radziwil, prince de — : 100
 Ramorino, Jérôme (1792-1849), cap. d'artillerie au 11^e régim. d'inf. légère, combat dans les rangs des Polonais lors de l'insurrection de 1831, puis entre au service de Don Pedro lorsque celui-ci reconquiert le Portugal en 1833 : 91
 Rampold, Reinold, piariste, préfet du collège de Brigue : 31, 36
 Rappaz, Joseph-Louis (1778-1808), lieutenant-drapeau au bat. val. : 89
 Rattazzi, cap. au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Reille, Honoré (1775-1860), gén. français : 88
 Reinlein, Jacob von — (1744-1816), prof. de chirurgie à Vienne : 70
 Rey, Germain (Pierre-) († 1842), Dr en médecine, à Monthey : 83
 Rhodi, chirurgien aide-major au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Riedmatten, Adrien de — (1773-1839), recteur à Viège 1805, aumônier au bat. val. 1807 : 85, 88-89
 — François de — (1759-1836), chanoine titulaire de Sion, prof. au collège de Sion : 45
 Rippien, major de Binn (sans doute un surnom d'après un lieu-dit près d'Imfeld. — Obligeante communication de M. l'abbé K. Jost, à Biel) : 43
 Rivaz, Charles-Emmanuel de — (1753-1830), préfet national 1798-1802 : 39
 Robertson, Etienne-Gaspard Robert, dit — (1763-1837), physicien et aéronaute belge célèbre par ses ascensions aérostatiques en diverses villes d'Europe : 71
 Rochat, famille : 89
 — Ignace, lieutenant au 11^e régim. d'inf. légère, beau-père du Dr Kaempfen : 91, 96, 106
 — Joséphine-Françoise, fille d'Ignace, 1^{re} épouse du Dr Kaempfen : 96, 98, 106
 Roh, de Conthey, condisciple du Dr Kaempfen à Sion : 45
 Roose, Friedrich (1767-1818), acteur à Vienne : 71
 Rosconi, chirurgien aide-major au 11^e régim. d'inf. légère : 91
 Rudtorffer, Franz-Xaver (1760-1833), prof. de chirurgie à Vienne : 70

S

Schiner, Elisabeth, épouse de Joseph-Ignace Kaempfen : 49 (?)

- Hildebrand (1754-1820), Dr méd. et avocat, gouverneur de Monthey 1790-1791 : 26, 82
- Schmidt, Johann-Adam (1759-1809), prof. d'anatomie à l'Académie Joséphine, à Vienne : 71
- Sépibus, Léopold de — (1759-1832), grand bailli 1807-1810 : 84
- Sessi, acteur à Vienne : 71
- Signoretti, chef de bat. au 11^e régim. d'inf. légère : 91, 105
- Staps, Frédéric, auteur d'une tentative d'assassinat contre Napoléon à Vienne en 1809 (et non en 1805) : 73
- Steidele, Raphael-Johann (1737-1823), prof. de gynécologie à Vienne : 71
- Stockalper, Eugène (1783-1852), 2^e fils du baron, époux en 1^{res} noces (1805) de Sophie Sigristen († 1813) : 32, 34, 84
- Gaspard-Eugène (1750-1826), baron, parrain de confirmation du Dr A. Kaempfen : 22, 34, 49, 56, 79 (?)
- Stuwer, Johann-Georg et son fils Caspar, spécialistes des feux d'artifice à Vienne : 71
- Süss, Joseph, natif d'Escholzmatz (Lucerne), médecin à Sion : 47, 49

T

- Tchaplitz, gén. russe : 104
- Tchitchagov, Paul (1767-1849), amiral russe : 99, 101-102
- Tell, Guillaume : 48
- Theiler, de Simplon, élève au collège de Brigue : 39
- veuve, née Summermatter, à Sion : 48, 50-51
- François-Joseph, fils de la veuve : 48, 50
- Torrazzo, chirurgien aide-major au 11^e régim. d'inf. légère : 91
- Tschieder, Aloys (Johann-Anton-) (1752-1786), fils de Franz..., avocat, major de Ganter 1778, parrain du Dr Kaempfen : 21, 23
- Catherine, née Jossen, épouse de Franz-Christoph-Aloïs : 23
- Catherine, v. Kaempfen, Catherine
- Franz-Christoph-Aloys, châtelain d'Andereggen, père de Catherine Kämpfen : 21
- Maurice (1754-1808), fils de Franz..., piariste, prof. à Brigue 1785-1801 : 21, 26, 28, 30, 32, 36, 43-44, 46, 53, 79
- Turreau de Garanbouville, Louis-Marie (1756-1816), gén. de division 1793, commandant les troupes françaises en Valais 1801, fait fonction de résident 1802-1803 : 48

V

- Varonier, Catherine, de Varone, une des héritières du baron Julier de Badenthal : 57, 63, 66-68, 70, 76, 84
- nièce de M^{lle} Catherine : 84
- Venetz, Ferdinand, se disant comte de Saas, un des chefs des insurgés haut-valaisans en 1798 : 40
- Verdier, Jean-Antoine (1767-1839), gén. français : 91, 95
- Victor, Victor Perrin dit — (1766-1841), gén. français : 97, 101, 105
- Volmar (ou Volmayr), Johann, chirurgien et médecin du Fricktal, établi à Ried-Brig, épouse en 1783 Anna-Marie Heinzen : 30, 79-81

W

- Walker, Adrien (1785-1837), châtelain de Mörel : 81
- Walter, Johann-Gottlieb (1734-1818), prof. d'anatomie à Berlin, de passage à Landshut en 1805 ? : 71-72
- Wegener, M^{me}, à Brigue : 80
- Maurice-Fabien, grand bailli 1771-1786 : 22
- Maurice-Joachim (1742-1818), cap. du dizain de Brigue 1793 : 26-28
- Weger, Sébastien (1759-1852), surnommé « Wegerbaschi » : 40
- Weidmann, Joseph (1742-1810), acteur à Vienne : 71
- Weissenthurn, acteur à Vienne : 71
- Wenger, Johann-Joseph (1763-1823), prieur de Lötschen 1795-1805 : 58
- Werra, de —, condisciple du Dr Kaempfen à Sion : 46
- Ferdinand de — (1770-1824), petit-neveu du baron Joseph-Alexis Julier de Badenthal et un de ses héritiers, baron de Badenthal en 1806 : 57
- Wittgenstein, Louis, prince de —, feld-maréchal russe : 94, 96-97, 101
- Woeffray, André (* 1786), lieut. au 11^e régim. d'inf. légère : 91
- Wyss, Félix-Jean (1725-1811), chanoine de Sion 1761, chantre 1780 : 46-49

X

- Xatard, officier de santé à Prats de Mollo : 89

Z

- Zeller, prof. de médecine à Vienne : 71
- Zimmermann, Ferdinand-Joseph (1775- † après 1837), gendre de Leber, prof. de chirurgie à Vienne : 70
- Zurblatten, de Zermatt, condisciple du Dr Kaempfen, à Sion : 46, 49

Table des matières

Avant-Propos	1
Introduction	3
1. Notice biographique sur le D ^r Kaempfen	3
2. Ses mémoires	6
a) Les « Souvenirs de ma vie, 1 ^{er} cahier »	6
b) Les « Souvenirs d'un chirurgien-major. Le bataillon valaisan en Russie (1812) »	10
3. Sa personnalité	12

PREMIERE PARTIE

SOUVENIRS DE MA VIE, 1^{er} CAHIER, DEPUIS MA NAISSANCE JUSQU'EN 1809

PREAMBULE	17
CHAPITRE PREMIER : <i>Enfance et jeunesse, études à Brigue et à Sion (1784-1803)</i>	19
<p>« Notions sur mes ancêtres et les armoiries ». — Les parents. — Brigue et Glis. — Naissance et premières années ; le baptême des enfants mort-nés. — Caractère du père. — Première instruction ; le soulèvement de 1790 ; la compétition Wegener-Augustini pour le capitanéat du dizain de Brigue. — Au collège de Brigue : 1794, en Principes, voyage à Sion ; 1795, en Rudiments ; 1796, en Grammaire, représentations théâtrales, exécution d'une voleuse à Viège, accidents dus à la curiosité et à la forfanterie, les hon- neurs militaires rendus par les collégiens ; 1797, en petite Syntaxe, ruine du père, maraudage ; 1798, en grande Syntaxe, sacristain de l'église du collège, désagréments de la fonction, invasion du Valais par les Français, les étudiants réclament leurs armes, à la recherche de pierres précieuses ; 1799, en Humanités, la guerre en Valais, fuite dans l'Ossola, retour au Simplon, rentrée en Valais. — Etudes à Sion : 1800, en Humanités, répé- titeur et commis chez Bruttin, aubergiste du Lion d'Or ; 1801, en Rhétorique, pensionnaire chez le chanoine Wyss, pendant les vacances précepteur à Sierre. — Fin des études à Sion ; séjour à Saint-Maurice : 1802, en Philo- sophie, répétiteur, excursion à Zermatt et à Binn, « trahison » du curé Gottspöner, candidat novice à l'abbaye de Saint-Maurice. — Retour à Sion : 1803, dernière année au collège, précepteur chez Bruttin, projets de Hasler. — Nouveau séjour à Saint-Maurice. — Origine de la fortune Bolon- garo. — Préparatifs de départ pour Vienne. — Départ de Brigue.</p>	

CHAPITRE II : <i>Etudes de médecine à Vienne ; doctorat à Landshut ; retour en Valais (1804-1806)</i>	59
---	----

« Départ pour Vienne. » — Voyage jusqu'à Ulm. — D'Ulm à Vienne ; aventures. — Arrivée à Vienne. — Au théâtre. — Les cours de médecine à Vienne ; premières inscriptions (1804-1805) ; visites à l'abbé Dufour, au baron de Badenthal, au naturaliste Arnold, etc. ; secrétaire de Mlle Varonier dont il liquide les affaires d'héritage et qui lui assure la matérielle pour la fin de ses études. — Munich et Landshut ; réception du doctorat ; retour à Vienne ; entrée des Français. — Le typhus ; le grand hôpital ; la maison d'accouchement ; le Dr Beutel ; le professeur Pierre Frank (1806). — « Départ de Vienne pour retourner en Valais » par Trieste. — « Séjour à Venise ». — « Voyage de Venise à Milan ». — « Arrivée en Valais » et début de pratique (1806-1807).

CHAPITRE III : <i>Avec le bataillon valaisan au début de la campagne de Catalogne (1807-1809)</i>	83
---	----

Le poste de chirurgien-major au bataillon valaisan. — Propositions de mariage. — « Départ pour Gênes ». — « Commencement de ma carrière militaire ». — Cas médicaux à Gênes. — Arrivée en Espagne. — A Figueras. — Tentative de blocus de Gérone.

SECONDE PARTIE

SOUVENIRS D'UN CHIRURGIEN-MAJOR LE BATAILLON VALAISAN EN RUSSIE (1812)	91
---	----

Départ de Wesel. — Entrée en Russie ; premier combat. — Combat de Swolna ; mort du colonel Casabianca. — Première bataille de Polotzk (18 août 1812). — Seconde bataille de Polotzk (17-18 octobre 1812). — Combat de Czaniki. — Chevalier de la Légion d'honneur. — La Bérésina. — Combat de Pleszeniezi. — Retraite sur Kowno.

ANNEXE :

Ascendance et descendance du D ^r Antoine Kaempfen	107
Index des noms de lieu	110
Index des noms de personne	113
Table des matières	119